

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE  
PARIS



*La bibliothèque de Gloubik*

**Alphonse Brown**

**Voyage à dos de  
baleine**

Aventures du capitaine Bob Kincardy

Document réalisé d'après une édition  
papier fin XIX<sup>e</sup>

Illustrations de Paul Kauffmann

**Gloubik éditions – 2014**

## Chapitre 1

Les tristesses du capitaine Bob Kincardy. Un alderman de Boston et sa fille. Une annonce excentrique et ses effets.

---

Les personnes qui connaissaient intimement le capitaine Bob Kincardy s'étonnaient du changement d'humeur opéré en lui. Depuis plus d'un mois on ne l'avait pas vu sourire. Cependant, le capitaine Bob Kincardy, de la maison Mulchisson, Kincardy et C<sup>ie</sup>, l'une des principales maisons de banque de Boston, possédait, disait-on, cette dose de gaieté et de philosophie qui écarte toujours les noires pensées du front de l'homme ; Par sa naissance, son éducation et ses relations, il appartenait à cette bienheureuse classe que les Américains appellent : The cod-fisch aristocracy, ou bien, en bon français : « aristocratie de la morue » ; désignation prosaïque qui explique clairement de quelle manière se sont créées les grandes fortunes de l'Union. Aristocratie, du reste, qui en vaut bien d'autres et à laquelle sont fiers d'appartenir les vaillants Yankees.

Donc, le capitaine Bob Kincardy ne souriait plus. Souvent il se promenait seul sur les bords du Charles-River ou sur les rivages de la baie de Massachusetts, et

alors, son regard soucieux fouillait l'espace et se reposait complaisamment sur les vagues bleuâtres soulevées par le flux. Ce regard exprimait des tristesses, et surtout des regrets.

Avant d'être l'un des chefs de la maison Mulchisson, Kincardy et C<sup>ie</sup>, Robert Kincardy avait longtemps navigué. Quand il eut vingt ans, son père lui dit :

- Bob, que veux-tu être ? que veux-tu faire ?
- Ce qu'il vous plaira, mon père.
- très bien. Cette réponse est d'un bon fils ; aussi, pour que tu ne te gâtes pas au contact de notre prétendue civilisation, je vais fréter un navire et tu iras pêcher la baleine dans les mers arctiques et antarctiques. Cela te convient, n'est-ce pas ? Et puis, cette opération sera fructueuse en même temps qu'elle te garantira des tentations dont ne sait pas toujours se préserver la jeunesse. Nous monterons un comptoir à Salem. Il s'y trouve d'excellents marins, et l'huile s'y vend mieux qu'à Boston. J'exécuterai vos volontés, mon père. Attends, mon garçon, attends, je n'ai pas fini. Nous partagerons les béné-

fices, car il y aura des bénéfiques, j'en suis certain. Tu as de l'audace, de la santé, de la jeunesse ; avec ces trois choses on va vite et loin. Fais-toi d'abord une fortune personnelle, puis, quand je mangerai la salade de pissenlits par les racines, c'est-à-dire quand je serai recouvert de quelques pieds de terre, tu me remplaceras auprès de Mulchisson et tu partageras, avec ta sœur Victoria, les dollars que j'ai amassés. Maintenant, pars avec ma bénédiction. et bonne chance !

Voilà comment Bob Kincardy fut capitaine, explora toutes les mers du globe et devint l'un des marins les plus habiles et les plus renommés de la baie de Massachusetts. Pendant une douzaine d'années, il fit une guerre meurtrière aux phoques, aux morses, aux baleines, aux cachalots, enfin à tous les cétacés qui peuplent les océans, et réalisa d'énormes bénéfices. En même temps, il mit à profit ses nombreuses et lointaines expéditions pour étudier les phénomènes de la nature et rassembler une collection zoologique, botanique et minéralogique qui eût fait l'orgueil d'un muséum. Comme le célèbre baleinier Scoresby, il mena de front ses intérêts et la science et s'enrichit en s'instruisant.

Sur ces entrefaites, le vieux Kincardy alla goûter par la racine la fameuse salade dont il avait parlé et légua son immense fortune à ses deux enfants, Victoria et Bob. Celui-ci dut abandonner ses pêches, ses courses aventureuses pour remplacer son père dans la maison Mulchisson, Kincardy et C<sup>ie</sup>. Il devint ainsi l'un des plus grands capitalistes des États-Unis. Alors, il eut à sa disposition tout ce que peut souhaiter un être humain. Richesse, considération, amitiés solides, santé de fer, rien ne semblait manquer à son bonheur. Et pourtant il languissait...

Le capitaine Bob Kincardy avait la « nostalgie de la mer ». Au milieu du luxe et du confort qui l'entouraient, il songeait parfois au passé. Malgré lui, il se prenait à regretter sa dure existence de marin, sa cabine étroite, son hamac enfumé, son navire imbibé d'huile, ses matelots, ses luttes contre la fureur des flots, les violentes émotions que lui procuraient les dangers de la pêche et le courroux des tempêtes. La mer, pour parler comme les poètes, est une maîtresse inconstante, mais elle a des voluptés enivrantes.

C'est une magicienne qui fouette l'imagination et tient constamment l'esprit en éveil. On n'oublie jamais ses horizons infi-

nis, ses oiseaux cendrés, son chantonnement monotone, ses nuances chatoyantes, ses mugissements formidables, ses calmes énervants, ses colères terribles, ses mille séductions qui captivent si fortement les marins.

Cependant, les mauvaises langues (il y a de mauvaises langues partout, même en Amérique), prétendaient que la puissance du souvenir ne contribuait pas seule à rendre morose et taciturne le capitaine Bob Kincardy : elles ajoutaient que la vue de miss Clara-Anna, la fille de Joshua Halland, était pour quelque chose dans son changement d'humeur.

Joshua Halland, alderman de Boston, et par conséquent, un homme considérable, jouissait d'une renommée d'original qui s'étendait bien plus loin que le territoire de Massachusetts. À part cela, il était serviable, généreux, assez instruit, et pendant les séances du Common-Council, ses collègues l'écoutaient avec déférence et lui demandaient des avis. Veuf depuis plusieurs années, il avait abandonné les affaires commerciales pour se consacrer spécialement à l'éducation de sa fille unique, miss Clara-Anna. Celle-ci, en compagnie de son père, avait parcouru toutes les contrées civilisées de l'ancien et dû

nouveaux mondes, et rapporté de ses nombreuses pérégrinations une hardiesse, un goût pour les aventures téméraires et extraordinaires qui eût effrayé nos timides demoiselles européennes. Ses auteurs favoris étaient Fenimore Cooper et le capitaine Mayne-Reid.

Malgré l'éducation presque masculine qu'elle avait reçue, miss Clara-Anna était une ravissante jeune femme de vingt-deux ans. Toute blonde et toute rose, elle n'avait pas cette raideur anguleuse qui caractérise si souvent l'élément féminin de la race anglo-saxonne. À la morbidesse d'une Italienne, elle joignait la grâce et l'amabilité d'une Française.

Joshua Halland était fier de sa fille. Sa vanité paternelle s'exaltait lorsqu'il voyait se presser autour de miss Clara-Anna l'élite des jeunes gens de Boston, d'East-Boston, de Roxbury, de Charleston, de Cambridge, de Governors-Island, qui sont les faubourgs de la capitale du Massachusetts. Mais, avant tout, Joshua Halland était un sage. Il savait que la fortune et quelques qualités physiques ne suffisent pas pour faire de bons maris. Et il repoussait impitoyablement les soupirants qui se présentaient.

- Je veux, disait-il à sa fille, je veux

que ton époux soit une nature supérieure ; je veux qu'il soit digne de toi. Ce n'est pas une tournure élégante, des cheveux bouclés, une allure dégagée, des mains douces et bien gantées qui font le bonheur du ménage. Le véritable gentleman, à mes yeux, est celui qui travaille et s'instruit, qui cherche à activer les progrès de l'humanité, qui consacre son existence à quelque chose de grand, de noble ou d'utile.

- C'est aussi mon opinion, répliquait miss Clara-Anna, et soyez persuadé, père, que je ne consentirai jamais à devenir la femme d'un être vulgaire, fût-il riche comme Crésus et beau comme Apollon.

Bob Kincardy avait-il recherché la main de miss Clara-Anna ? Nul ne l'affirmait, mais on remarquait qu'il était plus sombre, plus inquiet lorsqu'il quittait la maison de Joshua Halland. Certainement, il était l'un des partis les plus convenables et les plus riches de Boston, mais n'y avait-il que lui qui fût instruit et qui eût affronté les périls de la mer ?

Pour l'alderman, les expéditions lointaines et leurs inséparables dangers ne formaient pas un capital moral assez

important.

« Qu'est-ce donc, répétait-il souvent, qu'est-ce donc que la bravoure et la témérité ? Une affaire de vanité ou d'amour-propre. Newton, Watt, Stephenson, Fulton, Morse, Maury, Franklin n'étaient pas des foudres de guerre, et pourtant, par leur persévérance, par leurs études, ils ont doté l'humanité de découvertes admirables, ils ont contribué au bonheur de leurs semblables mieux que tous les conquérants et tous les baleiniers de la terre. »

Que pouvait répondre à cela le pauvre Bob ?

Il lui prenait bien envie de citer Christophe Colomb, Vasco de Gama, Cook, Bougainville, Lapérouse, Parry, Kane et bon nombre d'illustres explorateurs qui ont bien mérité de la science, mais il craignait de se heurter à la logique impitoyable de Joshua Halland.

« Eh ! mon ami, que ne veniez-vous avant ces célèbres navigateurs ! Quel mérite avez-vous de marcher sur leurs traces ? Ils vous ont ouvert la route et vous ont révélé tous les secrets de l'Océan. Leurs expéditions ont pénétré l'inconnu, tandis, que pour vous, elles sont presque une partie de plaisir.

Et c'était un peu vrai...

Mais où trouver l'être supérieur destiné à devenir l'heureux époux de miss Clara-Anna ? Notre époque est si positive, si prosaïque, elle voit surgir tant de célébrités éphémères, elle produit tant de déclassés, chrysalides engourdies qui ne seront jamais papillons, que les amis de Joshua Halland blâmaient ses prétentions et déclaraient hautement que miss Clara-Anna coifferait éternellement sainte Catherine, la patronne des vieilles filles.

L'alderman eut une inspiration. Le 15 septembre 1872, tous les journaux de Boston publièrent en caractères romains et dans la colonne réservée aux city item l'annonce suivante :

#### AVIS

MARIAGE. « Joshua Halland, alderman de Boston, prévient les gentlemen qui lui font l'honneur de rechercher la main do miss Clara-Anna Halland, qu'ils aient à cesser leurs assiduités. Tout en leur fermant sa porte, il leur laisse l'espérance

« Joshua Halland acceptera pour gendre le gentleman qui, selon ses goûts, ses moyens et ses aptitudes, acquerra un grand nom dans la science, dans les arts, ou dotera l'humanité d'une découverte,

d'une invention appelées à faire époque dans les annales du monde.

« Ce concours est ouvert dès aujourd'hui. Ma fille bien-aimée en sera le prix. Ledit concours sera clos dans trois ans, le 15 septembre 1875. « La dot s'élève au chiffre respectable de 1 000 000 de dollars !

« À l'œuvre ! Ma fille sera au plus méritant.

« Vive l'Union ! Vive le progrès !

« Signé : Joshua Halland, alderman.

« Vu et approuvé l'avis de mon père vénéré.

« Signé Miss Clara-Anna Halland. »

Il est aisé de comprendre l'effet produit par cette étrange annonce. Jamais l'originalité américaine n'avait atteint un pareil degré d'excentricité. Presque tous les journaux des États-Unis, ceux de Philadelphie, de New-York, de Baltimore, de Charleston, de Saint-Louis, de Chicago, de Cincinnati et même ceux de l'extrême Far-West, reproduisirent la prose de l'alderman et l'agrémentèrent de piquantes réflexions. Une feuille à caricatures représenta Joshua Halland déguisé en don Quichotte et marchant à la conquête d'un gendre. Mais Joshua

laissait dire et laissait faire. Il persistait à trouver son idée excellente. Il augurait qu'elle servirait au bonheur de sa fille et qu'elle serait utile à ses semblables. Cependant, elle lui procura aussi des ennuis, car certaines cervelles alléchées par la dot entrèrent en ébullition, produisirent spontanément des pseudo-chefs-d'œuvre, imaginèrent les inventions les plus burlesques et les plus absurdes.

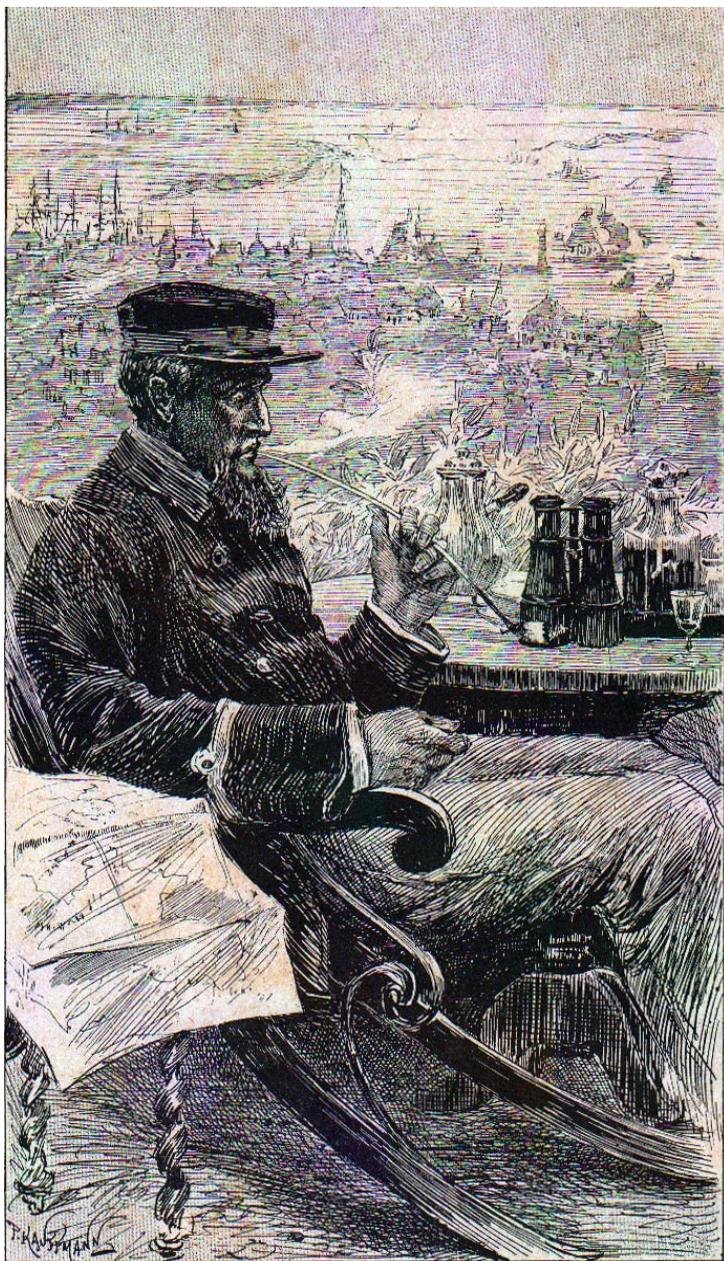
Mouvement perpétuel, direction des aérostats, panacée universelle, fabrication artificielle de l'or et mille extravagances furent soumises à l'appréciation de l'honorable alderman. Puis, vint le tour des moqueries, des mystifications, des lettres anonymes, des questions oiseuses, des mémoires bizarres, etc., etc., et au milieu de tout cela, il se glissa parfois des drames en quarante-trois tableaux et des tragédies en cinq actes !

Mais Joshua Halland était brave et faisait bonne contenance.

« Je suis tenace, disait-il, les farceurs et les auteurs tragiques se laisseront avant moi. »

Enfin, la rumeur produite par l'avis matrimonial inséré dans les journaux de Boston s'amointrit peu à peu, et miss Clara-Anna

se persuada aisément qu'il surgirait un génie inconnu, un talent audacieux appelé à réaliser de grandes choses et à être son heureux mari.



Le capitaine Bob Kincardy avait la « nostalgie de la mer » (p. 9).

## Chapitre II

Maxime Montgeron. Antoine Picou. Idées matrimoniales de Picou. Une déception. Miss Victoria Kincardy.

---

Le capitaine Bob Kincardy ne fut pas étonné de la résolution prise par Joshua Halland et miss Clara-Anna. Il ne parut en éprouver qu'un peu de dépit. Ses promenades au bord de la mer se répétèrent plus fréquemment, et il cessa presque toutes relations avec les nombreuses personnes qu'il connaissait. Dans son intimité, il n'admit que sa sœur Victoria et un jeune Français, Maxime Montgeron, dont il appréciait les mâles qualités et le courage chevaleresque.

Maxime Montgeron était fils d'un riche armateur du Havre. Pour terminer son éducation, son père l'obligeait à parcourir les pays lointains. M. Montgeron connaissait tout le prix d'une bonne instruction. Il pensait avec raison que les voyages forment l'esprit et l'intelligence ; il ne voulait pas que son fils ressemblât à ces êtres vulgaires qui, au sortir du collège, s'abrutissent sur leurs diplômes et négligent toute étude, parce qu'ils croient fermement n'avoir plus rien à apprendre.

Maxime Montgeron ne voyageait pas seul. La volonté paternelle lui avait imposé pour compagnon, ou plutôt pour guide et Mentor, un serviteur de la maison s'appelant Antoine Picou. Ce Caleb d'un nouveau genre ne payait pas de mine, ainsi qu'on dit ordinairement ; ses cheveux légèrement roux, ses yeux clignotants, sa bouche béante, sa gaucherie, ses hésitations, ses timidités, lui donnaient un air de parenté avec ces types naïfs, simples, niais, bêtas, que les vaudevillistes mettent souvent en scène sous les noms de Calino et de Jocrisse. Mais le moral valait mieux que le physique. Antoine Picou était entièrement dévoué à son maître et le servait avec une sollicitude vraiment touchante. Personne n'eût jamais osé suspecter sa probité et son honnêteté. Quant à ses grandes peurs et à ses reculades devant le danger, il les mettait sur le compte d'une excessive prudence. Il prétendait que la peau d'un domestique vivant valait cent millions de fois plus que celle d'un héros mort et enterré. Sancho Pança n'eût pas mieux raisonné.

Après une longue excursion dans le Dominion of Canada, Maxime Montgeron, muni de lettres de créance sur la maison Mulchisson, Kincardy et C<sup>ie</sup>, s'était arrêté à Boston afin de se reposer et de rétablir l'équilibre un peu compromis de ses fi-

nances. Tout en causant argent et intérêts, Bob et Montgeron apprirent à s'estimer. Leurs goûts communs pour les voyages et les aventures périlleuses éveillèrent une sympathie réciproque, et bientôt, les jeunes gens devinrent deux excellents amis. Cependant, le brave Antoine Picou, qui connaissait l'humeur nomade de son maître, s'étonnait de son séjour prolongé à Boston il crut deviner que miss Victoria Kincardy n'était pas étrangère à cet événement, car un séjour de cinq mois dans une même ville prenait, aux yeux de Picou, les proportions d'un véritable événement.

En effet, comme Télémaque qui fut retenu dans l'île de Calypso par les charmes de la nymphe Eucharis, Maxime Montgeron ne pouvait se décider à quitter la ville habitée par Victoria Kincardy. Il aimait la sœur du capitaine Bob, et celle-ci ne s'offensait pas de l'affection que lui témoignait le Français.

D'une dizaine d'années plus jeune que son frère, miss Victoria était une brune charmante. Dans le maintien et le regard, elle avait cette résolution, cette hardiesse qui semblaient former le caractère distinctif de la famille Kincardy. À part cela,

elle possédait toutes les grâces et

toutes les séductions d'une jolie femme. Elle admirait son frère et lui vouait un dévouement inaltérable. Plus d'une fois, elle avait essayé de combattre ses tristesses et ses amères pensées, et elle savait gré à Maxime Montgeron des efforts qu'il tentait pour distraire le pauvre Bob. Ceci expliquait bien des choses, surtout ces mystérieux sentiments du cœur, que la perspicacité d'Antoine Picou croyait deviner.

Après tout, le bon Antoine se réjouissait de la tournure que prenaient les événements. Il était las de courir le monde, il aspirait à un repos bien mérité par ses longs et loyaux services, il s'imaginait qu'un mariage mettrait fin aux nombreuses pérégrinations de son jeune maître.

- Monsieur, lui dit-il un soir, vous aurez bientôt vingt-sept ans.
- Oui, mon bon Antoine, répondit Maxime.
- Eh bien, monsieur, il est temps de songer sérieusement à l'avenir. Vous êtes en âge de prendre femme.
- Parbleu, tu en parles bien à ton aise. Toi, tu as quarante ans passés, et pourtant, tu ne t'es point marié.
- Oh ! monsieur, moi, c'est différent.

- Pourquoi cela ? marié ou non marié, tu serais toujours resté à notre service, car mon père apprécie ton dévouement, ton zèle et ta fidélité.
- Certainement, je crois que monsieur votre père ne m'aurait jamais renvoyé ; mais pensez-vous que M<sup>me</sup> Picou eût consenti à ce que je m'expatrie, à ce que je m'éloigne, à ce que je voyage en votre compagnie pendant des années entières ?
- Tu as raison.
- Mais vous, monsieur, vous ne pouvez toujours voyager et vivre seul.
- Tu tiens donc bien à me voir marié, Antoine ?
- C'est pour votre tranquillité et votre bonheur, monsieur.
- Eh bien ! trouve-moi une femme qui me convienne.
- Monsieur veut se moquer de moi, monsieur n'a pas besoin de mon aide, monsieur a trouvé...
- Quelle est cette femme, s'il vous plaît, maître Picou ?
- Miss Victoria Kincardy !
- En es-tu bien sûr ?

- Oh oui, monsieur ; vous visitez le capitaine ! Bob plus souvent que vous ne le faisiez autrefois, et quand vous apercevez miss Victoria, vos yeux rayonnent de plaisir.
- N'est-ce pas, Antoine, que miss Victoria est jolie ?
- Elle est plus que jolie, monsieur, elle est admirable. Et puis, elle possède toutes sortes de bonnes qualités. Vraiment, vous ne pouviez mieux rencontrer. Miss Victoria est gracieuse, aimable, avenante, charitable, spirituelle... »

Maxime Montgeron dut interrompre son domestique disposé, dans son enthousiasme, à débiter un interminable chapelet d'éloges.

« Eh bien ! reprit-il, sois satisfait, mon brave Antoine. J'attends que mon père m'accorde la permission de demander la main de miss Victoria. Je lui ai écrit et sa réponse arrivera par le plus prochain courrier. Aussitôt que je serai marié, nous reviendrons en France, nous vivrons à la campagne, loin du tumulte mondain. Tu seras notre intendant, tu seras notre ami. tu te reposeras autant que tu le voudras. » Pendant quelques jours, Antoine Picou ca-

ressa les idées les plus roses et savoura, par anticipation, le farniente qui l'attendait dans ses honorables fonctions d'intendant.

Enfin, la réponse de M. Montgeron père arriva. Elle était favorable. Maxime se rendit chez miss Victoria et lui communiqua la lettre paternelle.

« Quoique je sois complètement indépendante, dit la jeune fille, et parfaitement libre d'agir à ma guise, j'ai conservé, depuis la mort de mon père, l'habitude de considérer mon frère comme le chef de la famille ; j'exécuterai ses volontés. Voyez-le, parlez-lui, soyez éloquent comme tous ceux qui aiment, obtenez son consentement, et je deviendrai mistress Montgeron. »

Maxime passa dans les appartements réservés au capitaine Bob Kincardy. Celui-ci se promenait dans un vaste salon et paraissait plus ennuyé que jamais. Selon la coutume américaine, il tailladait une baguette avec un canif et apportait toute son attention à ce travail insignifiant.

- Capitaine, dit Maxime, je vous salue, et...
- Ah ! c'est vous, monsieur Montgeron ; donnez-vous la peine de vous asseoir, je suis à vous dans un instant.

- Capitaine, c'est que...
- Vous êtes pressé ; eh bien ! Parlez.
- Avec la permission de miss Victoria, que j'aime éperdument, je viens solliciter... »

Bob Kincardy ne leva point la tête et ne cessa de taillader son bout de bois ; mais, d'une voix lente et grave, il interrompit son interlocuteur.

- Ah ! vous aimez ma sœur Victoria ! Très bien, continuez.
- Oui, je l'aime, et je viens respectueusement vous demander sa main. Au nom de l'amitié qui nous unit, j'espère, capitaine, que vous seconderez mes vœux les plus chers.

Maxime Montgeron attendit anxieusement une réponse. Mais Bob Kincardy paraissait n'avoir rien entendu, rien compris. Il continuait son travail, plus activement et plus fiévreusement.

Le parquet se couvrait de copeaux. Enfin, il jeta au fond du salon sa baguette et son canif, redressa sa grande taille, projeta l'un de ses bras en avant et s'écria d'une voix de tonnerre :

« Et moi, par tout ce qu'il y a de plus sacré ici-bas, je vous jure que mis Clara-

Anna, la fille de Joshua Halland, sera ma femme ! »

Pour le coup, Maxime crut que le capitaine Bob devenait fou

- Mais, capitaine, reprit-il, ce n'est pas de miss Clara-Anna qu'il est question ; c'est de miss Victoria, votre sœur...
- Ah ! si vous saviez ce que j'ai conçu ! continua Bob Kincardy avec animation ; non, non, vous ne pourriez l'imaginer. Jamais savant n'eût osé rêver ce que je me propose de mettre à exécution... Joshua Halland, lui-même, sera étonné...
- Je désire que votre entreprise réussisse, capitaine, mais...
- Oui, je réussirai et j'acquerrai une gloire immortelle, une gloire qui rejaillira sur miss Clara-Anna et sur vous-même, Maxime, car vous viendrez avec moi et me seconderez dans mes tentatives.
- Je ne demande pas mieux, capitaine, mais songez que miss Victoria et moi attendons impatiemment une réponse.

Bob Kincardy passa sa main sur son front

à plusieurs reprises et parut s'éveiller, ou plutôt, revenir à la réalité.

- Pardonnez-moi, dit-il à Maxime, excusez mon instant d'exaltation. J'ai été complètement dominé par une idée hardie, étrange, qui me permettra de mériter miss Halland.
- Capitaine, mon concours vous est acquis, et si je puis vous être utile, comptez sur moi. J'y compte, monsieur Montgeron, et c'est pour cela que je vous refuse la main de ma sœur.

Maxime allait interpréter cette singulière façon d'exprimer la reconnaissance, mais Bob ne lui en laissa pas le temps.

« Victoria ! Victoria ! » cria-t-il à pleins poumons.

Miss Kincardy parut presque aussitôt. Son frère courut au-devant d'elle, lui saisit les mains et les serra avec effusion.

- Ma sœur, lui dit-il, ma chère sœur, tu sais si je t'aime et si je te veux heureuse. À cause de moi, consentiras-tu à retarder ton mariage avec M. Montgeron ?
- Je ferai tout ce qu'il te plaira.
- Promets-moi de ne pas te marier

avant le 15 septembre 1875.

- Je te le promets. Mais M. Maxime voudra-t-il attendre ?
- S'il t'aime, il attendra.
- Enfin, monsieur, interrompit Maxime, expliquez-moi ce que signifient vos paroles énigmatiques ; apprenez-moi pourquoi vous demandez un délai de trois ans.
- Parce que vous êtes une nature énergique, parce que j'ai besoin d'un homme tel que vous pour triompher dans mes projets, parce que nous allons nous absenter ensemble pendant trois ans.
- Me direz-vous...
- Rien encore. Miss Victoria, ajouta le Français, vexé du peu de confiance que lui témoignait le capitaine Bob ; j'ignore ce que projette votre frère, mais j'affirme qu'il obéit à un sentiment d'égoïsme que je ne soupçonnais pas chez lui. Il a juré que miss Clara-Anna Halland serait sa femme, et parce qu'il redoute un échec, il jalouse et retarde notre bonheur. Craint-il que je lui refuse mon appui quand je serai marié ?

- Et comment pourriez-vous être heureux, dit Bob Kincardy, si je vous enlève à la paix et aux joies intimes du foyer le lendemain de votre mariage ?
- Mon frère, s'écria miss Victoria, que veux-tu faire pour mériter miss Hal-land ?
- C'est mon secret.
- Sans doute, tu auras des dangers à conjurer, des obstacles à surmonter ; eh bien, permets-moi de t'accompagner et de partager tes périls M. Montgeron, j'en suis certaine, vaincra ses hésitations et viendra avec nous.
- Miss Victoria, répondit Maxime, vous êtes dévouée, vous êtes héroïque. Je ne veux pas que vous vous exposiez ; vous resterez ici, vous m'attendrez jusqu'au 15 septembre 1875. Je suivrai le capitaine Bob et le servirai avec tout le dévouement dont je suis capable.
- Non, non, le veux aider mon frère autant que mes forces et mon courage me le permettront. Je veux constamment rester avec ceux que j'aime.

- Ah ! tu es bien une Kincardy !

Et Bob prit entre ses deux larges mains la tête de sa sœur et déposa deux sonores baisers sur ses joues

- Tu viendras avec nous, continua-t-il, tu viendras avec nous, ma sœur chérie. M. Montgeron ne te repoussera pas. Il est trop Français et trop galant pour s'affecter de la présence d'une femme.
- Vous me prenez par mon faible, dit Maxime en souriant, et maintenant, fussiez-vous aller dans la lune ou dans les abîmes de l'enfer, je vous y suivrai ; fussiez-vous entreprendre les choses les plus téméraires, je vous seconderai, et, par ma foi nous triompherons !
- Oui, nous triompherons. Miss Clara-Anna ne sera pas la seule récompense de mes efforts. Je vous le déclare d'avance, l'humanité sera fière de nous et nous ajouterons une page glorieuse aux fastes de la science !
- Eh bien, à l'œuvre ! dirent Maxime Montgeron et miss Victoria Kincardy.

### **Chapitre III**

Salem. Le Peerless. Tony Hogg. Engagement. Un secret bien gardé. Les premières peurs de Picou.

---

Désormais, le capitaine Bob, certain de l'appui de Maxime Montgeron et caressant son idée, cette fameuse idée qu'il ne voulait dévoiler à personne, reprit cette égalité d'humeur qui distingue les marins. On le vit enfin sourire et montrer une de ces douces gaietés qui annoncent la paix du cœur et la satisfaction de l'esprit. Il abandonna ses longues et solitaires promenades sur les bords de la baie de Massachusetts, mais, en revanche, il fit des excursions répétées vers Salem.

Quoique portant un nom biblique, Salem est une ville moderne qui acquit ses droits de city en 1836. Située à vingt kilomètres nord-est de Boston, elle est, pour ainsi dire, l'avant-garde de cette capitale et fait un très grand commerce, malgré ce redoutable voisinage. Elle est pittoresquement assise sur un cap contourné par deux bras de mer appelés Rivière du Nord et Rivière du Sud. L'un forme son port, et sur l'autre, l'on a jeté un pont de cinq cents mètres qui conduit au township de Beverley.

Mais ce n'était pas le pittoresque qui attirait Bob à Salem, ville qu'il connaissait dans ses moindres détails. Salem, un des principaux ports d'armement pour la pêche de la morue et de la baleine, est habitée par une nombreuse population de marins, gens hardis, solides, durs à la fatigue, la plupart anciens compagnons de Bob Kincarddy. Celui-ci venait pour les embaucher de nouveau à bord du Peedess, le seul navire qu'il eût conservé et qu'il louait à des armateurs de Boston, de Salem ou de New-Bedford, depuis qu'il avait renoncé aux excursions maritimes.

Le Peerless (sans pair) méritait bien son nom quelque peu prétentieux. Jamais plus fin voilier, jamais plus rapide baleinier n'avait sillonné et affronté les vagues des mers glaciales ; mais comme avec le temps, suivant la parole d'un sage, tout passe et tout casse, le Peerless commençait à ressentir les effets d'un séjour prolongé dans l'eau salée, des coups de vent, des grains et des tempêtes. Cependant, les ingénieurs assuraient qu'après quelques réparations urgentes, il pourrait de nouveau affronter les colères de l'Océan et voyager pendant de longues années. Le baleinier fut introduit dans un graving dock, gratté, nettoyé, radoubé, calfaté, et quand il en sortit fraîchement peint et décoré, muni

d'agrès entièrement renouvelés et de voiles toutes neuves, le drapeau étoilé des États-Unis fièrement arboré à la corne d'artimon, il avait un air si coquet, si dégagé, si gracieux, si attrayant, que maître Tony Hogg, un véritable loup de mer renommé dans la baie de Massachusetts, déclara hautement que le Peerless fascinait et donnait envie de s'embarquer.

Ce Tony Hogg avait longtemps navigué en compagnie de Bob Kincardy et il était l'un des plus habiles chefs de pirogue, l'un des plus hardis harpooners qui eussent jamais poursuivi la baleine et le cachalot. Quoique sa taille fût petite et trapue, quoique sa figure fût colorée par l'abus des libations de wiskey, son regard assuré, ses gestes saccadés, sa démarche vive et alerte, tout en lui dénotait le courage, la résolution et la force. En un mot, c'était un véritable matelot yankee, ne redoutant rien, audacieux, rempli de calme et de sang-froid pendant le danger, épris d'aventures, buvant à terre comme plusieurs Templiers, querelleur alors comme un roquet et vous démolissant une mâchoire d'homme d'un seul coup de poing. Les boxeurs les plus émérites des bar-rooms de Salem lui témoignaient une déférence mêlée de crainte et d'admiration. Mais une

fois à bord, Tony Hogg rompait avec ses mauvaises habitudes ; autant il était ivrogne et tapageur lorsqu'il descendait à terre, autant il devenait sobre, tranquille, réfléchi, sérieux lorsqu'il avait mis le pied sur le pont d'un navire. Jamais on n'eut à lui reprocher la moindre infraction à son service, et les capitaines baleiniers avec lesquels il avait navigué le comblaient d'éloges. Bob Kincardy connaissait son homme et il savait que son expérience n'était pas à dédaigner. Du reste, par l'ascendant de son esprit et de son intelligence, il dominait complètement la rude nature de Tony Hogg et l'assouplissait. C'était une excel lente recrue qu'il fallait s'attacher à tout prix.

Donc, un jour, après avoir visité le gréement du Peerless, Bob Kincardy chercha son ancien harponneur et le trouva dans une taverne en train de vider une pinte de brandy avec quelques boys de sa connaissance.

- Halloa ! Eh le Seigneur me damne ! c'est le capitaine Kincardy ! s'écria joyeusement Tony Hogg en apercevant son ancien chef ; capitaine, vous allez nous faire l'honneur de trinquer avec nous.
- Je ne bois jamais de brandy.

- Eh, par ma foi ! vous avez raison, capitaine ; le brandy, c'est bon pour des ivrognes et des gueux de notre espèce mais vous prendrez bien ; quelque chose de moins raide. Ohé ! ohé ! garçon ! ohé ! tavernier de malheur ! apporte-nous deux bouteilles de porter.

La bière brune fut versée et le capitaine Bob choqua son verre contre ceux de Tony Hogg et de ses camarades. Il savait que le harponneur serait sensible à ce procédé.

- Allons, capitaine, encore ! reprit Hogg ; ce porter vous pince si agréablement le palais qu'on en boirait jusqu'à demain.
- Tony, je ne suis point venu pour boire, mais pour te parler.
- Ne vous gênez pas, capitaine, je vous écoute.
- Tony, es-tu libre et peux-tu contracter un engagement de trois ans avec moi ?
- Libre comme une mouette, capitaine, et pourvu que les appointements soient assez forts si la pêche ne réussit pas, l'engagement sera bientôt conclu.

- Ce n'est pas pour la pêche que je t'engage et tu fixeras toi-même tes appointements.
- Votre honneur se moquerait-il de moi ? Je suis un ivrogne qui vendrait sa part de paradis pour quelques bouteilles de gin, mais non un imbécile. Pourquoi avez-vous réparé le Peerless si ce n'est pour en retirer du profit ? Un Américain, si riche qu'il soit, ne fait rien pour rien.
- Bien raisonné, mon brave Tony ; mais que t'importe ce que je veux entreprendre si je te rétribue grassement ? J'ai besoin d'un homme hardi, adroit, expérimenté, connaissant les mœurs de la baleine, habitué aux rigueurs des parages qu'elle fréquente, rompu à toutes les habiletés et à tous les périls de la pêche. Veux-tu être des miens, oui ou non ?
- Cependant, capitaine, il faut bien que je sache...
- Tu sauras tout plus tard.
- Mais enfin.
- Allons, au revoir. Quand on me parlera de toi, je répéterai partout que le brandy t'a abruti, que tu n'es plus le

Tony Hogg d'autrefois, que tu crains la mer, que tu es un niais ne sachant pas profiter des bonnes aubaines qu'on te présente, que tu préfères mourir sur un grabat d'hôpital et être enterré à terre comme un failli chien, plutôt que d'avoir pour sépulture le ventre des requins, sépulture qu'envie tout vrai marin. Tony Hogg, adieu !

Bob Kincardy se dirigea vers la porte de la taverne.

« Capitaine, cria Tony, vous savez bien que je vous suis dévoué et que personne ne se permettrait impunément de m'injurier comme vous venez de le faire. Foi de Tony ! si quelqu'un m'insultait, je l'aplatisserais comme ceci ! »

Et Tony Hogg appliqua un formidable coup de poing sur un banc de bois qu'il cassa en deux.

- Mais, continua-t-il en se rasant tranquillement, faut-il encore qu'un chrétien sache ce qu'on exige de lui. Voyons, capitaine, apprenez-moi la destination du Peerless et le rôle qui m'est réservé à bord. Si ça me plaît, marché conclu, et je suis des vôtres.
- Tu ne t'embarqueras pas sur le Peer-

less, par conséquent, il est inutile que tu connaisses sa destination.

- Je ne vous comprends plus.
- Je t'enverrai dans la mer de Béring... et je resterai constamment avec toi. Voilà tout ce que je puis t'apprendre pour l'instant.
- C'est bien vrai, capitaine, que je vous accompagnerai, que nous naviguerons ensemble, que je ne vous quitterai pas ?
- Oui.
- Eh bien, je suis votre homme. Du moment que je resterai avec vous, je ne demande plus d'explications et j'irai au pôle si cela vous plaît. Les appointements, ça vous regarde ; je me fie à votre générosité.

Tony Hogg signa un engagement de trois ans et attendit les ordres de son capitaine.

Aussitôt que le Peerless fut réparé et put prendre la mer sans danger, un pilote le conduisit à Boston. Là, Bob Kincardy, aidé par Tony Hogg, compléta l'équipage, remit le commandement au capitaine Phipps, l'un de ses camarades, et commença le chargement. Malgré la perspicacité et la curiosité des matelots, aucun d'eux ne

devina de quoi se composait ce chargement. Tous les colis arrivaient soigneusement enveloppés et cachés aux regards indiscrets par des emballages de varech fortement pressé. Vers le 10 novembre, le Peerless quitta Boston et se rendit à New-York. Dans cette dernière ville, Bob Kincardy embarqua encore une foule de caisses, de ballots, d'objets de toutes formes, termina la cargaison par une grande quantité d'approvisionnements et commanda le départ pour le 1<sup>er</sup> décembre 1872.

« Voici ce que je vous prescris, dit-il au capitaine Phipps ; vous contournez l'Amérique, vous doublerez le cap Horn et remontrerez jusqu'à l'île de Sitka. Vous relâcherez dans le port de New-Arkanghel. Là, vous chargerez des madriers, des chevrons, des planches et vous attendrez de nouvelles instructions. J'ai confiance en votre expérience ; le navire est un bon marcheur, vos hommes sont de solides gaillards ; effectuez ce voyage le plus rapidement possible et vous serez content de moi. »

Le Peerless prit la mer par un temps magnifique.

Bob Kincardy, en compagnie de Tony Hogg, revint à Boston par la voie ferrée.

Mais le harpooner était intrigué, et tout en se prélassant sur les coussins du wagon, il se remuait, s'agitait, se tournait, se retournait et paraissait vivement préoccupé. Enfin sa curiosité l'emporta sur sa réserve et il donna libre cours à sa langue.

- Mais, puisque vous expédiez un chargement à New-Arkanghel, dit-il, qui est un port de l'océan Pacifique, pourquoi n'avez-vous pas choisi la voie de terre par le Central Pacific Railway jusqu'à San-Francisco, ou bien la voie de Panama ? Vous auriez réalisé ainsi une forte économie et gagné du temps.
- Je le sais. Aussi, lorsque nous irons rejoindre le Peerless, nous abrègerons notre route en prenant le Central Pacific Railway.
- Votre cargaison pouvait suivre le même chemin.
- J'aurai besoin du Peerless.
- Manque-t-il donc de navires sur la côte occidentale ?
- Non, mais comme ils ne sont pas ma propriété, je ne pourrais en disposer à ma guise.
- Que voulez-vous faire du Peerless ?

- Je veux le couler.
- Good god ! le couler ?
- Oui.

Ce « oui » prononcé d'un ton assez sec termina la conversation, mais tant que dura le trajet, Tony Hogg monologua entre ses dents les impressions les plus bizarres. Sa péroraison se termina ainsi :

« Quand on répare les navires c'est pour les conserver, mais avec le capitaine Bob, ce n'est plus ça. Je consens à ce qu'une seule goutte de brandy ne me touche les lèvres et ne me racle le gosier si je comprends quelque chose ! »

Si Tony Hogg était perplexe, que dirions-nous d'Antoine Picou ? Le brave serviteur ne savait à quel saint se vouer. Au moment où il caressait les espérances les plus riantes, au moment où il allait fièrement se draper dans la dignité d'intendant (son bâton de maréchal), et nager voluptueusement dans toutes les douceurs du repos, ses plus chères illusions étaient détruites, ou du moins ajournées. Alors, il vint à regretter que Maxime Montgeron se fût épris de miss Victoria ; il rétracta les compliments qu'il n'avait cessé de lui adresser, et mentalement, il la traita de pécore et de donzelle. Cependant, la philosophie et la

placidité dont était heureusement doué Antoine, refoulèrent son dépit et ses regrets. Après tout, trois ans sont, bientôt passés, et Picou était encore assez jeune, assez ingambe pour attendre. Il se promit de rattraper le temps perdu et de flâner à son aise lorsque son maître serait marié.

Mais quand il apprit qu'une exploration lointaine se projetait et qu'il en ferait partie, quand il sut qu'on irait croiser dans la mer de Béring, ses appréhensions revinrent au galop et torturèrent son esprit. Ayant déjà passé un hiver à Saint-Pétersbourg et l'autre à Halifax dans la Nouvelle-Écosse, il avait pris en horreur tous les pays où le froid sévit avec rigueur et grelottait rien qu'en évoquant ses souvenirs.

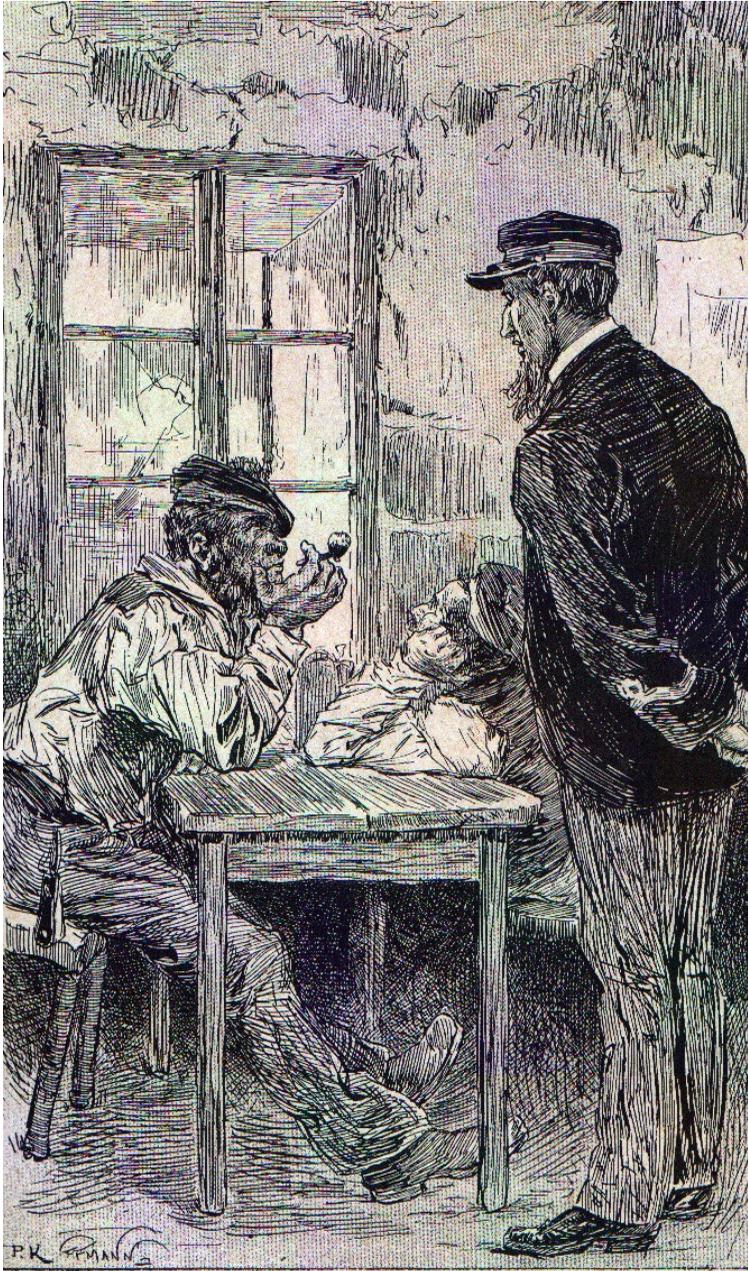
Et je vous le demande, qu'était-ce que la température de Saint-Pétersbourg et d'Halifax comparée à celle des contrées hyperboréennes !

Antoine Picou se voyait déjà converti en bloc de glace, attaqué par les ours blancs, perdu sur la banquise, englouti dans quelque crevasse, écrasé entre deux icebergs, enfin, sujet à tous les accidents relatés par les explorateurs des régions polaires. À chaque instant il interrogeait Tony Hogg, « monsieur Tony Hogg », ainsi qu'il l'appelait, car ses inquiétudes ne lui firent

jamais oublier le respect qu'il devait à ses semblables, et il l'accablait de questions : « Monsieur Tony Hogg, est-ce loin la mer de Béring ? monsieur Tony Hogg, la glace est-elle épaisse ? » monsieur Tony Hogg par-ci, monsieur Tony Hogg par là... Il n'en finissait plus. Le marin riait sournoisement et amplifiait ses récits de toutes les terreurs qu'il pouvait imaginer, mais le plus souvent impatienté et fatigué, il répondait par un bâillement tout américain ou par un « zut ! » tout français.

D'un air aussi bourru qu'impoli, un jour il dit à Picou :

- Tu es donc une poule mouillée, Antoine ?
- Non, monsieur Tony Hogg, répondit avec sérénité le timide Picou, je suis un homme frileux.



Voyons, capitaine, apprenez-moi la destination du *Peerless* (p. 27).

## Chapitre IV

Odyssée d'un nègre. Le Swan. Explorations diverses. La baie de Bristol. Un port cherché et trouvé.

---

Bob Kincardy laissa passer l'hiver et attendit patiemment le retour des beaux jours. Aussitôt que le premier rayon du soleil printanier eut égayé la nature et fondu les dernières neiges, il prévint sa sœur, Tony Hogg, Maxime Montgeron, Antoine Picou, que l'heure du départ approchait. – Ceux-ci terminèrent leurs préparatifs et se tinrent à la disposition du capitaine. Miss Victoria pria son frère de lui laisser emmener un de ses domestiques, un nègre de la plus belle venue qu'on appelait Tarquin et qu'elle s'était attaché par ses bienfaits.

L'histoire de Tarquin ressemblait à celle de presque tous les esclaves. Échangé par un monarque de la Guinée contre quelques bouteilles de tafia, il avait été embarqué sur un bâtiment négrier, transporté, encore tout enfant, dans la Caroline du Sud, vendu à un farmer qui le vêtit d'un lambeau de cotonnade, le nourrit mal, le contraignit de travailler comme une bête de somme et ne cessa de le rudoyer et de le frapper. L'enfance et l'adolescence de Tarquin se passèrent dans la misère, la souffrance et

l'oppression. Enfin, il se révolta contre l'injustice du sort, il se lassa de travailler et de recevoir des coups pour tout salaire. Un beau matin, il prit la clef des champs et alla rejoindre des nègres marrons qui campaient dans les forêts des montagnes Apalaches. Sur ces entrefaites (1860), Charlestown se souleva contre l'Union et la guerre de sécession commença. Tarquin se battit bravement contre les sudistes.

Lorsque le Congrès abolit l'esclavage, il ne put malheureusement abolir les préventions et les préjugés que les blancs nourrissaient contre les noirs. Ceux-ci eurent à subir toutes sortes de vexations. On ne se contenta pas de les ridiculiser et de les haïr, on les méprisa ouvertement. – Aujourd'hui encore, grand nombre d'Américains, se targuant de charité chrétienne et de philanthropie, ravalent le nègre au-dessous de la brute et lui parlent toujours avec une dureté insultante. Frère Jonathan et l'oncle Sam sont en hostilités. Plaise à Dieu que ces hostilités ne dégénèrent pas en insurrections et en guerres civiles !

Pour vivre, Tarquin se fit pêcheur de perles et plongeur. Mais le travail de plongeur est pénible ; les hommes qui l'exercent, aussi bien ceux des Indes que ceux de l'Amérique, tombent malades, lan-

guissent et font rarement de vieux os. Malgré sa robuste constitution, l'ancien esclave dut payer son tribut à la maladie. Il fut transporté à New-York et abandonné aux soins du hasard. Faible, épuisé, demi-mort, le pauvre nègre dépensa bien vite les économies qu'il avait amassées. Alors, il erra dans la campagne, mendia dans les fermes, vécut d'aumônes, se traîna d'une ville à l'autre et finit par arriver à Boston. L'hiver succéda aux beaux jours de l'automne. Le froid, avec son cortège de neiges et de brouillards raviva les souffrances de l'infortuné Tarquin et brisa son énergie. Il ne lui restait plus qu'à mourir !

Un jour (jamais le thermomètre n'était descendu si bas), le nègre, las de supporter sa misère et ses privations, résolut d'en finir avec la vie. La neige congelée craquait sous les pieds, de grands nuages ternes couraient dans le ciel et le vent du nord-ouest, ce vent si âpre, si rude, si glacé, soufflait avec violence. Tarquin, grelottant de fièvre et de froid, vint s'asseoir sur le seuil d'une maison inhabitée. Il s'enveloppa dans ses haillons, s'accroupit et attendit... Avec un froid pareil, il n'avait pas à attendre longtemps pour être complètement gelé. Et cependant, malgré toutes les douleurs qu'il avait endurées, malgré toutes les peines qu'il avait supportées, il eut un

instant de regret, instant rapide comme l'éclair, mais qui lui rappela son passé, ses lutttes et ses victoires contre l'adversité, sa vaillance dans le malheur, les horizons infinis de sa terre natale, de cette Afrique si bien arrosée de lumière et de chaleur, de cette Afrique au soleil resplendissant et dont il se souvenait comme d'un rêve fugitif. Alors, deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux et sillonnèrent ses joues amaigries...

En ce moment, miss Victoria Kincardy passait. Elle venait de visiter miss Clara-Anna Halland. Commodément installée sur son traîneau, couverte de chaudes fourrures qui la garantissaient des morsures du froid, la jeune fille remarqua la profonde affliction de Tarquin. Certainement, elle était trop Américaine pour s'apitoyer outre mesure sur le sort d'un nègre, mais elle était bonne et elle savait que la vraie charité commande de secourir les malheureux à quelque race et à quelque condition qu'ils appartiennent. Elle fit arrêter son traîneau et ordonna au lackey de demander à Tarquin pourquoi il pleurait.

« J'ai froid, répondit celui-ci, j'ai faim, je souffre, je veux mourir. »

Cette réponse résignée émut miss Victoria. Elle envoya au nègre une des couver-

tures qui enveloppaient les majestueux mollets de son cocher et disparut. Quelques instants après, le traîneau revenait vide. Tarquin, presque évanoui, gelé, raidi, respirant faiblement, fut hissé sur le véhicule, transporté dans l'opulente maison Mulchisson, Kinkardy et C<sup>ie</sup>, et déposé dans un chaud appartement réservé aux domestiques. Désormais à l'abri des intempéries, confortablement logé, bien nourri et bien soigné, le noir se rétablit peu à peu et devint le serviteur dévoué de sa bienfaitrice.

Chez les humbles et les déshérités de la terre, la reconnaissance n'est pas un vain mot. Il fallait voir Tarquin, lorsque miss Victoria lui donnait des ordres ou daignait lui adresser une parole amicale. Ses yeux expressifs rayonnaient, sa bouche souriait, sa taille se redressait fièrement.

« Je suis toujours là, semblait-il dire, pour veiller sur toi, ma bonne maîtresse, pour te protéger et te chérir. Ma vie t'appartient, disposes en à ta guise.

Nous ne devons donc pas nous étonner que miss Victoria eût témoigné le désir d'emmener son Africain, car elle pouvait compter sur son attachement et son dévouement. Bob Kinkardy consentit volontiers à s'adjoindre ce nouveau compagnon, espérant mettre à profit la vigueur de

l'homme et l'habileté du plongeur.

Picou se réjouit de cette décision, car depuis longtemps il appréciait les solides qualités du nègre. Avec lui, du moins, il était possible de causer sans craindre de s'attirer les rebuffades peu polies que prodiguait « M. Tony Hogg », cet ours mal léché, ce buveur de brandy, cet ivrogne incorrigible. Et puis, Tarquin était un grand gaillard de six pieds, musculeux comme Hercule, brave comme une épée, et avec cela, doux comme un agneau, et toujours disposé à prêter son appui aux faibles et aux timides. Et Picou, nous le savons, était timide ; aussi, il admirait Tarquin et ne parlait de lui qu'en le comblant d'éloges pompeux : c'était Tarquin le fort, Tarquin l'agile, Tarquin le grand, Tarquin le superbe ! Et le bon Tarquin montrait ses dents blanches et riait comme un bienheureux !

Le 20 mars 1873, Bob Kincardy, miss Victoria, Maxime Montgeron, Tony Hogg, Antoine Picou et Tarquin quittèrent Boston et prirent place dans un wagon qui les emporta vers l'ouest. En sept à huit jours, ils traversèrent la North-Amérique et arrivèrent à San Francisco sains et saufs. Dans la capitale de la Californie, Bob qui avait expédié ses ordres à une agence d'armements

maritimes, trouva à sa disposition un packet-boat à vapeur de huit cents tonneaux, parfaitement gréé, approvisionné, équipé, prêt en un mot à prendre immédiatement la mer.

La meilleure cabine du Swan (c'est ainsi que se nommait le paquebot), fut donnée à miss Victoria. Les autres voyageurs s'arrangèrent tant bien que mal avec les matelots du bord et parvinrent à s'installer commodément. Picou élut domicile près de la machine pour jouir, tout à son aise, de la douce chaleur qui s'en échappait. Le capitaine Bob, il est inutile de l'apprendre au lecteur, prit le commandement du Swan. Avec le second du bord, Tony Hogg fut élevé au rang d'officier.

Le 5 avril, le Swan se détachait des quais de San Francisco, franchissait la Porte-d'Or (Golden-Gate), étroit goulet qui fait communiquer la mer avec la baie, et fendait les flots du grand océan Pacifique. Le voyage s'annonçait bien. Le ciel n'avait pas un seul nuage, la brise soufflait mollement du sud-est et la houle était faible. Bob Kincardy s'éloigna de terre et mit franchement le cap vers le nord. Pendant quelques jours on longea la côte américaine, puis celle du Dominion-of-Canada, et enfin les îles nombreuses qui bordent le

Nouveau-Cornouailles, le Nouveau-Norfolk et forment les archipels du prince de Galles et du roi Georges. Aucun incident fâcheux ne marqua ce rapide voyage. Seulement, la température se rafraîchit assez pour nécessiter les vêtements d'hiver. Entre le 50° et le 60° latitude nord, de fortes giboulées de pluie, de neige et de grésil assaillirent le navire, mais à bord tout allait bien. Les matelots, pourvus de nourriture fraîche et de chaudes vareuses, narguaient l'intempérie et exécutaient la manœuvre en faisant retentir l'air de joyeuses chansons. Seul, Picou s'affectait et se désolait, malgré les encouragements que lui prodiguaient Maxime Montgeron, Tarquin et miss Victoria. Il est vrai que Tony Hogg ne cessait de le bafouer et de lui dépeindre les parages hyperboréens sous les plus terribles aspects.

En face du mont Saint-Élie, ce gigantesque volcan (5400 mètres) qui s'élève comme une borne entre les possessions américaines et les possessions anglaises, Bob Kincardy fit éteindre les feux du Swan, le mit sous voiles et se rapprocha du littoral escarpé du territoire d'Alaska. Alors il n'avança que lentement et avec une excessive prudence. Plusieurs fois il descendit à terre ou s'embarqua dans un canot pour inspecter les inlets (golfs) qui pénètrent

profondément dans les terres comme les fjords de la Norvège, et parcourut toutes leurs sinuosités.

Cherchait-il un havre sûr et spacieux, un emplacement bien abrité pour hiverner, un terrain propre à établir une pêcherie ? Nul ne le savait. Il répéta nombre de fois ses explorations, et sans doute il ne trouva rien à sa convenance, car après avoir visité minutieusement la baie du Contrôleur, le golfe du Prince-William, une partie de l'entrée de Cook, le détroit de Cheligoff, contours de la presqu'île de Kenaitskaïa, ceux des îles Alfognaek, Kadiak et Choum-magin, il tourna brusquement la péninsule d'Alaska, pénétra dans la mer de Béring par le détroit d'Isdnotski, et conduisit le Swan dans une anse de la baie de Bristol, non loin du fort Alexandre.

La baie, ou plutôt le golfe de Bristol, est cette partie de la mer de Béring, comprise entre le cap Newenham et la côte septentrionale de la presqu'île d'Alaska. Les terres qui l'avoisinent sont violemment découpées par l'action des eaux et présentent une longue succession de ports, de rades, d'abris que l'industrie humaine mettrait à profit si la rigueur du climat n'était un obstacle insurmontable à l'établissement de comptoirs ou de colonies. Cepen-

nant la mer n'y gèle point. Les glaces fixes s'arrêtent au détroit de Béring. Par les froids extrêmes, la banquise s'étend quelquefois jusqu'à l'île Nounivok (60° latitude nord), mais elle ne la dépasse jamais. En revanche, on ne peut naviguer longtemps sans se heurter à des streams-ice, à des icebergs, à des ice-fields, à des packs emportés par les courants vers les Aléoutiennes. Les rivages de la baie de Bristol sont habités par quelques tribus de Tchouktchis, peuplades ayant les mœurs, les coutumes, les caractères physiques qui distinguent les Esquimaux. C'est en vain qu'on chercherait dans ces parages désolés une ville, un village d'apparence européenne. Les chasseurs d'animaux à fourrure sont logés dans des forts, constructions assez grossières servant de magasins, de dépôts où l'on entasse les engins de chasse et de pêche, des vivres, des munitions, des pelleteries. Séparés les uns des autres par d'immenses étendues de terrain, ces forts n'ont quelques communications avec le monde civilisé que pendant l'été très court de ces régions, c'est-à-dire quand la débâcle a suffisamment débarrassé toutes les côtes pour qu'un navire puisse s'en approcher sans trop de danger.

Bob Kincardy et l'équipage du Swan entrèrent en relations amicales avec les trap-

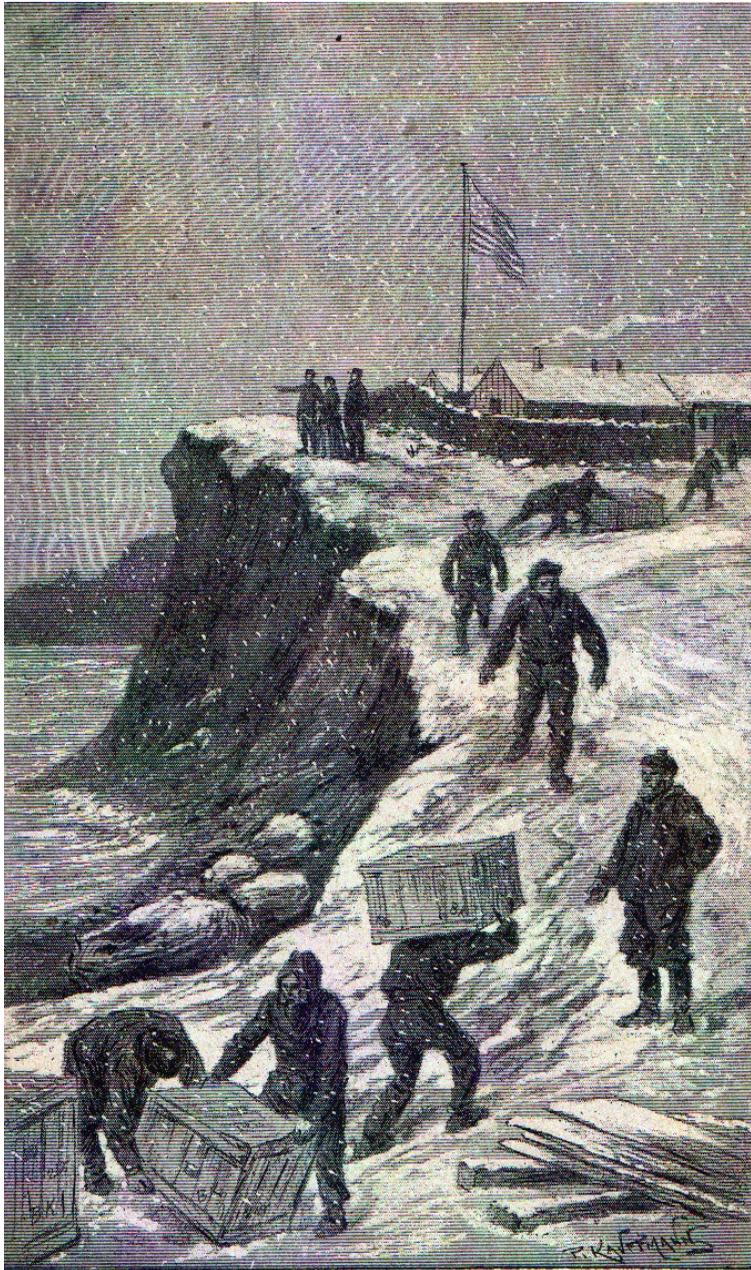
peurs du fort Alexandre et le facteur principal qui en avait le commandement. Picou se rassura complètement et se permit même de railler « M. Tony Hogg. » En effet, le soleil de juin fondait neiges et glaçons et réchauffait l'atmosphère ; la végétation commençait à paraître, végétation bien rabougrie où dominaient des buissons, des bruyères, des mousses, des aulnes, des pins, des saules, des bouleaux à l'état-d'arbustes. Mais la verdure réjouissait la roche triste et dénudée en même temps qu'elle effaçait les noires impressions qui avaient épouvanté le domestique français.

Le capitaine Bob descendit souvent à terre et inspecta les contours du rivage. Il continua ainsi ses recherches pendant deux semaines, avec une persévérance, une activité qui étonnèrent plus d'une fois les matelots du Swan, et même Tony Hogg, car personne ne savait ce qu'il projetait. Enfin, dans les premiers jours de juillet, il examina attentivement une petite crique située à une demi-lieue au nord du fort Alexandre, calcula approximativement sa superficie, sa profondeur, étudia la nature de l'eau, du fond, des rochers qui l'enclavaient, demanda aux trappeurs et aux Tchouktchis une foule de renseignements, s'informa des poissons qu'on y pêchait, des mollusques qu'on y rencontrait, des plantes aquatiques

qui y croissaient, de sa température ordinaire pendant l'hiver, s'assura qu'elle n'était jamais obstruée par les glaces et s'écria joyeusement :

« J'ai mon affaire ! »

Le soir même de ce jour mémorable, Bob Kincardy, miss Victoria, Maxime Montgeron, Antoine Picou, Tony Hogg et Tarquin s'installèrent au fort Alexandre. Le Swan s'éloigna pour se rendre à New-Arkanghel et porter des instructions au capitaine Phipps qui devait, sans doute, avoir relâché dans ce port.



La neige tomba en flocons serrés pendant plus d'une heure (p. 43).

## Chapitre V

Les Tchouktchis. Le fort Clara-Anna. Un lunch. Projets du capitaine Bob. Toussenel et les baleines. Un facteur incroyablement.

---

Pour charmer leurs loisirs forcés, Bob Kincardy et ses compagnons firent quelques excursions dans l'intérieur du pays, étudièrent sa faune et sa flore, chassèrent dans les BarrenGround, pêchèrent le saumon dans les lacs qui avoisinent le fort et se familiarisèrent avec les Tchouktchis. Les Tchouktchis, ainsi que nous l'avons dit, appartiennent à la race esquimaude. Ce sont de vigoureux chasseurs et de hardis pêcheurs. Montés sur leurs kayacks, canots insubmersibles construits en peaux de phoques tendues, ils poursuivent la baleine, le morse, le narval assez loin des côtes ; armés de javelots, de lances et de haches, ils ne craignent pas d'attaquer l'ours noir, le seul animal dangereux de leur contrée. Hommes et femmes ont le même costume, sorte de fourreau en pelleteries qui leur donne un aspect à la fois comique et sauvage. Les enfants sont emmaillotés dans plusieurs vêtements superposés les uns sur les autres ; ils paraissent ainsi des paquets, des sacs ambulants. En revanche ils sont parfaitement garantis du froid et

peuvent tomber sans que la chute ait un résultat fâcheux pour eux. Les huttes des Tchouktchis ressemblent à celles des Esquimaux ; c'est la même forme conique, le même intérieur infect, la même disposition incommode. La vermine et la malpropreté règnent en maîtresses absolues dans ces antres enfumés où les Européens ne sauraient pénétrer sans éprouver des nausées et de vives répulsions.

Le 1er août, le Peerless et le Swan furent signalés au large. Bob Kincardy, monté sur un canot que le commandant du fort Alexandre mit à sa disposition, accosta les deux navires et les conduisit dans la crique dont la découverte l'avait si fort réjoui. Dès le lendemain, le déchargement du Peerless commença. D'abord, on transporta à terre des madriers, des planches, des perches, des barres de fer, une forge, enfin tous les objets nécessaires à la construction d'un baraquement. Le capitaine Bob désigna l'emplacement sur lequel devait s'élever son fort. C'était une falaise abrupte dominant les plus hautes marées de cinq à six mètres, garantie des vents du nord et de l'est par une rangée de mamelons rocheux, présentant çà et là quelques contours qui s'inclinaient en pente douce et permettaient de halier les petites

embarcations. Les charpentiers, aidés par les matelots, commencèrent leur besogne, et bientôt, une habitation spacieuse, mais d'architecture primitive, couronna le faîte de la falaise. Bob Kincardy l'appela fort Clara-Anna, en mémoire de la femme qu'il aimait.

Le nouveau fort fut entouré d'une muraille en pierres sèches, pierres qu'on se procura en désagrégeant quelques rochers par la dynamite. Cette précaution n'était pas inutile, car pendant l'hiver, les animaux qui pullulent dans la région, aussi bien les rongeurs que les fauves, s'approchent des demeures de l'homme et leur font subir des dégâts quelquefois irréparables. Le fort était divisé en plusieurs compartiments spéciaux. Outre les appartements individuels et la salle commune dans laquelle se dressait un énorme poêle en fonte, il y avait un magasin à vivres, un magasin à munitions, un atelier pour les gros travaux, une étable et enfin une salle spacieuse destinée à contenir les objets si bien emballés qui se trouvaient encore à bord du Peerless. Aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, le fort avait un aspect sévère qui s'harmonisait avec la triste nature de la contrée. Seule, la chambre de miss Victoria s'embellit de meubles, de tentures, de tapis luxueux. Le capitaine Bob, dési-

reux de complaire à sa sœur, installa chez elle une bibliothèque munie de bons livres et un piano qu'il avait acheté à San Francisco.

Les matelots surent mettre à profit la belle saison. Il est vrai que Bob Kincardy les surveillait, les encourageait, les allé-  
chait par l'appât de fortes primes. Le 10 septembre 1873, la dernière planche fut clouée et le dernier interstice soigneusement calfaté. Sur les chevrons de la toiture, toiture à pente excessivement raide, on dressa une longue perche, hampe grossière, où l'on arbora le drapeau des États-Unis. On eût dit que le ciel avait voulu favoriser les travaux de ces ouvriers improvisés, car ce jour-là, l'hiver s'annonça par un froid assez vif et la neige tomba en flocons serrés pendant plus d'une heure.

Le soir, il y eut fête au fort Clara-Anna. Les équipages des deux navires, le facteur et plusieurs chasseurs du fort Alexandre, quelques Tchouktchis du voisinage se rassemblèrent dans la salle commune. Deux lampes marines garnies d'huile éclairaient l'appartement ; le poêle, alimenté par des blocs de charbon puisés dans la soute du Swan, ronflait sourdement et répandait une douce chaleur. Des vivres abondants et frais avaient été empilés, par les soins de

Picou, sur une grande table, et chacun se servait, mangeait et buvait à sa guise. Le vin, la bière, le thé, le wiskey, le café (il y avait des boissons pour tous les goûts) coulaient à profusion dans les gobelets et éveillaient la gaieté des plus taciturnes.

« Voilà un lunch, disait Tony Hogg en se passant la langue sur les lèvres, qui ragaillardirait un malade, fût-il aux trois quarts enfoncé dans la tombe. »

Miss Victoria faisait les honneurs de la fête avec une grâce et une amabilité qui charmaient les assistants. Elle avait des attentions, des délicatesses, de bonnes paroles pour tous, même pour les Tchouktchis qu'elle surveillait attentivement afin que rien ne leur manquât. De sa blanche main, elle servait ses convives et prévenait leurs désirs.

- Allons, monsieur le facteur, prenez une tranche de ce pâté.
- Vous me comblez, miss, mais je n'en ferai rien.
- Capitaine Phipps, vous ne mangez pas.
- Pardon, miss. Je me repose un instant et vais recommencer pour vous être agréable.

- Et vous, monsieur Maxime, vous ne voulez donc point me tenir tête ?
- Miss Victoria, vous êtes ravissante et je...
- Chut ! je vous croirais ! Allons, monsieur Hogg, approchez votre gobelet et laissez-moi vous donner de ce vin...
- Miss, ne versez pas... je le boirais ! »

Et c'était un feu roulant de plaisanteries, de fines reparties, d'exclamations goguenardes qui s'échappaient de toutes les lèvres et déridaient tous les fronts. À deux ou trois reprises, Picou eut de l'esprit et Tarquin hasarda un calembour. Pas une phrase malséante, pas un mot malsonnant ne s'échappèrent de la bouche des marins. Et cependant, Dieu sait si leur vocabulaire est bien garni d'expressions plus ou moins scabreuses ! La présence d'une femme les contenait. Le capitaine Bob Kincardy, moins expansif que sa sœur, mais aussi empressé, se multipliait auprès de ses invités et les engageait à faire honneur au repas qu'il leur offrait. Sa figure s'éclairait de satisfaction, ses yeux brillaient de plaisir. Dans cet homme si gai et si avenant, on n'eût jamais reconnu le Bob Kincardy si morose, si triste, si ennuyé, qu'on avait vu se prome-

ner solitairement sur les bords de la baie de Massachusetts. Tout à coup, il réclama un peu de silence.

- Chut ! chut ! fit-on dans tous les coins de la salle, le capitaine veut nous parler.
- Et d'abord, mes amis, dit Bob, portons un toast à la prospérité et à la gloire de notre pays !

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cette proposition.

- Hurrah ! hurrah ! Vive l'Union ! crièrent les marins et les chasseurs.

Les gobelets se remplirent, se choquèrent et se vidèrent de nouveau.

- Mes amis, continua le capitaine, je veux vous apprendre pourquoi je suis ici, les projets que j'ai conçus et ce que j'entreprendrai avec votre aide.
- Écoutez, les boys, écoutez ! cria Tony Hogg d'une voix de stentor.

On doit penser que Maxime Montgeron, Picou, et miss Victoria n'avaient nul besoin de cette recommandation. Ils allaient enfin connaître le secret de Bob Kincardy, secret qui les intriguait si fortement. Vraiment, ils étaient tout oreilles.

- Je veux, reprit Bob, je veux faire un voyage à dos de baleine...
- Hein ? interrompit le commandant du fort Alexandre qui crut avoir mal entendu.
- Eh ! pardieu continua Bob sans vouloir remarquer l'interruption étonnée du facteur, est-ce donc bien difficile de dompter une baleine ? Dieu a dit à l'homme : « Après moi tu seras le roi de la création. » Et l'homme qui a déjà défié ou maîtrisé les éléments, l'homme qui va plus vite sur l'onde que les squales aux puissantes nageoires, qui s'est élevé dans les airs plus haut que les aigles et les condors, qui a soumis à sa puissance l'agilité du cheval, la force du bœuf, du dromadaire et de l'éléphant, l'homme ne saurait-il ou ne pourrait-il employer son intelligence à conquérir, dans un but noble et utile, les colosses de l'Océan ?

Ce début quelque peu solennel éveilla la curiosité des convives ; ils écoutèrent avec attention et observèrent un silence religieux.

- Je connais les mœurs de la baleine, poursuivit le capitaine, et j'affirme

qu'avec de la persévérance et un peu de bonne volonté, il serait facile de la domestiquer. C'est ce que j'essaierai. Cependant, je dois avouer que j'ai puisé cette idée dans les écrits d'un auteur français (votre compatriote, Maxime), qui en sait plus long que beaucoup de savants en us et a étudié les animaux « avec une sagacité merveilleuse, avec une patience, une intuition, une pénétration et un esprit infinis. » Voici donc ce que dit Tousse-  
senel : « L'homme ne s'est encore occupé jusqu'ici des géants de la mer, des immenses cétacés, que pour leur percer le flanc et y puiser des tonnes d'huile. C'est un tort et un crime ; car l'homme ne sait pas tout le parti qu'il eût pu tirer du concours de ces locomotives naturelles avec un peu de patience et une éducation appropriée au caractère et aux allures de ces monstres. Et quand je me mets à songer qu'il ne faut pas plus de quinze jours à la baleine franche ou au cachalot pour faire le tour du monde, je ne puis m'empêcher de regretter que l'ambition de rallier un pareil auxiliaire ne soit pas encore venue à l'homme. Quelle conquête, cependant, que celle d'un remorqueur

qui file vingt-cinq ou trente nœuds au minimum à l'heure ! »

Une rumeur générale succéda à cette communication et chacun interpréta à sa façon ce qu'il venait d'entendre.

- Je n'ai pas fini, reprit le capitaine Bob au bout d'un instant, écoutez. Voici encore ce qu'ajoute Toussenel : « L'indifférence des modernes à l'endroit de la conquête du cétacé me semble d'autant plus coupable qu'il paraît presque démontré, par une myriade de preuves tirées de la mythologie grecque, que l'antiquité a connu le secret de la domestication du dauphin. Virgile, Ovide, Orphée, Homère, Hésiode, toutes les autorités les plus respectables du vieux temps s'accordent, en effet, sur l'existence des troupeaux de Neptune, qu'ils font même garder par le divin Protée, un prestidigitateur de première force, qui ne fait pas mentir le proverbe que tous les bergers sont sorciers. Or, de quels monstres marins devaient se composer ex ces troupeaux authentiques, sinon des variétés de cétacés et de phoques les plus connues dans les parages de l'Archipel, et notamment du dauphin macrocéphale, dont

le pinceau des peintres et le ciseau des sculpteurs nous ont transmis les traits légèrement embellis. Je le demande à toutes mes lectrices de bonne foi, est-il supposable que tous ces historiens, que ces analogistes subtils, ces gens de tant de sens, de sagesse et d'esprit eussent associé le dauphin à leurs fêtes, à leurs jeux, à leurs arts, voire à l'illustration de leurs gloires nationales, s'ils n'avaient jamais eu à se louer de leurs rapports avec lui ? On ne se jette pas ainsi à la tête des bêtes sans avoir une raison. Je ne saurais, pour mon compte, exiger de preuve plus magnifique de l'amabilité du dauphin et de son goût passionné pour la musique que cette histoire touchante du sauvetage d'Arion, exécuté par un de ces intelligents souffleurs à la vue de tout un peuple rassemblé sur la plage. » Or, d'après ce que j'ai lu, il est incontestable pour moi que les anciens ont domestiqué les dauphins. S'ils n'ont pas soumis à leur volonté la baleine, c'est que ce cétacé ne fréquentait qu'accidentellement les parages qu'ils habitaient.

- Mais, dit le facteur, tout ce que vous nous contez appartient au domaine

de la fable.

- Et quand cela serait, répliqua Bob Kincardy entre le monde moral et le monde physique, il existe des liens invisibles que la science découvre tous les jours. Les déductions tirées de l'analogie reposent sur des faits vrais ou très vraisemblables. Rien n'est caché à celui qui sait admirer, étudier et comprendre la nature.
- C'est possible, capitaine, mais je n'admets pas que vous ayez pris au sérieux les récits enfantés par l'imagination des Grecs.
- Derrière toutes leurs fictions, il y a une réalité. Vulcain, le dieu boiteux, c'est l'homme découvrant les propriétés du fer ; Triptolème parcourant la terre avec le char que lui donne Cérès, c'est l'invention de la charrue ; Dédale disparaissant à l'horizon avec des ailes, c'est l'application de la voile à la navigation. Combien pourrais-je citer d'autres exemples ? Du reste, Arion a existé et l'on a de lui un hymne à Neptune qui se trouve dans *YAnalecta Veterum Poetarum Græcorum* de Brunck.
- D'accord, mais qui vous assure que le

mythe d'Arion n'ait pas la même signification que celui d'Orphée, cet habile musicien qui domptait les bêtes féroces par les touchants accords de sa lyre ? Sans doute, Arion fut un être intelligent et doué des plus belles qualités, qui civilisa les populations maritimes et barbares du littoral laconien, près du cap Matapan.

- Et qu'importe ? Il est souvent plus difficile de dominer les hommes que les bêtes.
- Oui, mais la baleine !...
- Eh pourquoi pas ? Croyez-vous que le cheval, le bœuf et l'éléphant n'aient pas résisté lorsqu'on a essayé de les soumettre ? D'abord, il a fallu connaître leurs habitudes, leur genre de nourriture, leurs aptitudes à la civilisation, et avec quelques efforts et un peu de patience, ils sont devenus les très humbles serviteurs de l'homme. Celui-ci ne s'est pas contenté de cette conquête, il a rallié sous son sceptre les espèces qui paraissaient réfractaires à toute domination et à toute éducation ; premièrement certains quadrupèdes, tels que le sanglier, l'âne, le lama, le bélier, la chèvre, le lapin, le chat, le furet ; et

ensuite les fils ailés de l'air, ces êtres insaisissables et mobiles comme l'élément dans lequel ils se meuvent : le faisan, le ramier, le coq, le canard, l'oie, le cygne, le paon, le dindon, le faucon, le cormoran.

- Vous nous parlez d'oiseaux et de quadrupèdes, mais je vous défie de me citer un poisson rallié à l'homme.
- Parce que l'homme n'a jamais songé à mettre le poisson sous sa dépendance. Comment ! voici la baleine, par exemple, un géant pourvu d'une force extraordinaire, timide, inoffensif comme tous les êtres candides, et qui ne demandait pas mieux que de mettre au service de l'homme les excellentes qualités dont elle est douée, voici la baleine traquée, pourchassée, tuée par celui de qui elle devait attendre protection. Vraiment, il était de son intérêt de ne pas conclure un pacte d'amitié. Supposez, maintenant, que personne ne soit tenté par les bénéfices que procurent les fanons et l'huile du noble cétacé, supposons qu'on lui accorde un demi-siècle de répit, il abandonnera les mers polaires pour descendre comme autrefois jusqu'aux tropiques,

s'approchera des côtes, ne redoutera plus l'homme et viendra jouer autour de ses embarcations. Cette familiarité prouve un excellent naturel, et je prétends qu'avec quelques bons procédés, il serait facile d'appivoiser et d'utiliser le léviathan de l'Océan.

Les marins écoutaient cette conversation avec recueillement. Habités aux contes fantastiques du gaillard d'avant ; épris du merveilleux et du surnaturel, ils ne paraissaient que médiocrement étonnés.

- Mais enfin, reprit le sceptique facteur, pour réduire les animaux de la terre et ceux de l'air, on avait la ressource de les mettre préalablement en captivité ; on les assouplissait en les privant de leur liberté.
- C'est ainsi que j'entends agir. J'ai déjà choisi la prison destinée à renfermer la baleine. C'est la crique qui s'étend au pied du fort Clara-Anna. Je ne pouvais mieux rencontrer. Sa superficie n'a que quatre kilomètres carrés, sa profondeur dépasse rarement cent mètres et son fond est uni comme un terrain bien battu. Elle ne communique avec la mer que par un étroit passage, sorte de goulet qu'il est fa-

cile d'obstruer.

- Vous avez la prison, mais il vous manque le prisonnier. Comment vous emparerez-vous d'une baleine vivante et la conduirez-vous dans la crique ?
- Ceci est l'affaire de Tony Hogg.
- On essayera, dit Tony Hogg, en avançant un verre de vin chaud.
- Et alors, continua Bob Kincardy, je dresserai ce gigantesque animal, je le rendrai maniable, je lui apprendrai à obéir à ma voix, j'établirai sur son dos une cabine portative, je quitterai la mer de Béring pour faire quelques excursions en plein Océan, contourner les deux Amériques et arriver à Boston le 1-5 septembre 1875. Je vous le dis : les populations seront émerveillées, et Joshua Halland reconnaîtra que je suis digne de miss Clara-Anna !

Tony Hogg poussa un nouvel hurrah en faveur de son capitaine, et la fête continua. Les libations se répétèrent si souvent que les Tchouktchis ne tardèrent pas à voir un peu trouble et à s'endormir comme des bienheureux. Picou, rendu égrillard par quelques gorgées d'un punch odorant, déclara qu'il monterait à califourchon sur le

dos de la baleine. De sa part, ce n'était qu'une fanfaronnade, car il croyait fermement que jamais, au grand jamais, le capitaine Bob ne réussirait à dompter une baleine et ne s'en servirait comme d'une monture aquatique. Enfin, l'heure de la séparation et du repos arriva. Les gens du fort Alexandre se retirèrent les premiers, puis quelques marins gagnèrent leurs bords, tandis que d'autres se roulèrent dans leurs couvertures et se préparèrent à convertir en dortoir la salle commune. Maxime Montgeron réfléchissait sur tout ce qu'il venait d'entendre, et réellement il se montrait aussi incrédule que le facteur.

- Mais ce n'est pas sérieux, dit-il à miss Victoria avant de la quitter, et votre frère ne s'est pas rendu compte des difficultés et des déceptions qui l'attendent.
- Mon frère parle toujours sérieusement.
- Miss, votre amitié et votre dévouement vous égarent. J'espère que vous dissuaderez le capitaine Bob...
- Je l'encouragerai.
- Mais il ne réussira pas.
- Il réussira... et vous l'aidez, mon-

sieur Maxime.

- Pour vous être agréable, miss, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez, mais soyez certaine qu'un échec nous attend.
- Moi, j'affirme que notre succès sera éclatant.

## Chapitre VI

Désappointement de Tony Hogg. Chasse à la baleine par les Tchouktchis. *Whale ! A right whale ! She blows !* Lutte. L'amour maternel. Un bain forcé. Le Peerless coulé.

---

Pendant les trois ou quatre jours qui suivirent la fête du fort Clara-Anna, les marins déchargèrent la cargaison du Peerless, préparèrent les pirogues et tous les engins indispensables à la pêche des cétacés. Sur ces entrefaites, la température se radoucit, et les rayons du pâle soleil de septembre fondirent la neige déjà tombée.

Pour des hommes expérimentés comme Bob Kincardy et Tony Hogg, rien n'était plus facile que de poursuivre une baleine et de la tuer ; mais comment s'emparer d'une baleine vivante ? Comment la conduire dans la crique ? Le harpooner, malgré son aplomb ordinaire, avait des appréhensions ; il craignait de s'être un peu trop engagé et de ne pouvoir tenir sa promesse. Il est vrai qu'il mettait son assurance, ses certitudes d'autrefois sur le compte du brandy, de ce « coquin de brandy » qui vous bouleverse les idées d'un parfait gentleman aussi bien que celles d'un simple matelot. Et tout bas il se reprochait son intempérance vantarde.

« Vilain pochard ! Drunkard, incorrigible ! murmurait-il, c'est bien fait pour toi ! Quand tu es ivre, tu ne doutes de rien ; il te semble que tu attraperais la lune avec les dents ; puis, quand les fumées de l'alcool se sont dissipées, tu n'es bon à rien. »

Picou, lui, se réjouissait et se frottait les mains. Ce n'était guère charitable de sa part, mais il prétendait que la suffisance de « M. Tony Hogg » méritait une leçon.

À quatre ou cinq reprises, le Peerless prit le large et les vigies signalèrent plusieurs baleines. Chaque fois, les équipages de pêche, montés sur les pirogues, s'approchèrent des gigantesques poissons, essayèrent de les effrayer et de les pousser dans la direction du fort Clara-Anna, mais leurs manœuvres n'eurent aucun succès. Tony s'imagina que s'il parvenait à blesser légèrement une baleine, il s'en rendrait plus facilement maître et parviendrait à la conduire dans la crique. Dominé par cette idée, il s'approcha d'un cétacé et réussit à piquer obliquement un harpon dans le lard.

« Attention ! cria-t-il, l'animal est à nous si nous le fatiguons ! »

Mais la baleine dont les parties tendi-

neuses n'étaient point atteintes, conservait toute sa force et fuyait avec une vitesse extraordinaire. Elle sonda et fila plus de mille mètres de ligne. Elle reparut pour respirer, et certainement Tony Hogg pouvait lui lancer un autre harpon et la tuer, ou sinon la blesser dangereusement, mais il préféra observer et attendre. Après avoir respiré et projeté deux colonnes de vapeur par ses événements, la baleine disparut de nouveau et recommença sa course effrénée...

Malheur ! la ligne n'était pas assez longue ! Un juron effroyable sortit de la bouche de Tony Hogg ! Sa proie lui échappait !

« Mille millions de sabords ! dit-il en regardant avec désappointement devant lui, si je retrouve cette whale, je ne lui ferai pas grâce. »

Montés sur leurs kayacks, les Tchouktchis qui suivaient toujours le Peerless lorsque ce navire s'éloignait du rivage, demandèrent la permission de poursuivre la baleine harponnée.

« Par ma foi ! je vous l'abandonne, » répliqua Tony avec mauvaise humeur.

Alors l'équipage du Peerless assista à un spectacle curieux et étrange.

Rapides comme des flèches, pagayant avec ardeur, les Tchouktchis s'élançèrent sur les traces du monstre. Ils étaient une cinquantaine embarqués sur leurs kayacks. Avec leurs figures basanées, leurs costumes bizarres, on eût dit cinquante démons dansant une sarabande infernale sur la crête des vagues. La baleine reparut. Aussitôt, les Tchouktchis la cernèrent et lancèrent sur elle une grêle de harpons fabriqués avec des dents de morses et terminés par une vessie gonflée d'air. La baleine frémit, agita violemment sa queue et replongea, mais ses ennemis la poursuivirent en se guidant sur le remous et l'assaillirent de nouveau lorsqu'elle montra son corps au-dessus des lames. Elle essaya de replonger, mais ce fut en vain. Affaiblie par ses ombreuses blessures, soutenue à la surface de l'eau par les vessies dont elle était couverte, elle reçut plusieurs coups de lances qui terminèrent son agonie. Aussitôt les naturels découpèrent de longues et minces tranches de lard qu'ils savourèrent avec délectation.

Mais tout cela ne faisait point l'affaire de Tony Hogg. Il était vexé, humilié, et ne savait quel moyen employer pour s'emparer d'une baleine vivante. Le harpooner se rendit au fort Clara-Anna pour déclarer au capitaine Bob qu'il renonçait à la mission dont

il était chargé, vu que le diable lui-même, malgré sa malignité, reculerait devant une pareille entreprise.

- Que me contes-tu là ? dit Bob Kincarddy en riant ; comment ! c'est toi, un vieux loup de mer, le plus habile chef de pirogue de Salem, c'est toi qui recules. - Qu'as-tu donc fait de ta vieille expérience ? Pourtant, rien n'est plus facile que de s'emparer d'un cétacé en vie, un animal tranquille et doux comme un agneau.
- Capitaine, je voudrais vous y voir.
- Eh ! pardieu, tu me verras à l'œuvre et je réussirai du premier coup... quand j'aurai trouvé mon affaire.
- Mais comment vous y prendrez-vous ?
- Tony Hogg, mon ami Tony, tu n'es qu'un imbécile. Voilà vingt ans que tu navigues dans les mers polaires, voilà vingt ans que tu vis côte à côte avec les baleines et tu n'as point su étudier et comprendre leurs mœurs. - Moi, je chercherai une baleine accompagnée de son baleineau, je harponnerai le baleineau, je le remorquerai jusqu'au fort Clara-Anna, et comme je sais que la mère ne consentira jamais à abandonner son petit, naturel-

lement elle le suivra et je l'enfermerai dans la prison que je lui ai préparée. – Hein ! que penses-tu de mon idée ?

- Capitaine, vous l'avez dit : je ne suis qu'une bête, qu'un ivrogne, qu'un pilier de taverne ! Je ne vois pas le soleil en plein midi. – Good God ! Une idée si simple ! Une idée qui aurait frappé l'esprit d'un baby de quatre ans ! Faut-il que je sois abruti.
- Allons, console-toi ; demain nous pécherons ensemble.

Bob Kincardy raisonnait juste.

La baleine, en effet, trouve dans son amour maternel des trésors de tendresse\* pour sa progéniture menacée. Elle l'encourage à fuir, la pousse avec ses nageoires, la soulève et l'emporte avec toute la vitesse qu'elle peut déployer. Lorsque le baleineau est tué et amarré, lorsque les pirogues l'entraînent au loin, elle le suit, essaye de le ranimer et ne l'abandonne qu'après avoir épuisé toutes ses ruses et tous ses efforts. Pour elle, il n'existe plus de dangers et elle devient victime de son affection. Les harponneurs savent si bien cela qu'ils piquent toujours le petit, certains que la mère ne s'éloignera pas et

viendra elle-même se présenter à leurs coups.

Le lendemain, le Peerless ayant à son bord Bob Kincardy, Tony Hogg, Picouet Maxime Montgeron, reprit la haute mer. Pendant la matinée on n'aperçut rien, sauf quelques dauphins, qui prenaient leurs ébats dans la plaine liquide. Enfin, vers deux heures de l'après-midi, la vigie cria :

- Whale ! right whale ! She blows ! (une baleine ! une baleine franche ! Elle souffle !).
- Est-elle seule ? demanda le capitaine Bob.
- Attendez un instant.

Après cinq minutes d'observation la vigie cria de nouveau : « Capitaine, la baleine est accompagnée de son young whale. J'aperçois quatre gerbes d'écume... deux ne montent qu'à une faible hauteur. »

Trois pirogues furent immédiatement lancées à la mer. Bob Kincardy et Tony Hogg prirent place dans la première. Les rameurs appuyèrent de toutes leurs forces sur les avirons et l'embarcation fendit rapidement les lames. Quand elle arriva à l'endroit désigné par la vigie, baleine et baleineau avaient disparu dans l'abîme. Tony laissa échapper une imprécation furieuse, mais

Bob lui ordonna de se taire. Observant la manière dont les cétacés avaient incliné leurs queues et la direction qu'ils avaient prise, calculant, d'après le nombre de souffles exhalés, le temps approximatif qu'ils séjourneraient dans l'eau, Bob Kincardy désigna la place où devaient remonter les deux animaux et commanda de naviguer vers le nord-est.

Après une attente d'une demi-heure, les monstres marins reparurent. Ils présentèrent d'abord l'extrémité de leurs têtes, et un quadruple jet de vapeur opaque s'échappa de leurs évents. Ils se soulevèrent et montrèrent petit à petit toutes les parties supérieures de leurs corps noirs. Le baleineau, insouciant comme tout ce qui est jeune et inexpérimenté, joua, tournoya autour de sa mère, et s'approcha à quatre ou cinq mètres de la pirogue à bord de laquelle régnait un silence absolu.

« Pique ! » s'écria Bob Kincardy.

Tony Hogg lança le harpon avec une sûreté de main admirable. L'arme traversa l'espace et pénétra en vibrant dans le dos du young whale.

Aussitôt commença une course effrénée. L'animal blessé poussa un sourd mugissement, se laissa couler et s'enfuit avec une

rapidité vertigineuse. La mère plongea à son tour pour secourir son petit. La ligne sortit de la baille et se déroula facilement. Pendant ce temps, les deux autres pirogues survinrent et jetèrent leurs bosses à la première pour se faire remorquer et ralentir la vitesse de la course. Le harpon était solidement amarré, Tony en répondait, mais sans doute il n'avait point atteint quelque organe, essentiel à la vie, car le baleineau paraissait conserver toute son énergie et nageait vigoureusement. Il est probable aussi que la baleine l'aidait et l'entraînait. Les embarcations passaient à travers les vagues, glissaient en soulevant des nuages d'écume, traçaient un sillage rempli de remous bouillonnants.

Au bout de vingt minutes, les deux animaux, épuisés et haletants, remontèrent à la surface de la mer et poussèrent de rauques soufflements.

« Pique ! » cria encore Bob quand il se fut rapproché.

Un second harpon s'échappa des mains de Tony celui-ci, mieux dirigé que le premier, pénétra près de l'oreille et blessa dangereusement l'animal, car ses événements lancèrent deux colonnes de sang qui rougirent l'eau. Avant qu'il eût le temps de.

sonder de nouveau, il reçut quelques coups de lance qui perforèrent ses poumons.

Le baleineau eut un frisson général, frappa la mer de ses deux ailerons, fleurit, pour nous servir de la pittoresque expression des matelots, se renversa sur le côté et expira. Sa longueur atteignait 12 mètres. Le plus fort de la besogne était fait, et il ne restait plus qu'à remorquer l'animal. Mais la mère était là menaçante et furieuse ; elle s'approchait de son petit, essayait de le soulever sur son cou pour l'emporter au large, lui prodiguait ses témoignages d'affection, tentait de le ranimer ; puis, reconnaissant l'impuissance de ses efforts, elle bondissait, plongeait, repaissait, replongeait et poussait des gémissements formidables. Une fois elle effleura une pirogue ; l'embarcation fut enlevée comme une plume et chavira. Si la baleine n'eût été distraite de cet accident par son égarement et sa douleur, pas un homme n'échappait, elle les broyait infailliblement sous les terribles coups de sa queue. Des secours promptement organisés sauvèrent les naufragés ; mais Picou, Picou qui voulait s'aguerrir, se trouvait dans la pirogue renversée. Non, jamais l'on ne vit figure plus bouleversée et l'on n'entendit des cris plus épouvantés.

« À moi !... à l'aide !... La baleine va me dévorer !... elle me poursuit !... elle va me happer !... » répétait Picou tout effaré et nageant comme un triton.

Et Tony Hogg qui savait que les baleines n'ont point de dents et qu'elles ne peuvent avaler une forte proie, le féroce Tony Hogg riait.

« Hé ! Antoine, cria-t-il, c'est le moment de monter à califourchon »

Cependant, craignant que la peur ne paralysât les mouvements du domestique, il vint à son aide et le hissa dans sa pirogue en lui disant :

- N'aie plus peur, poltron ; si ce bain ne te fait pas de bien, il ne te fera point de mal.
- Ah ! je m'en souviendrai, de ce bain forcé, répliqua Picou un peu rassuré, je suis certain qu'il va m'enrhumer pour le restant des jours que je dois vivre.

Deux nouvelles lignes furent fixées sur le cadavre du baleineau et solidement amarrées à la poupe du Peerless. On hissa les pirogues à bord et on évolua pour gagner le fort Clara-Anna en remorquant le cétacé. Les lignes avaient une longueur d'environ 150 brasses ; il était donc facile

de voir ce qui se passait à cette distance. Debout sur le gaillard d'arrière, Bob Kincardy surveillait la baleine. Il s'assura qu'elle suivait toujours son petit et qu'elle n'était point disposée à l'abandonner.

Une heure avant la nuit, le Peerless pénétra avec précaution dans la crique et mouilla à trois encablures du goulet. La baleine hésita à s'engager dans cet étroit passage. Elle sonda à plusieurs reprises, comme pour examiner le fond. Elle s'éloigna et revint. Enfin, l'amour maternel l'emporta, et elle franchit hardiment la passe.

Bob respira à son aise.

« Capitaine Pliipps, commanda-t-il, lâchez les lignes, abandonnez le baleineau et gardez le goulet pour empêcher la baleine de sortir. »

Le Peerless s'embossa tant bien que mal.

Bob et quelques matelots se rendirent au fort Clara-Anna en prenant la route de terre. Ils annoncèrent joyeusement leur importante capture à miss Victoria et montèrent, immédiatement à bord du Swan. Le paquebot vint mouiller auprès du Peerless.

Aussitôt, une œuvre de destruction commença sur ce dernier navire. On enleva l'habitacle, les fanaux, les hamacs, les vivres, le grément de rechange, les ins-

truments nautiques, enfin tous les objets utiles qui pouvaient se transborder facilement. Toute la nuit fut consacrée à ce travail. Si la baleine, toujours confinée dans l'intérieur de la crique, essaya de s'échapper, elle dut reculer devant le vacarme produit par les cris des marins et lescoups de marteaux ou de haches qui résonnaient sur les membrures. Le matin (on était au 20 septembre), le Peerless se trouvait complètement sur lest et balançait sa mâture garnie de ses agrès. Le Swan s'éloigna et alla s'abriter tout près du fort Alexandre. Il ne devait plus sillonner la petite baie qu'il abandonnait.

Au moment du flux, Bob Kincardy fit sonder la passe et interrogea avec attention la ligne graduée. Cet examen le satisfit, car il s'écria :

« Capitaine Phipps, débarquez vos hommes, mettez vos pirogues à la mer et coulez le Peerless. »

Quelques marins crurent avoir mal entendu. Couler un navire réparé à neuf, qui, au bas mot, valait encore plus de 60 000 dollars, le couler volontairement, bien sûr, c'était agir sans conscience !

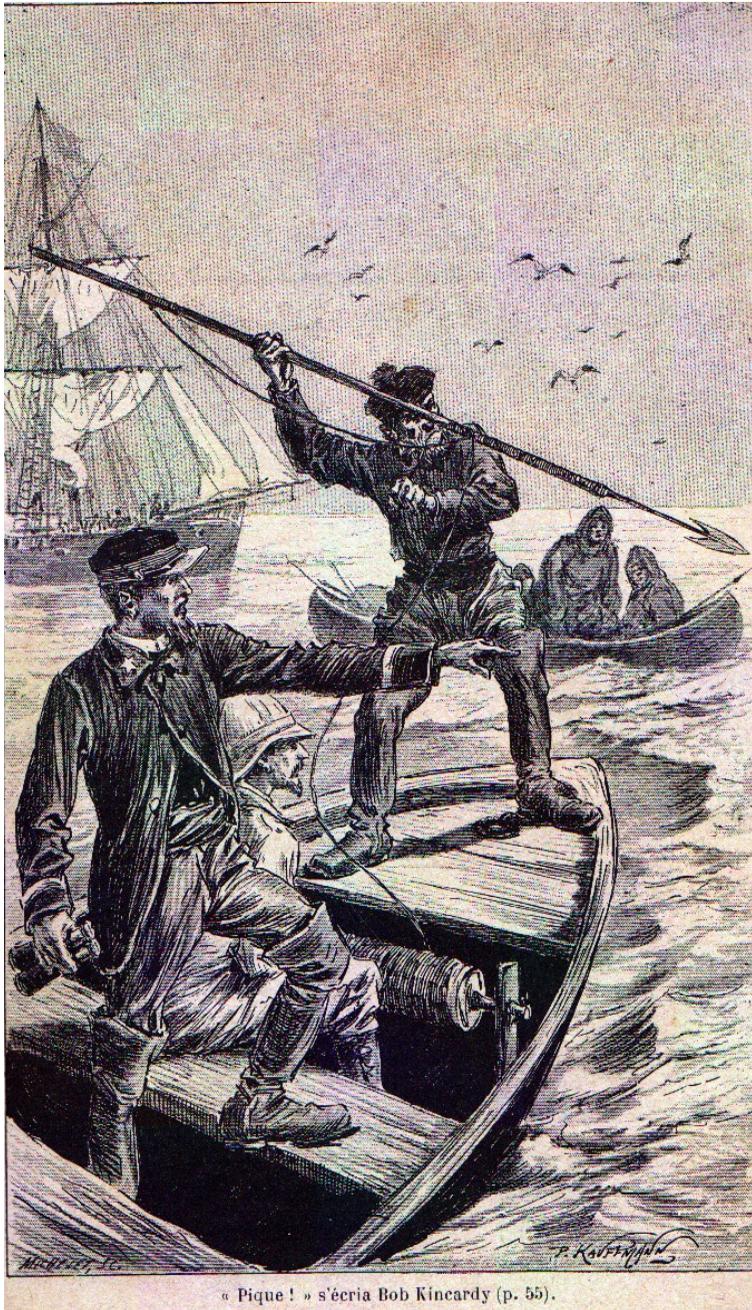
Mais le capitaine Phipps qui avait l'excellente habitude d'exécuter ponctuellement

les ordres qu'il recevait, envoya deux charpentiers dans la cale et leur ordonna de pratiquer une ouverture dans le gabord. L'eau envahit le navire, qui s'enfonça lentement. Pour qu'il ne fût pas déplacé par les courants, on l'amarra solidement avec toutes ses ancres et des chaînes de fer. Bientôt après il disparut dans les flots et obstrua le goulet. Il n'y avait que deux mètres d'eau au-dessus des plats-bords. Désormais la baleine était prisonnière dans la crique, qui, en son honneur, fut nommée whale-bay. On pouvait bien craindre que le colosse ne profitât des plus hautes marées pour s'échapper, mais les haubans, les mats, les vergues, les cordages, les agrès, formaient une sorte de gigantesque filet, ne permettant pas le passage à une masse aussi volumineuse qu'un cétacé. Du reste, il était facile de resserrer les mailles de ce solide filet en ajoutant des grelins, des aussières, des chaînes, des traverses de bois attachées ou clouées à la mâture.

Les Tchouktchis halèrent à terre le cadavre du baleineau, se régalerent, séance tenante, des parties les plus délicates et fondirent le reste pour le convertir en huile. La baleine fut plusieurs fois aperçue. Elle paraissait moins agitée que la veille et nageait lentement, majestueusement, comme pour reconnaître son nouveau do-

micile.

« Bon ! dit Bob Kincardy en se frottant les mains, je tiens mon élève. Dans quelques jours, je commencerai son éducation.



« Pique ! » s'écria Bob Kincardy (p. 55).

## Chapitre VII

### Les baleines

---

La baleine capturée était un des plus beaux spécimens de l'espèce désignée sous le nom de baleine franche. Elle avait 26 mètres de longueur et paraissait peser plus de 50 000 kilogrammes. À côté de ce géant des mers, que sont, s'il vous plaît, nos chevaux normands, nos bœufs garonnais, les hippopotames et les éléphants ? Et cependant, malgré leur taille colossale, les baleines ont presque échappé aux investigations de la science. Il y a bien peu de temps qu'on a pu réunir les éléments d'une monographie passable, grâce aux renseignements fournis par Scoresby et longuement étudiés par G. Cuvier.

Nul animal n'a donné lieu à plus de fables, à plus de contes absurdes. Il est vrai que la légende de Jonas et de Simbad le marin, légendes créées par la riche imagination orientale, répétées d'âge en âge, furent longtemps acceptées comme articles de foi et satisfirent quelques naturalistes, qui préférèrent relater certaines traditions plutôt que de se donner la peine d'examiner. Et notez que la pêche des cétacés remonte aux temps antiques, presque aux temps fabuleux, et qu'Aristote, Xénocrate,

Oppien, Pline, Strabon, Élien en parlent, et nous apprennent que les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs et les Romains poursuivaient la baleine dans la grande mer Océane et dans la grande mer Intérieure. Le divin Homère n'en dit rien, mais le divin Homère était poète. Or, l'on sait la confiance que méritent les poètes dans les questions de science et de technologie. Pégase consent rarement à descendre sur la terre, et à plus forte raison dans l'eau.

Une preuve certaine que les anciens connaissaient la baleine, c'est qu'ils en firent une constellation. Neptune s'étant épris des charmes de la belle Andromède voulut l'épouser, mais la fille de Céphée résista ; alors le dieu aquatique expédia un kétos pour l'enlever ou la dévorer. Heureusement survint Persée qui tua le monstre marin. En dédommagement, Neptune le plaça dans le ciel. J'avoue franchement que ce kélos me paraît être un animal apocryphe, car une baleine friande de chair humaine et se disposant à avaler d'une seule bouchée une princesse infortunée, est une baleine bien rare. Mais enfin, en grec, le mot kélos ou mystikitos signifie baleine, et Neptune devait se connaître en poissons. Bochard, cet illustre savant du dix-septième siècle, qui affirmait que toutes les langues avaient pour origine la langue phénicienne,

faisait naturellement dériver le nom de baleine du phénicien baal-num, qui veut dire roi des poissons ou roi de la mer.

Les dissertations étymologiques n'avancèrent guère la question, puisque Cada-Mosto, le navigateur qui découvrit les îles du cap Vert, le père Fournier auteur d'un traité d'hydrographie, Gessner le naturaliste acceptèrent les versions les plus exagérées et représentèrent le cétacé souffleur comme une île flottante, ayant le dos couvert d'algues et de mollusques, des nageoires plus grandes que les ailes d'un moulin à vent et la tête aussi grosse qu'une cathédrale ! Aldrovandi, le successeur de Pline et le précurseur de Buffon, diminua cette taille colossale, mais se laissa égarer dans ses descriptions par tous les dérèglements d'une haute fantaisie. Rien de plus curieux que les baleines dessinées par les artistes qui collaborèrent à son Histoire naturelle. Munies de panaches, de collerettes, la peau bizarrement bariolée, la queue retournée et barbelée, la bouche démesurée et garnie de défenses formidables, elles ont avec cela un aspect terrible et menaçant qui dépasse tout ce que l'on avait accumulé d'horrible pour la création des dragons, des hydres et des orques. On croirait que ces dessinateurs ont puisé leurs inspirations dans la Tenta-

tion de saint Antoine de notre grand Callot.

Les Orientaux renchérissent sur les Occidentaux. Chez eux, il n'est pas rare de rencontrer des baleines si longues, qu'il faut trois jours à un vaisseau pour aller de la tête à la queue. Trois jours ! que dis-je ? Un livre du Céleste Empire, le respectable traité Tsi-hi-ai, affirme sérieusement que la baleine Pheg a quatre cent cinquante lieues d'étendue et que la mer se soulève et qu'une tempête épouvantable éclate lorsqu'elle s'agite. Les Arabes, qui ont découvert le Roc, cet oiseau à envergure si large qu'il cache la lumière du soleil et plonge des provinces entières dans l'obscurité, les Arabes ne pouvaient rester en arrière des Chinois. Ils nous apprennent qu'une baleine supporte la terre comme Atlas supporte le ciel et Encelade l'Etna. Et voyez à quoi tient notre destinée. Un jour, le démon conseilla au cétacé de se défaire de son fardeau, d'anéantir l'humanité, cette humanité si piètre, si orgueilleuse, si pétrie de vices et plus bête, peut-être, que l'intelligent animal qui se dévouait pour elle. Ayant déjà tenté notre mère Ève, il n'était guère difficile au démon de convaincre une baleine. Celle-ci écouta les raisonnements du roi des enfers et secoua son fardeau. Elle allait le précipiter dans

l'espace lorsque fort heureusement Allah survint. Allah chassa le tentateur et rétablit les choses dans leur état primitif. Pour cette fois, il n'y eut que plusieurs tremblements de terre et quelques déluges partiels.

Enfin, Frédéric Martens, chirurgien à bord du navire le Jonas dans la baleine, baleinier commandé par Pierre Pétersen, de Friscland, donna en 1674 une esquisse assez exacte de la baleine et quelques renseignements sur ses habitudes. Dès lors la fable fut reléguée au dernier plan et la science reprit ses droits. Après Martens vinrent Willughby, Ray, Artédi, Linné, Gouan, Bloch, Buffon, Lacépède qui essayèrent de débrouiller la question baleinière, mais les notions qu'ils donnèrent pullulaient d'erreurs que dissipa le célèbre Scoresby après quelques années d'observations. G. Cuvier, put alors rassembler des renseignements authentiques et décrire les principaux caractères qui distinguent le groupe des cétacés. Et encore avouait-il que son travail était bien incomplet et bien imparfait.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui on sait que la baleine n'est pas un poisson, mais un mammifère vivipare, allaitant son petit, respirant comme nous par des poumons et non par des branchies, ce qui l'oblige de

venir à la surface de la mer pour renouveler sa provision d'air. Son corps *n'ha ny poil, ny escailles, mais est couvert d'un cuir uny, noir, dur et espez, soubz lequel y a du lard environ l'espesseur d'un grand pied.* Cette primitive description de Belon est assez juste, seulement elle oublie d'ajouter que la baleine n'a que deux nageoires antérieures, que sa queue est horizontale comme celle des oiseaux et que sa bouche, complètement démunie de dents, est garnie de fanons implantés dans la mâchoire supérieure, sortes de lamelles cornées de texture fibreuse, à bords effilés, serrées les unes contre les autres.

Voilà pour le physique. Maintenant, passons au moral. Malgré sa force prodigieuse, la baleine est un animal craintif qui fait rarement face à ses ennemis, bêtes ou hommes. Attaquée, elle cherche son salut dans la fuite et ne se défend courageusement que lorsqu'on la prive de sa progéniture ou lorsqu'elle est surexcitée par ses blessures.

Au printemps, les baleines se rassemblent en assez grand nombre et prennent leurs ébats. Quand une intimité assez vive s'est établie entre un mâle et une femelle, ce couple s'isole de la bande. Mais le mâle n'est monogame que peu de

temps. Il ne tarde pas à abandonner sa compagne pour voler, ou du moins pour nager à de nouvelles conquêtes. La gestation de la femelle est de dix mois selon les uns, et de plus d'un an selon les autres. Cette nouvelle Gargamelle met au monde un gigantesque nourrisson long de six à neuf mètres qu'elle allaite et surveille avec sollicitude. Toussenel s'est basé sur cet amour maternel si puissant pour établir une distinction frappante entre les poissons et les souffleurs.

« Il suffit en effet, dit le spirituel auteur de l'Esprit des bêtes, d'écrire que les céta-cés allaitent leurs petits pour creuser d'un seul trait de plume un abîme entre les deux ordres, attendu qu'il n'y a réellement pas de comparaison à établir entre la baleine qui chérit son nourrisson de toutes les puissances de son être, le porte sous son aisselle pour le préserver de la fatigue, l'entoure d'affection et de soins, le défend avec rage, – et la carpe stupide qui pond n'importe où, sans savoir, ou le brochet sans entrailles qui pousse l'indifférence pour sa progéniture jusqu'à la dévorer. La tendresse maternelle est un sentiment sublime qui confère immédiatement aux espèces un titre supérieur, comme l'or le reflet et l'éclat aux métaux ternes et impurs, auxquels on l'a uni. J'ai le droit de

m'étonner qu'un génie poétique et lumineux comme celui de M. de Buffon n'ait pas été frappé par la puissance de cette considération. »

Eh ! pardieu, M. de Buffon écrivait avec des manchettes, tandis que Levaillant, Audubon, Scoresby, les frères Verreaux et plusieurs autres naturalistes se dérangeaient, voyageaient pour examiner consciencieusement les animaux qu'ils n'avaient pas sous la main. On ne décrit bien que ce que l'on voit bien. M. de la Blanchère qui connaît si bien les poissons, passe pour un forcené pêcheur à la ligne !

Les sens de la baleine paraissent peu développés. Les yeux, grands comme ceux du bœuf, sont mal placés et munis de paupières garnies de cils. L'ouïe n'est pas si obtuse qu'on le croyait. Le docteur Thiercelin s'est assuré que l'organe auditif percevait facilement les bruits produits dans l'eau. L'odorat semble être assez développé, et le toucher n'a quelque délicatesse, dit-on, que sous les ailerons. Cependant « si une embarcation effleure la peau d'un cachalot ou d'une baleine, l'animal frémit, se recule, sonde ou change immédiatement de direction. » Quant au sens du goût, il doit être presque nul.

Chez les baleines, l'ouverture de l'œso-

phage est excessivement étroite ; aussi ces géants, qui depuis la catastrophe survenue au prophète Jonas jouissaient d'une réputation de goinfres émérites, sont-ils obligés de chercher leur proie dans les moindres espèces du règne animal. Ils se nourrissent de petits poissons, de zoo-phytes, de crustacés, de mollusques et en absorbent d'immenses quantités. Quand ils veulent manger ils ouvrent leur bouche, une bouche de six à sept mètres carrés, étalent la langue sur le plancher intra-maxillaire inférieur, avancent lentement au milieu des infiniment petits qu'ils convoitent et les engouffrent dans l'immense cavité. Aussitôt, la baleine relève ses lippes, gonfle sa langue, rejette l'eau qui s'échappe en tamisant à travers les fanons. Immédiatement roulés en pelotes de la grosseur du poing, les petits animaux sont portés dans le pharynx où ils subissent une pression, et de là, dans l'œsophage, puis dans l'estomac.

L'eau n'est donc pas rejetée par les événements, sorte de trous, ou plutôt véritables narines qui servent à introduire l'air dans les poumons du cétacé. Celles-ci sont situées à l'extrémité supérieure de la tête. Pendant l'expiration, elles lancent à plusieurs mètres de hauteur deux colonnes de vapeur mêlées d'air chaud et d'une légère

quantité d'eau pulvérisée. Pour respirer, la baleine demeure de huit à dix minutes à la surface de l'eau ; c'est le moment que choisissent les harponneurs pour l'attaquer ; puis elle disparaît à une profondeur évaluée entre deux et trois cents mètres. Après un séjour de vingt, trente et même quarante minutes dans son milieu ambiant, elle remonte et « commence à produire ses sept à huit souffles avec la même régularité et la même périodicité que précédemment.

Le genre des baleines se divise en trois groupes principaux : les baleines proprement dites caractérisées par l'absence de nageoires sur le dos (baleines franches) ; les balénoptères à ventre lisse, ayant une nageoire dorsale (le gibbar des Basques) ; les baleinoptères à ventre plissé munis comme les précédents d'une nageoire dorsale (jubartes et rorquals).

Nous ne parlerons pas des pêches de la baleine. Tout le monde en connaît l'histoire et en a lu les détails techniques dans une foule de relations et d'ouvrages spéciaux. Seulement, nous dirons un mot de ses résidences de prédilection et de ses migrations.

Maury, et après lui bon nombre de savants, déclarent que les mers des tro-

piques sont une barrière que les baleines n'essayent pas de franchir. Mais cette observation est-elle d'une exactitude rigoureuse ? On a bien dit qu'il existait de notables différences entre les baleines australes et les baleines boréales, et cependant, je crois que ces différences sont dans la taille et non dans l'espèce. Depuis hier seulement, les pêcheurs et les naturalistes ont reconnu que la Nord-Caper était la même que la baleine franche. Et encore n'osent-ils être trop affirmatifs.

On a répété que les baleines étaient des animaux d'eaux froides. Je ne disconviens pas que certains êtres n'aient une préférence marquée pour les zones glaciales, mais on ne me persuadera jamais qu'un animal qui a longtemps habité nos mers, celles du Portugal et du Maroc, qu'on rencontre encore sur les côtes de l'Afrique et du Brésil, dans le golfe de Panama, aux îles Galapagos, sous l'équateur, on ne me persuadera pas, dis-je, qu'il se complaise dans les parages couverts par la banquise. Le besoin de respirer empêche la baleine de rester longtemps sous la glace. On objectera, sans doute, que les cétacés des tropiques et ceux des pôles ne sont pas de la même espèce. Soit. Mais les différences de leur organisation intérieure et extérieure sont si peu marquées qu'il est inutile

de s'arrêter à cette considération. Partout, c'est le même mode de respiration, la même nourriture, les mêmes habitudes, les mêmes mœurs. Et que signifie, je vous prie, une nageoire dorsale en plus ou en moins ? Lamarck et Darwin ont expliqué l'action des influences extérieures sur les êtres et les modifications ou transformations que crée cette action.

Par exemple, voici la baleine des mers tempérées ou chaudes, souvent poursuivie par une masse d'ennemis, tous les forbans aquatiques plus nombreux dans les régions tropicales que dans les zones glacées, et obligée de se soustraire à leurs attaques par la fuite. Après cela, étonnez-vous si ses formes sont plus sveltes, plus élançées. En outre, elle fréquente les immenses récifs de corail que les infiniment petits dressent dans les flots, récifs qui ont des ramifications surplombantes dans tous les sens et des aspérités aiguës. Lorsqu'elle monte à la surface de l'eau pour renouveler sa provision d'air, elle pourrait se blesser, mais la prévoyante nature qui l'a si mal douée du côté de la vue, lui a donné en compensation une nageoire dorsale qui touche le danger. Ainsi prévenue, l'animal sonde de nouveau et recherche un endroit moins obstrué.

Maintenant que nous sommes en règle avec les nageoires dorsales, nous allons brièvement examiner les autres raisons que l'on met en avant pour nous prouver que les baleines sont bien autochtones des mers hyperboréennes. Comme témoignage irréfutable, on invoque la chaleur de leur sang, la couche de lard qui les enveloppe et leur genre de nourriture. Et ici, nous nous trouvons en contradiction avec Toussenel, que l'analogie entraîne quelquefois un peu loin. Voici ce que dit le brillant écrivain : « Si l'on rapproche des diverses données de l'histoire, et de la circonstance des mers vertes, ces deux autres considérations importantes que la température du sang de la baleine dépasse de huit à dix degrés celle du sang de l'homme, et que toutes les parties de son corps se trouvent isolées du contact de l'eau par une couche épaisse de lard, on sera amené à conclure que la nature n'a pu armer ainsi l'énorme cétacé contre le froid que parce qu'elle le destinait de toute éternité à vivre au sein des glaces. »

D'abord, les mers vertes, c'est-à-dire, celles où abondent les zoophytes, les crustacés dont se nourrit la baleine, se retrouvent partout, et principalement dans les régions intertropicales, régions où la vie se manifeste avec tant d'exubérance, puis

dans les courants tièdes. Les eaux du Gulf-Stream sont rendues presque visqueuses par la grande quantité d'animalcules qu'elles contiennent.

Quant à la température du sang et à la couche de lard, je ne puis les admettre comme preuves concluantes, attendu que le cachalot, qui se plaît dans les parties équatoriales des océans, a le sang aussi chaud et presque autant de lard que la baleine. Du reste, je remarque que la plupart des animaux à lard appartiennent aux pays du soleil. Le porc, l'hippopotame, le rhinocéros, le babiroussa, le tapir et plusieurs autres pachydermes donnent leurs préférences aux zones torrides.

La sage nature ne ménage pas la graisse aux espèces qui vivent sous les frimas du pôle, cependant, elle leur octroie plutôt une riche et longue fourrure, une pelisse moelleuse capable de défier les froids qui congèlent le mercure ( $- 40^{\circ}\text{C}.$ ).

Le lard est destiné à un autre objet. Il ne surcharge pas les cétacés, il les allège, il diminue notablement leur densité et favorise ainsi la locomotion. On comprend, en effet, que la baleine dépourvue de toute arme offensive recherche son salut dans la fuite et qu'alors elle soit servie par une légèreté spécifique relative à sa masse et à

son poids.

D'après ce qui précède, il convient d'affirmer que les baleines, effrayées par les attaques multipliées de l'homme, ont abandonné les côtes qu'elles fréquentaient autrefois, et qu'elles se sont réfugiées dans les mers voisines du pôle pour y trouver un abri. Malheureusement pour elles, leur terrible ennemi a su les découvrir et les atteindre.

Une autre raison qui confirme nos assertions et qui démontre clairement que ces cétacés préféreraient des régions moins rudes et plus hospitalières, c'est qu'ils tendent à disparaître de notre globe. Je ne parle pas de la guerre irréfléchie qu'on leur fait et qui active leur destruction, mais des nouvelles conditions climatériques qu'ils subissent au grand détriment de leur santé et de la reproduction. Depuis qu'ils ont été acculés

jusque par delà le cercle polaire, depuis qu'ils ne peuvent plus descendre vers le midi pour faire leurs petits et les allaiter tranquillement, ils souffrent et dépérissent. Les baleineaux croissent lentement ou succombent, atteints par une maladie que les naturalistes américains croient être une sorte de phtisie pulmonaire.

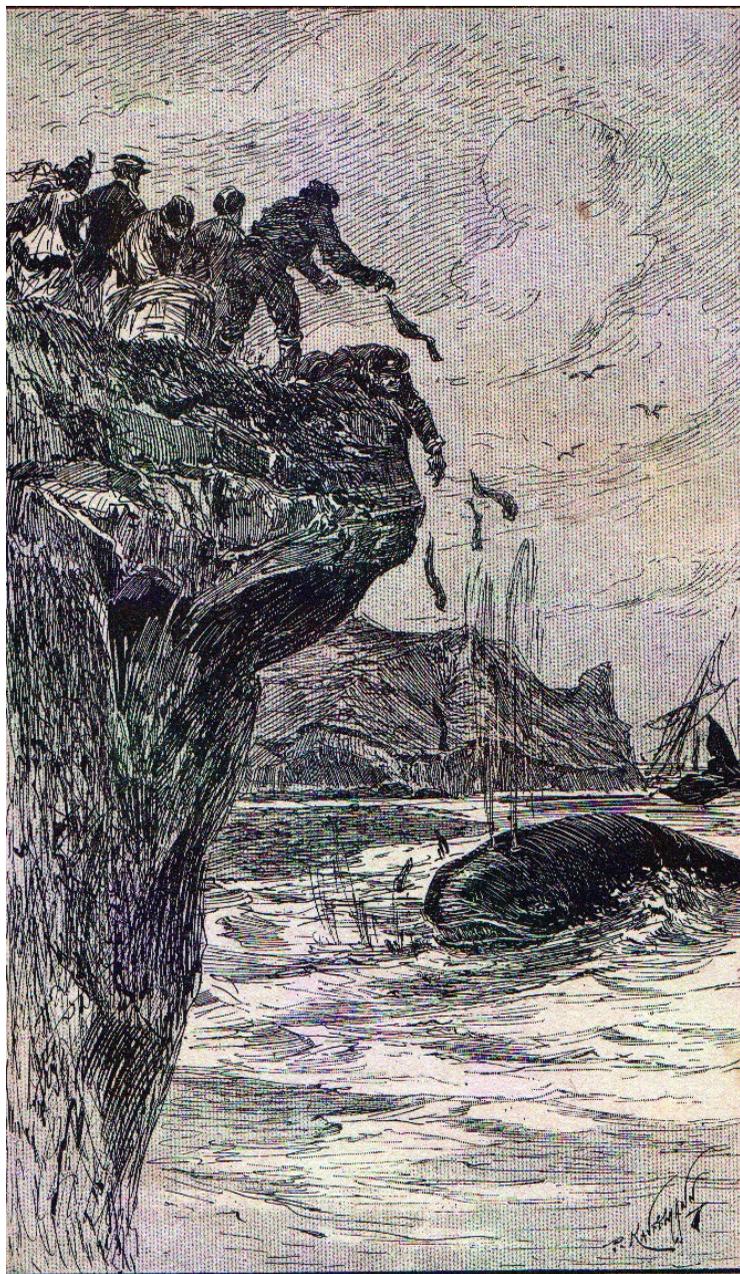
Ainsi, la jeune plante équatoriale transportée sous le ciel brumeux du nord, perd ses brillantes couleurs, penche sa tige vers la terre et meurt...

Cette allusion élégiaque, peu nouvelle, mais toujours poétique, fera-t-elle réfléchir les nations acharnées à la destruction de la baleine ? J'en doute. En tout cas, il est en leur pouvoir de se réserver des richesses pour l'avenir. Qu'elles offrent quelques milliers de mètres carrés de mer tempérée et un peu de soleil au géant, et celui-ci reviendra dans les conditions normales de son existence.

Parlerons-nous de la baleine comme comestible ? Les Esquimaux en font leurs délices. Les Normands et les Saxons en mangeaient. Les rois d'Angleterre et leur cour se régalaient de cette chair huileuse. M. le docteur Thiercelin affirme qu'il a souvent goûté des tranches de baleine préparées sous les pseudonymes retentissants de beef-steaks, de roast-beef, voire de bœuf à la mode, mais certains capitaines baleiniers déclarent qu'ils préféreraient manger la semelle de leurs bottes plutôt que d'avaler quelques bouchées de ce mets.

Baron Brisse à la rescousse !

Tous les goûts sont dans la nature...



Il fit jeter cette nourriture à la mer (p. 76).

## Chapitre VIII

Fanny. Une diète prolongée. La nourriture de Fanny. L'hiver dans l'Alaska. Éducation au sifflet. Une paire de rênes difficiles à placer.

---

Avant que la saison devint trop rude, Bob Kincardy expédia le Swan à San-Fran-cisco, d'abord pour rapatrier l'équipage du Peerless qui lui était complètement inutile, et ensuite, pour rapporter des provisions fraîches au printemps prochain. Le capitaine Phipps promit d'être de retour au mois de juin 1874. Bob garda six marins habitués à braver impunément les climats arctiques. Il ne resta donc au fort Clara-Anna que douze personnes : Maxime Montgeron, Picou, Tony Hogg, Tarquin, miss Victoria, Bob Kincardy et les six matelots. Le fort était bien approvisionné et bien muni de combustible ; les étables regorgeaient de moutons, de chèvres, de porcs qu'il est facile de se procurer dans le sud du territoire d'Alaska. On organisa même une volière que l'on peupla d'oiseaux de basse-cour, poules, oies, canards, que les Tchouktchis sédentaires élèvent en assez grande quantité.

Tout étant pour le mieux dans le fort, il fallut songer à la baleine prisonnière, à

Fanny, ainsi que la baptisa Tony Hogg. Pourquoi ce nom de Fanny, harmonieux abrégatif de Françoise, plutôt qu'un nom exprimant une qualification quelconque ? Tony prétendait que le museau noirâtre du cétacé lui rappelait le nez violacé d'une femme appelée Fanny, une maîtresse d'un bar-room de Salem, une âme charitable qui lui avait offert sa main et du crédit une fois qu'il se trouvait dans la panne, c'est-à-dire, qu'il logeait le diable dans sa bourse. Tony avait refusé la main et accepté le crédit. Mais la reconnaissance n'était pas éteinte en son cœur et il le prouvait à sa manière. Les gens du fort Clara-Anna et du fort Alexandre s'habituaient en riant à appeler la baleine Fanny.

Pendant plusieurs jours, Fanny parut inquiète et troublée. Elle tournoya dans la crique, s'approcha souvent du goulet et essaya de gagner le large. Mais aussi bien à la haute qu'à la basse marée, le Peerless resta toujours un obstacle infranchissable. Avec une patience admirable, Bob Kincardy surveillait sa capture ; armé d'une lunette d'approche, il étudiait ses mouvements, ses allées et venues, ses sondages, ses apparitions.

Vers le 25 septembre, il se déchaîna une de ces tempêtes équinoxiales qui sont si

terribles entre le cinquante-cinquième et le soixantième parallèles. Un vent furieux, presque assez violent pour renverser un homme, soufflait avec rage et soulevait des vagues énormes dans le golfe de Bristol. La Whale-bay, ordinairement si calme, était agitée et couverte d'écume. Ses flots grondaient sourdement et se brisaient contre les rochers qui les enclavaient. La baleine nageait vigoureusement, bondissait, frappait l'eau de sa queue et semblait éprouver une surexcitation inaccoutumée.

- Qu'a donc Fanny aujourd'hui ? dit Tony Hogg ; réellement, on croirait qu'elle éprouve un accès de fièvre chaude.
- Ne vois-tu pas, répondit Bob Kincardy, qu'elle cherche à réparer le jeûne auquel nous nous l'avons soumise depuis cinq jours !
- Comment cela ?
- Lorsque la mer est agitée, les vagues soulèvent une masse de zoophytes, de méduses, de crustacés. Les jours de tempête sont des jours de bombe pour les baleines. Alors elles ont de la nourriture en abondance et témoignent leur satisfaction gastronomique 'par des mouvements plus

vifs et plus répétés.

- Quand Fanny aura avalé tous les animalcules qui se trouvent dans la crique, de quoi se nourrira-t-elle ?
- C'est là que je l'attends, maître Tony ; la faim l'affaiblira et la rendra plus accommodante. Si mes bons procédés à son égard ne la touchent pas, je me l'attacherai par la reconnaissance de l'estomac.
- Et que lui donnerez-vous à manger ?
- Tu le sauras plus tard.

À la tempête succéda une accalmie de plusieurs jours et Bob continua ses patientes observations. Fanny n'avait point dû extrêmement se régaler, car ses inquiétudes semblaient augmenter et elle tenta deux ou trois efforts désespérés pour quitter son séjour. Le Peerless tint bon. Alors elle parut affolée et souffla plus bruyamment et plus souvent qu'elle ne l'avait jamais fait. Décidément, elle commençait à ressentir les effets d'une forte fringale.

Le capitaine Bob Kincardy fit couper cinquante kilogrammes de pemmican en minces parcelles, et du haut de la falaise dominée par le fort Clara-Anna, il jeta cette nourriture dans l'eau. Le pemmican

est un mélange de chair de bœuf séchée et de graisse, hachées et pilées ensemble. Sous un mince volume, il possède des principes éminemment nutritifs. On prétend qu'une livre de cette préparation équivaut à six livres de viande fraîche. Les marins et les chasseurs des régions boréales en sont toujours abondamment pourvus.

Soutenu par sa partie grasseuse à la surface de l'eau ou s'enfonçant très peu, le pemmican s'étalait et prenait un aspect mucilagineux qu'on pouvait presque comparer à un banc de méduses. Maintenant, Fanny n'éprouverait-elle aucune répugnance pour ce nouveau genre de nourriture ? Bob affirmait qu'elle s'en montrerait très friande, car il savait que la baleine est essentiellement carnassière.

Tous les jours, pendant trois semaines, au même endroit et à la même heure, on jeta cinquante kilogrammes de pemmican. Lorsqu'on tuait une chèvre ou un porc, le sang caillé, une partie de la fressure, les boyaux de ces animaux étaient coupés en petits morceaux et s'ajoutaient à la provision quotidienne.

La baleine dévorait-elle tout cela ? Sans doute, puisqu'elle se maintenait en bonne santé. Un matin, Bob Kincardy la surprit le museau au vent, l'œil au guet, s'appro-

chant avec hésitation des rochers d'où sa nourriture lui était jetée. Peu à peu, elle s'enhardit et ne craignit pas de s'aventurer jusqu'au pied de la falaise. Elle finit même par s'habituer à la vue des hommes et par ne plus s'effrayer de leur présence. Puis, le pemmican, les détritrus toujours répandus à la même place attiraient une foule de petits poissons, de mollusques, de crustacés, et Fanny les happait. Elle trouvait ainsi double ration et pitance variée.

L'hiver survint avec ses bourrasques, ses jours sombres et ses froids rigoureux. La neige s'épandit en nappes blanches et couvrit la terre. Cependant, les gens du fort Clara-Anna supportèrent sans de vives souffrances la rude saison. Bien enveloppés de chaudes fourrures, parfaitement abrités, ayant du combustible et des vivres en abondance, ils vivaient satisfaits de leur sort. Pour ne point s'énerver dans les languueurs du repos, ils organisèrent des parties de chasse et tuèrent un grand nombre d'animaux. Miss Victoria elle-même se distingua par quelques exploits cynégétiques. Elle abattit des lièvres blancs, des renards et plusieurs rennes. Le soir, on se réunissait dans la salle commune et l'on babillait jusqu'au moment du coucher. De temps en temps, un marin racontait quelque-une de ces histoires merveilleuses qui sont l'agré-

ment du bord, ou bien miss Kincardy jouait sur son piano des airs populaires. Cette musique, peu savante, mais expressive, charmait mieux son auditoire que les morceaux à effets des grands maîtres.

Dans les mois de décembre et de janvier, le thermomètre descendit à plusieurs reprises jusqu'à vingt degrés au-dessous de zéro. Un instant, le capitaine Bob craignit que Whale-bay ne disparût sous une couche de glace. Alors, c'en était fait de tous ses projets et de la vie de Fanny ; mais ce malheur n'arriva pas. Quelques icebergs se montrèrent au large et se perdirent dans la direction des îles Aléoutiennes. La température de l'eau se maintint toujours à plus de deux degrés centigrades. Nous avons déjà dit que la banquise ne dépasse jamais l'île Nounivack, située sous le soixantième parallèle, tandis que dans les régions américaines de l'est elle s'étend bien plus bas que cette latitude ; parfois elle envahit les côtes du Labrador et la mer d'Hudson. Ceci trouve son explication dans l'influence prépondérante des courants marins.

Le Kuro Siwo (fleuve Noir) ou courant du Japon, apporte ses eaux tièdes dans la mer de Béring. Là, gêné par le rétrécissement des terres, refoulé par la banquise et un courant froid venant de l'océan Glacial,

il se divise en plusieurs branches et l'une d'elles vient baigner les côtes occidentales de l'Amérique. On a calculé que dans sa traversée de retour, il conservait encore une température de plus de dix degrés centigrades. Tout en échauffant la mer, il n'agit que faiblement sur les terres de l'Alaska. Celles-ci sont trop rapprochées de l'océan Arctique et trop dénudées pour s'opposer au passage du terrible vent du nord. Aussi, les fleuves et les lacs de l'intérieur restent-ils gelés pendant huit mois de l'année.

Quand la température se fut un peu radoucie, Bob Kincardy employa un nouveau moyen pour nourrir la baleine. Du reste, Fanny se trouvant parfaitement de son régime, était devenue d'une familiarité excessive. À l'heure du repas elle s'approchait sans crainte de la falaise et happait, pour ainsi dire, le pemmican au passage. Puis elle se retirait vers le milieu de la crique, s'ébattait, jouait et s'endormait tranquillement au-dessus des flots, sachant qu'elle n'avait aucun ennemi à redouter, aucune attaque à subir. Pour dormir, la baleine surnage et se tient dans une immobilité absolue.

Bob fit lancer une pirogue à la mer, et s'y installa avec Tony et Tarquin. Il souffla

fortement dans un long sifflet dont l'extrémité inférieure touchait l'eau. On sait que le son se propage dans les liquides avec plus de vitesse et de sonorité que dans l'air, et le plus petit bruit est toujours perçu par les poissons. Fanny entendit le sifflement aigu, et quoiqu'il fût l'heure du repas, elle se laissa couler et ne reparut qu'à une bonne distance de la falaise. Bob Kincardy répandit du pemmican haché, et tous les jours il répéta la même manœuvre en s'éloignant petit à petit du bord.

Enfin, la baleine comprit ce qu'on exigeait d'elle. Puisqu'on changeait de place son réfectoire, rien ne lui était plus facile que de se transporter à l'endroit où on lui délivrait sa pâture. Après deux mois, elle accourait au bruit du sifflet, s'approchait des embarcations, nageait autour d'elles et ne bougeait pas lorsqu'un matelot se hasardait à passer la main sur sa peau noirâtre. Elle s'habitua tellement à la vue des pirogues, qu'on ne put naviguer dans Whale-bay sans voir aussitôt accourir Fanny.

Le capitaine Bob Kincardy triomphait enfin.

- Je savais bien, dit-il au commandant du fort Alexandre, je savais bien que je réussirais.

- Je suis étonné des résultats que vous avez déjà obtenus, répondit le facteur, mais la captivité imposée à votre élève explique bien des choses. Le tigre lui-même, enfermé dans une cage, reconnaît la main qui le nourrit. Vous avez vaincu la méfiance du cé-tacé, mais je doute encore que vous parveniez à vous en rendre absolument maître, monter sur son dos et entreprendre ainsi un long voyage.
- Patience ! patience ! répliqua Bob ; chaque chose aura son temps.

Pour conduire et diriger facilement un animal domestique ou apprivoisé, on a recours à certains expédients transmis par l'usage. On met un mors dans la bouche du cheval et du mulet, on place les bœufs et les buffles sous le joug, on installe un cornac sur le cou de l'éléphant, on passe un crochet dans la lèvre du chameau, etc. Pour rendre la baleine docile, Bob examina avec attention les parties qui lui paraissaient les plus sensibles et les plus propres à recevoir une véritable paire de rênes. Il songea d'abord aux nageoires, mais il réfléchit qu'une courroie neutraliserait les mouvements de la locomotion. Restaient les lippes de la bouche qu'il était facile de perforer ; mais là encore, il découvrit un incon-

vénient ; la bride pouvait pénétrer dans la cavité buccale, s'entremêler aux fanons et blesser l'animal. Alors, il pensa aux événements. Mais comment placer quelque chose dans ces organes sans les obstruer ? Bob affirma qu'il y parviendrait et que Fanny deviendrait aussi obéissante que le plus doux et le plus maniable des poneys.

Un jour que la baleine attendait sa provision quotidienne, Bob saisit le moment où elle présenta sa tête, et rapidement, il projeta ses deux mains sur les événements et fixa dans leurs rebords d'arrière deux crochets aigus munis d'un anneau plus fort. Fanny tressaillit et se laissa couler, mais elle ne dut pas ressentir une vive douleur, car elle reparut aussitôt et se mit à nager auprès de l'embarcation comme si rien ne s'était passé. Il n'y avait plus qu'à introduire une corde ou une courroie dans les anneaux, et il ne restait qu'à démontrer l'efficacité de cette paire de rênes.

La belle saison revint et le soleil d'été fondit les neiges. Le Swan et plusieurs autres navires, soit des baleiniers, soit des transports pour la *Compagnie Fur american association*, rivale de celle de la baie d'Hudson, pénétrèrent dans le golfe de Bristol et mouillèrent à quelques encablures du fort Alexandre. La curiosité des

équipages, vivement surexcitée par tout ce que racontèrent les chasseurs, se donna libre carrière. Capitaines, officiers, matelots, tout le monde voulut voir Fanny. Les Tchouktchis de l'intérieur eux-mêmes se portèrent en foule vers Whaie-Bay. Pendant les mois de juillet et d'août, les parages ordinairement si déserts que dominaient les forts Alexandre et Clara-Anna devinrent le centre d'un important rassemblement. Malgré l'admiration que suscitèrent la docilité et l'apprivoisement de la baleine, Bob Kincardy rencontra un bien petit nombre d'approbateurs sincères. Toutes les personnes qui eurent l'honneur de causer avec lui, l'assurèrent qu'il ne pouvait plus rien obtenir de l'instinct d'un cétacé et que s'il entreprenait de voyager sur son dos, il se noierait infailliblement. Bob n'écouta aucune des nombreuses phrases à la Prudhomme qu'on lui débita et se contenta de répondre ce seul mot :

« Attendons ! »

Le combustible et les provisions furent renouvelés, puis le Swan, toujours placé sous le commandement du capitaine Phipps, quitta le golfe de Bristol pour revenir à San Francisco. On convint que le paquebot serait de retour vers la fin de mai 1875, et qu'il amènerait quelques ouvriers

mécaniciens et ajusteurs.

L'hiver de l'année 1874 se passa aussi bien et aussi tranquillement que le précédent. Tony Hogg luttait contre le froid en avalant de bonnes rations de brandy ; Tarquin, toujours serviable, était heureux d'obéir à sa maîtresse. Picou s'acclimatait ; mais quand il attrapait un coryza ou le moindre rhume, il le mettait effrontément sur le compte du bain forcé qu'il avait pris en 1873. Miss Victoria et Maxime Montgeron s'aimaient... et le terne paysage qui se déroulait devant eux leur paraissait aussi radieux, aussi brillant que le paradis terrestre. Bob Kincardy, lui, travaillait, songeait, réfléchissait. Quelquefois sa pensée s'égarait bien jusqu'à Boston, jusqu'à miss Halland ; mais il la rapportait bientôt sur Fanny, et alors il souriait avec confiance et orgueil.

« Ah ! Joshua ! Joshua ! murmurait-il, vous avez voulu quelque chose d'utile, d'étrange, de grand, vous serez satisfait ! »

Quant à la baleine, elle était heureuse comme un poisson dans l'eau.

## Chapitre IX

L'hydrostat sous-marin. Harnachement de la baleine. Le géant est dompté. Craintes de Picou. La passe dégagée. Le départ.

---

Le mercredi, 26 mai 1875, le Swan vomissant des nuages de fumée et de vapeur, accosta les rivages contre lesquels il s'était déjà abrité à deux reprises. Le capitaine Phipps se rendit immédiatement au fort Clara-Anna, distribua de solides poignées de main et donna à Bob Kinkardy une masse de journaux, de gazettes, de revues qui parlaient de ses projets.

- L'on s'entretient de vous en Amérique, lui dit-il, et déjà, les parieurs ont surgi plus nombreux que ceux du steeple-chase d'Epsom ou du grand prix de Paris. Les uns soutiennent que vous échouerez misérablement, les autres sont remplis d'enthousiasme et assurent que vous triompherez.
- Les parieurs ne m'inquiètent guère, répondit Bob, et peu m'importent leurs appréciations passionnées. Avez-vous amené des ouvriers ?
- J'en ai quatre.

- Très bien. Maintenant, voyez si le Swan n'a besoin d'aucune réparation. Je partirai le 15 juin prochain sur le dos de la baleine, et vous m'accompagnerez pendant quelques jours. Par conséquent, tenez-vous prêt.
- Vos ordres seront ponctuellement exécutés.

En même temps, Bob Kincardy prévint Maxime Montgeron, miss Victoria, Picou, Tony Hogg et Tarquin, et leur recommanda de ne se pourvoir que des choses absolument indispensables.

« Il ne faut point trop surcharger Fanny, dit-il ; elle sera assez embarrassée du harnachement dont je vais la couvrir. »

Il est évident qu'on ne pouvait s'embarquer sur le dos de la baleine sans prendre des précautions propres à prévenir les accidents, les longues immersions, et surtout, la régularité de la respiration sous une couche d'eau dépassant quelquefois 200 mètres. Puis, il fallait songer à neutraliser la pression qui à cette profondeur, s'exerce avec une puissance capable de briser des enveloppes en fer épaisses de plusieurs millimètres.

C'est ici que se déploya l'ingéniosité du capitaine Bob Kincardy. Il puisa dans le ma-

gasin où se trouvaient les colis si bien emballés autrefois à bord du Peerless et en sortit une quantité d'objets. C'étaient des feuilles, des barres de cuivre et d'aluminium, des bouées, des appareils de sauvetage, des plaques de fer laminé et de caoutchouc, des instruments employés dans les laboratoires de physique et de chimie, des appareils de plongeurs Rouquayrol-Denayrouze, de grosses lentilles de cristal, etc., etc. Aidé par Maxime Montgeron, il prit les dimensions exactes de la baleine et ordonna aux ouvriers de construire une espèce de caisse concave dans sa partie inférieure et pouvant s'adapter sur le dos de Fanny.

Bob Kincardy s'inspira des travaux de MM. Payerne et Toselli, qui ont perfectionné la cloche à plongeurs et imaginé des appareils avec lesquels plusieurs hommes descendent dans les bas-fonds des rivières ou de la mer, et y travaillent pendant plusieurs heures sans être incommodés. L'une est connue sous le nom d'hydrostat sous-marin, l'autre sous celui de taupe marine.

À proprement parler, ce ne sont que des cloches rectangulaires divisées en plusieurs compartiments dans lesquels il est facile d'introduire de l'air ou de l'eau à volonté, selon qu'on veut les submerger ou les ra-

mener à la surface. Cette manœuvre s'exécute au moyen d'une pompe aspirante et foulante placée dans un compartiment approvisionné d'air comprimé. Les personnes placées dans l'hydrostat ou la taupe descendent, montent à leur guise et indépendamment de tout agent extérieur. Il leur suffit d'ouvrir des robinets de communication pour faire pénétrer l'eau dans certaines parties vides ou pour la chasser des endroits qu'elle occupe avec la réserve d'air comprimé.

Les ouvriers amenés par le capitaine Phipps construisirent une cabine de forme oblongue, légèrement bombée en-dessus, divisée en quatre compartiments. L'un (celui de dessous) était destiné à contenir de l'air comprimé, ceux des côtés devaient se remplir d'eau ou d'air de façon à faciliter ou à empêcher l'immersion de la baleine. Quant à celui du milieu, le plus spacieux de tous, il était réservé aux voyageurs.

Le lecteur a compris que cette nouvelle machine, sorte d'hydrostat, ou plutôt, de nautille (embarcation subaquatique), était complètement imperméable, séparée dans ses parties par des cloisons étanches et capable de résister à une forte pression. Dans les parois il entrait du cuivre, de l'acier, de l'aluminium, du caoutchouc durci,

du liège, superposés en plaques assez épaisses. Sur l'avant et sur l'arrière, on remarquait deux grandes vues en bronze dans lesquelles étaient enchâssées des lentilles en cristal et qui permettaient d'examiner les objets extérieurs. On pénétrait dans la cabine par une écoutille donnant passage à une personne et se fermant hermétiquement. Par les temps calmes et quand la machine surnageait, il était possible de se tenir sur la partie supérieure aussi bien que sur le pont d'un brick. Une échelle de soie faisait communiquer l'intérieur avec l'extérieur et des tiges de fer garnies de cordes et de crampons devaient prévenir les chutes et les accidents.

Bob Kincardy expérimenta son appareil et s'assura qu'il n'existait pas la moindre fissure, le plus petit interstice donnant passage à l'eau. Il s'enfonça à plus de cent pieds, séjourna dans les profondeurs de Whale-bay pendant une demi-heure et remonta sans ressentir aucun malaise.

Restait à placer l'hydrostat sur le dos de la baleine, et la chose ne paraissait guère facile. Comment l'assujettir solidement et empêcher surtout qu'il ne vînt à chavirer, car Fanny (on s'y attendait) allait rudement secouer son fardeau. Contre les flancs de

cette étrange cabine, Bob ajouta deux gros boyaux en caoutchouc qu'on remplissait d'air ou d'eau à volonté. Remplis d'air, ils formaient un point d'appui résistant et maintenaient l'hydrostat en équilibre, remplis d'eau ils favorisaient l'immersion.

Le 12 juin, Bob résolut de harnacher la baleine. À l'heure du repas, il siffla fortement, et Fanny accourut toute frétilante. Pendant qu'on lui donnait à manger et qu'elle savourait sa ration de pemmican, augmentée, ce jour-là, de morceaux de viande hachée, Tony Hogg mit deux longues et fortes courroies dans les anneaux des crochets fixés aux événements. C'était la bride. Puis, doucement, bien doucement, deux pirogues portant l'hydrostat s'avancèrent, l'une à gauche, l'autre à droite, vers la queue de la baleine, se rangèrent sur ses côtés et les marins qui les montaient attendirent un signal convenu...

Fanny, de plus en plus familière, ne s'effraya point de cette manœuvre. On l'avait si souvent approchée, touchée, caressée, qu'elle avait perdu toute méfiance. Bob et Maxime montèrent sur le pont de l'hydrostat.

« Allez cria le capitaine Bob Kincardy, quand ! il jugea le moment opportun.

Aussitôt, six matelots, au moyen de ficelles disposées d'avance, tirèrent à eux de larges sangles qu'ils bouclèrent vivement, et la cabine tomba sur le dos de Fanny.

Alors commença une course vraiment fantastique. Surprise et terrifiée, la baleine, s'enfuit avec une rapidité vertigineuse et essaya de plonger. Mais l'hydrostat rempli d'air faisait l'office d'une immense vessie natatoire, neutralisait ses efforts et la soutenait à la surface de l'eau. Elle agita sa queue avec violence et bondit quelquefois à plusieurs pieds de hauteur. En retombant, elle produisait des ondulations, des vagues énormes qui se couvraient d'écume. De loin, on eût cru qu'elle se débattait dans une tempête, dans un cyclone dont sa masse noirâtre formait le centre. Puis elle rugissait comme un taureau furieux, et lançait par ses événements deux gerbes de vapeur nacrée. C'était un spectacle terrible et grandiose en même temps. Bob Kincardy et Maxime Montgeron se tenaient immobiles et ne proféraient pas un seul mot. Leurs doigts crispés s'attachaient à tout ce qui présentait un solide point d'appui, et les deux jeunes gens surveillaient, non sans anxiété, les mouvements désordonnés de leur étrange monture.

Enfin, après trois quarts d'heure de lutte, d'efforts, d'énergie brutale, Fanny s'arrêta épuisée et haletante.

Elle était vaincue, elle était domptée !...

Bob saisit alors les rênes dont il n'avait encore pu se servir et expérimenta leur efficacité. La baleine obéit aussi bien que le cheval le plus docile. Suivant l'impulsion reçue, elle tourna à gauche, à droite, ou s'arrêta. Maxime découvrit qu'en la piquant vers la queue, elle nageait plus vivement et qu'il était facile d'activer ou de ralentir son allure. Au moyen de doubles soupapes, on put introduire les rênes dans l'intérieur de la cabine et se diriger après la submersion. Bob et Maxime descendirent dans l'intérieur de l'hydrostat et ouvrirent les robinets de communication. Les boyaux en caoutchouc et les compartiments de côté se remplirent d'eau. Aussitôt la baleine sonda. Pendant plus de trente minutes, nos aventureux voyageurs explorèrent le fond de la crique en dirigeant Fanny à leur guise. Quand celle-ci voulut respirer, elle remonta mais il lui devint impossible de replonger, car l'eau s'écoula et les conduits furent fermés.

L'expérience était décisive. Les assistants, parmi lesquels se trouvait l'incrédule facteur du fort Alexandre, éclatèrent en

bravos enthousiastes. Bob Kincardy éprouva alors un mouvement de fierté inexprimable.

Il avait enfin soumis à sa volonté le colosse des mers !

Quel était l'homme capable de lui disputer miss Clara-Anna ?...

Mais comme son caractère était peu disposé à la vanité, il réprima ses sentiments d'orgueil et descendit à terre avec la tranquillité d'un bourgeois qui vient de se promener en canot.

- Eh bien, dit-il au facteur, réussirai-je ?
- Capitaine, répondit le facteur, l'histoire ne nous a pas conservé les noms des hommes qui ont dompté le cheval, le bœuf et l'éléphant, mais elle se souviendra de celui qui, au péril de sa vie, a su maîtriser le géant de la création. Votre conquête est extraordinaire. Elle est digne de votre courage et de votre intelligence.

Ce speech fut joyeusement accueilli par les marins et les chasseurs qui poussèrent des hurrahs frénétiques et serrèrent cordialement les mains du capitaine Bob. Ainsi qu'on doit l'imaginer, on s'esbaudit au fort Clara-Anna pendant la soirée du 12 juin

1875. L'assemblée était aussi nombreuse que lors de l'inauguration. Les toasts se succédèrent et l'on trinqua au succès du premier voyage à dos de baleine. Tony Hogg, légèrement ému par la purée septembrale, proposa de boire à la santé de Fanny, et sa proposition trouva de l'écho.

« Oui, oui, crièrent matelots et chasseurs. »

Et la rasade la plus copieuse fut ingurgitée en l'honneur de Fanny, au grand plaisir de Montgeron, de Bob, de miss Victoria et du facteur qui riaient à gorge déployée. Picou, lui, avait le vin triste, car il voyait approcher avec crainte le moment du départ, et il gémissait dans les bras de son ami Tarquin.

- Toi, qui as été plongeur, lui disait-il, tu dois savoir te défendre d'un requin. Me protégeras-tu si l'un de ces voraces poissons essaye de me dévorer ?
- Oui, massa Antoine, répliquait le bon Tarquin ; moi n'avoir pas peur, ni toi quand nous serons ensemble.
- Ah ! mon brave Tarquin, lorsque miss Victoria sera Mme Montgeron, tu sais que nous devons aller en France.

- Oui, massa.
- Je serai intendant.
- Oui, massa.
- Je m'emploierai pour que tu deviennes garde-champêtre de notre commune. Ton visage noir épouvantera les enfants dénicheurs de moineaux. Ils te prendront pour le diable.
- Moi, diable ; oui, massa.
- Et tu feras respecter nos bois, nos prairies, notre gibier, nos propriétés.
- Oui, massa.
- Mais je t'en prie, ne me perds jamais de vue, veille sur moi.
- Moi, aimer massa Picou, moi le défendre si on l'attaque.
- Ah ! merci, Tarquin, mon cher Tarquin, mon brave Tarquin.

Et Picou se consolait un peu et se raidissait pour que son maître ne vit point son affliction et son effroi. Pendant les deux journées qui suivirent, Fanny maintenue à fleur d'eau parut se résigner. Pour manger, elle accourut comme précédemment au bruit du sifflet et ne montra ni frayeur ni rancune. Bob fit déposer dans l'intérieur de l'hydrostat tout ce qu'il jugea être néces-

saire à son voyage : une boussole, un sextant, des armes à feu, des lances effilées, des fanaux, une bobine de Rumkorff, une pile électrique, des lampes à esprit, des paniers pour contenir les vivres, des hamacs, quelques outils, un manomètre pour connaître la pression exercée par la mer, plusieurs thermomètres, des balles explosibles, des boîtes de dynamite, des appareils Rouquayrol-Denayrouze, des bouées de sauvetage, un jolly-boat (canot) en caoutchouc, se pliant, s'aplatissant, tenant un mince volume, et que l'on gonflait en insufflant de l'air par ses bords lorsqu'on voulait s'en servir, enfin une foule d'objets qu'il serait fastidieux de nommer, mais dont l'utilité était démontrée.

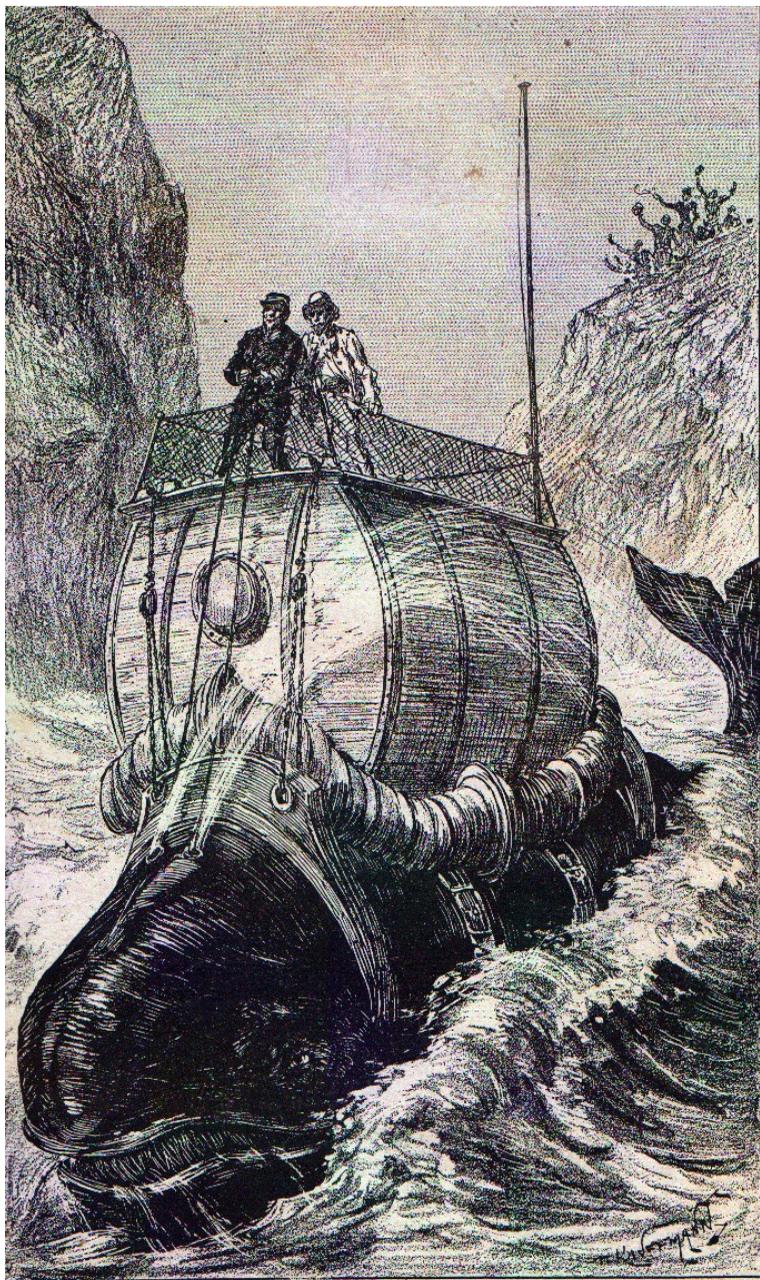
- Ne craignez-vous point de trop surcharger Fanny ? demanda Maxime Montgeron.
- Bah ! répondit Bob, l'hydrostat trouve déjà un point suffisant de résistance dans sa différence de densité avec l'eau, car il surnage facilement. Un éléphant portant sa handah dans laquelle prennent place cinq ou six voyageurs est presque aussi chargé que Fanny, et cependant, je crois que le pachyderme est bien moins fort

qu'une baleine.

Enfin, le 15 juin, le Swan prit le large et Bob Kincardy se prépara à suivre le paquebot. Mais il ne pouvait sortir de la crique sans dégager le goulet toujours obstrué. Alors il se revêtit d'un habit imperméable et endossa l'appareil Rouquayrol-Denayrouze, poumon artificiel ou réservoir régulateur, qui permet, par son habile disposition, de respirer sous l'eau presque avec autant d'aisance que sur terre, et laisse, au travailleur sous-marin la complète liberté de ses mouvements. Ainsi affublé, Bob descendit dans l'intérieur du Peerless, et lança à fond de cale une lourde caisse de fer remplie de nitroglycérine, véritable torpille en communication avec le rivage par des fils métalliques. Puis, il remonta et recommanda à Maxime Montgeron d'éloigner Fanny de la passe, afin qu'elle ne ressentît pas le contre-coup de l'explosion. Il toucha le commutateur d'une bobine de Rumkorff et produisit le courant électrique. Aussitôt on entendit une sourde commotion et un craquement épouvantable. Les mâts s'abattirent comme si une faux gigantesque les eût coupés, et les débris du Peerless montèrent à la surface en entraînant de la vase et des monceaux de roche. Des Tchouktchis tirèrent les épaves sur le rivage, et, bientôt, le goulet se trouva com-

plètement débarrassé.

Bob Kincardy, Maxime Montgeron, miss Victoria, Tony Hogg, Antoine Picou et Tarquin s'embarquèrent sur l'hydrostat et restèrent à sa partie supérieure. La baleine, habilement conduite par le capitaine, franchit la passe et abandonna Whale-Bay. Les gens du fort Alexandre, les Tchouktchis, quelques marins en relâche dans le golfe de Bristol agitèrent leurs chapeaux et poussèrent de vives acclamations.



Bob saisit alors les rênes dont il n'avait pu encore se servir (p. 88).

## Chapitre X

Enthousiasme. Dans l'abîme. Un harponneur loquace. Un arrêt. Une éruption sous-marine. Les Aléoutiennes. Le premier repas. Les volcans de la mer. Le courant de Tesson. La composition de l'eau. L'argent des océans.

---

On rattrapa bientôt le Swan qui filait, cependant, à toute vapeur le long de la presqu'île d'Alaska. Fanny, heureuse d'avoir quitté sa prison et de se retrouver dans la mer infinie nageait avec une rapidité extraordinaire. Tony Hogg jeta le loch et reconnut que l'on avançait avec une vitesse de trente nœuds à l'heure. Deux fois celle des meilleurs steamers !

La mer était calme et un soleil splendide éclairait l'horizon lointain. D'abord émus et quelque peu effrayés, les voyageurs se rassurèrent et laissèrent tomber de leurs lèvres des phrases d'admiration. Picou lui-même était émerveillé. Le capitaine Bob, tout fier de son succès, redressait sa haute taille et souriait avec orgueil. On eût dit un dieu neptunien habitué à commander aux ondes, aux vents et aux tempêtes. Le clapotement des vagues et les effluves marines l'enivraient. Malgré son impassibilité habituelle, il trouvait des expressions

enthousiastes, colorées, imagées pour traduire ce qui remuait son âme.

« La mer ! la mer ! disait-il, que c'est grand ! que c'est beau ! Supposez qu'un homme relégué dans une terre inhospitale et aride, soit transporté sans transition sur le bord de l'Océan. Si la poésie n'existait pas, dès ce jour elle serait trouvée. La mer est la plus admirable manifestation de Dieu. Dans son immensité, le mouvement et la couleur varient sans cesse. Elle reflète l'azur étoilé du ciel, et quand l'aube vermeille remplace les ombres de la nuit, elle emprunte aux rayons du soleil ces chatoyantes nuances qui paraissent l'apanage exclusif des fleurs et des pierres précieuses. Se balançant mollement, languoureusement, elle vient tout irisée caresser la grève en chantonnant des murmures aussi doux que les soupirs et les baisers d'une fiancée. Ses abîmes renferment des trésors et le principe de vie. Vénus, la belle déesse, sortit rayonnante de grâces du mélange des flots et du sang de Cœlus... »

En ce moment, le capitaine Phipps hêla les voyageurs :

« Ohé ! de la Fanny ! où relâcherons-nous ce soir ? »

Bob, ramené à la réalité par cette question, répondit :

« Faites route vers l'île d'Oumnak ! »

Tout en nageant vigoureusement, la baleine mettait son temps à profit. Lorsqu'elle rencontrait un banc de boëte, elle ouvrait sa large bouche et engouffrait une énorme quantité de petits crustacés. Elle trouvait ainsi une nourriture abondante et choisie.

Vers le milieu du jour, tout le monde s'enferma dans l'hydrostat et Fanny sonda aussitôt. C'était la première immersion que subissaient miss Victoria, Tony Hogg, Tarquin et Picou. Ce dernier éprouva bien quelque crainte en se trouvant tout à coup dans l'obscurité et en entendant bouillonner l'eau autour de lui, mais quand on eut allumé une lampe, quand il vit la tranquillité et le calme de ses compagnons, il se rassura complètement. Cependant, c'était un spectacle étrange que cette course dans l'abîme. Les vues donnaient passage à la clarté répandue par les fanaux, et souvent, dans la colonne lumineuse terminée par une pénombre indécise, on aperçut des géants, des monstres marins qui s'enfuyaient épouvantés. En revanche, les petits poissons, les zoophytes, les méduses s'approchaient, attirés par l'éclat de

la lueur insolite, et Fanny les happait et se régalaît.

« À quelle profondeur sommes-nous ? demanda miss Victoria. Nous avons sur nous une couche d'eau épaisse de cent cinquante mètres, répondit Maxime Montgeron après avoir regardé le manomètre. »

Le manomètre marquant parfaitement la pression, il devenait facile d'évaluer la profondeur. Chaque fois, en effet, qu'un corps plongé dans l'eau s'enfonce de dix mètres, il supporte la pression d'une atmosphère. À cent cinquante mètres, l'hydrostat était soumis à l'énorme pression de seize atmosphères ; mais nous savons que Bob Kincardy avait pris ses précautions pour braver sans risques une profondeur dépassant cinq cents mètres, profondeur à laquelle ne descend jamais un cétacé.

On ne recourut pas à la réserve d'air comprimé, car, après vingt-cinq minutes environ, la baleine remontait à la surface, et, l'acide carbonique exhalé par la respiration ou produit par la combustion des lampes, n'existait pas en assez grande quantité pour vicier l'air respirable de la cabine et incommoder les voyageurs.

Plusieurs navires baleiniers furent aperçus ; quelques capitaines lancèrent des

embarcations à la mer, afin de poursuivre Fanny qui leur semblait une proie facile, mais le gigantesque animal filait avec une telle rapidité que les rameurs reconnaissaient bientôt l'inutilité de leur poursuite. Une fois, cependant, après avoir sondé pendant une demi-heure, la baleine remonta à quelques mètres d'une pirogue dont l'équipage surveillait un rorqual. Aussitôt le harpooner se prépara à attaquer l'énorme gibier que le hasard plaçait à la portée de ses coups. Mais Tony Hogg qui avait vu ce qui se passait, ouvrit précipitamment l'écoutille et se montra.

« Eh ! là-bas ! cria-t-il à pleins poumons, on ne peut donc pas se promener tranquillement sans être dérangé ? »

Jamais stupéfaction n'égala celle des pêcheurs. Ils crurent à l'apparition fantastique d'un Adamastor, d'un démon aquatique, d'un dragon marin, que sais-je encore ? Car ils reculèrent avec effroi vers le fond de la pirogue et le harponneur laissa tomber son arme. Pour calmer la frayeur de ces pauvres gens, Bob Kincardy arrêta Fanny.

« Allons, reprit Tony, approchez, n'ayez point peur, couards. »

Les voyageurs grimpèrent sur le pont de l'hydrostat et s'amusèrent un instant de la

frayeur qu'ils avaient inspirée.

- Vous vouliez donc tuer notre monture ? demanda miss Victoria.
- Eh ! comment pouvais-je savoir que la whale était un animal mieux dressé qu'un caniche, répondit le harpooner tout confus ; un poisson que l'on croirait sorti de l'école de West-Point ! Quel malheur si je l'avais tuée ! Vrai, aussi bien que vos seigneuries sont d'honnêtes personnes, je ne m'en serais jamais consolé.
- Ni Fanny.
- Comment ? la whale s'appelle Fanny ! Un nom de chrétienne à cette masse de lard ! Mais l'étiquette ne prouve rien. On peut porter le nom du plus glorieux saint du paradis et n'être qu'un âne. Ma grand'mère s'appelait Fanny et jamais, malgré les tripotées que lui infligeait son mari, elle n'a été aussi bien dressée que votre baleine. Si elle avait eu la même instruction et moins de faiblesse pour le wiskey, aujourd'hui je serais un commodore au service de l'Union, au lieu de n'être qu'un simple whaler. – My God ! une éducation si parfaite chez un poisson ! Et penser que je voulais le

tuer ! Non, je ne me le pardonnerai de ma vie !

Les voyageurs s'amusèrent un instant des réflexions du loquace harponneur et continuèrent leur route. Ils longèrent la presqu'île d'Alaska et le premier groupe des îles Aléoutiennes. Vers quatre heures du soir, on distingua l'île d'Oumnak assignée comme point de rendez-vous.

Tout à coup Fanny s'arrêta brusquement et essaya de rétrograder. Pour l'obliger d'avancer, Tony Hogg et Tarquin la piquèrent vers la queue. Dix fois, Bob Kincard y la fit tourner sur elle-même et voulut la pousser en avant, mais la baleine résista avec opiniâtreté.

« Il doit se passer quelque chose que nous ne nous expliquons pas, » dit Maxime de Montgeron.

On jeta une sonde de Brooke. La ligne accusa une profondeur de 450 mètres. Il n'existait donc aucun obstacle, et pourtant, Fanny soufflait avec inquiétude et tentait de s'éloigner.

« Notre voyage à peine commencé va-t-il se terminer, ? » murmura Bob.

Une sueur froide perla sur son front et son cœur se serra. Trois années de patience, de travail, d'efforts, aboutissaient à

un échec et miss Clara-Anna allait devenir la femme d'un autre !... Cette idée le troublait et l'égarait.

« Malédiction sur moi ! » cria-t-il.

Et plein de rage il s'élança dans la mer pour aiguillonner la baleine et la forcer de nager. Mais aussitôt, il se cramponna à une corde et remonta sur l'hydrostat.

« Vite ! vite ! dit-il, quittons ces lieux maudits ! »

Pendant son immersion, Bob venait de reconnaître que l'eau était tiède et qu'elle s'échauffait à chaque instant. Les thermomètres extérieurs marquaient une température de + 47°C : La bride, pour nous servir d'une expression vulgaire, la bride fut lâchée à Fanny qui s'enfuit vers le large en agitant frénétiquement ses ailerons et sa queue. En ce moment, une large boursouffure, véritable ampoule aqueuse, s'étala à la surface de la mer et produisit un bouillonnement d'où s'échappaient des vapeurs sulfureuses. Puis, on aperçut une colonne de fumée noirâtre, des flammes rouges et bleues, des amas de scories mêlés à des roches incandescentes, des pierres ponce, et une île émergea. Ensuite, on entendit un sifflement, un bruissement formidables pareils aux hurlements

du vent dans les gorges profondes. L'eau et le feu, ces deux éternels ennemis, luttèrent ensemble, et cette lutte gigantesque créait la tempête et répandait l'effroi.

Une éruption volcanique sous-marine bouleversait les abîmes de l'Océan. Mais Fanny était déjà loin du centre redoutable, et les voyageurs purent examiner sans danger le terrible phénomène.

Les Aléoutiennes sont la limite septentrionale de cette immense ligne de volcans que Léopold de Buch appelle cercle de feu et qui commence à la terre de Magellan pour finir à la Nouvelle-Zélande, après avoir suivi les côtes de l'Amérique, celles de l'Asie et les îles de l'Océanie. Elles portent la trace de violentes commotions et possèdent de nombreux volcans en activité. Depuis le dix-huitième siècle on y compte une quarantaine d'éruptions désastreuses. Précisément, l'île d'Oumnak où devait relâcher le Swan est l'une des plus sujettes aux phénomènes ignés. Les tremblements de terre s'y répètent fréquemment ; parfois, ses rivages s'entr'ouvrent pour donner passage à d'immenses coulées de laves. Le 7 mai 1796, un agent de la compagnie russo-américaine, M. Krinckhoff, fut témoin d'une éruption sous-marine qui créa une île nouvelle à la pointe nord-ouest

d'Oumnak. Huit ans après, quelques hommes abordèrent dans cette île, mais ils l'abandonnèrent bien vite, car les eaux et le sol étaient encore si chauds, qu'on pouvait à peine les toucher.

Fanny, qui avait une forte avance sur le Swan alla le rejoindre et Bob Kincardy commanda au capitaine Phipps de relâcher dans une anse de l'île Ounalachka. Nos voyageurs fouillèrent les paniers aux vivres et en sortirent quelque nourriture. Picou et Tarquin voulurent servir ce premier repas. On eut beau les prier de manger fraternellement les provisions étalées pêle-mêle sur un linge, ils tinrent à remplir leurs fonctions domestiques comme si on se fût trouvé dans une somptueuse salle à manger. Et cependant, il n'y avait ni table ni chaises. Chacun se plaçait à sa guise et le plus commodément possible. Tony Hogg était assis sur ses talons et paraissait un magot de Chine. Après tout, peu lui importait la position, l'appétit était robuste et le vin bon.

- Misère des misères ! disait-il, qu'est-ce que cela signifie, je vous prie, que de tenir les coudes sur la table quand la ration est copieuse et que le liquide passe dans le gosier aussi doux que du velours. Je vous parie que

tous les whalers qui fréquentent, en ce moment, la mer de Béring, consentiraient à se pendre par les pieds à une vergue du grand mât pour avaler une bouteille de ce vin.

- J'ai souvent vu faire cet exercice par des charlatans, interrompit Picou, mais je préfère manger et boire en me tenant sur mes pieds.
- Charlatan toi-même, répliqua brusquement Tony ; bientôt il te faudra tes aises comme si tu étais un sénator ou un alderman.
- Tais-toi, Tony, dit Bob, laisse chacun libre de ses mouvements et ne cherche pas une mauvaise querelle à Picou.

Tony se tut, mais on l'entendit grommeler quelques épithètes peu flatteuses à l'adresse du domestique. Décidément, le bon vin le rendait hargneux.

Quand tout le monde se fut réconforté, on songea à la baleine, mais celle-ci daigna à peine toucher la ration de pemmican qu'on lui jeta. En parcourant la mer, elle s'était suffisamment repue. Alors, on prit les précautions nécessaires pour l'empêcher de sonder et on la laissa libre d'aller ou elle voudrait. Fanny tournoya çà et là,

sans s'écarter du Swan et finit par rester immobile à la surface des flots.

Naturellement, les voyageurs causèrent des incidents qui avaient marqué leur première journée de voyage. La conversation roula principalement sur les éruptions sous-marines.

- C'est un curieux phénomène, dit Bob Kincardy, et dont j'ai été quelquefois témoin pendant mes longs voyages. Au fond des océans, les volcans sont peut-être plus nombreux que sur les continents et leur puissance s'exerce d'une façon aussi remarquable. Tantôt ils soulèvent le sol, tantôt ils forment de vastes dépôts de matières solides qui s'accroissent tant que la bouche ignivome n'est point obstruée. Alors surgissent ces écueils, ces îles qui surprennent tant les navigateurs, ou bien la mer s'agite et envahit les plus hautes falaises. Parfois, les navires éprouvent des secousses comme s'ils touchaient un rocher ; c'est une éruption qui se produit inopinément. Une des régions les mieux observées se trouve dans l'océan Atlantique par 21°12, long. 0., et 0°50' lat. S. M. Vezian a donné les noms des vaisseaux qui, en cet en-

droit, ont subi des chocs. Depuis 1747 jusqu'à 1861, il en a compté quinze.

- Pourquoi donc, demanda Maxime Montgeron, presque toutes les îles soulevées par les volcans disparaissent-elles après un laps de temps plus ou moins long ?
- Parce que les cônes d'émersion, répondit Bob, sont composés de matières légères ou meubles, ordinairement pierres ponce et cendres, qui ne résistent pas à l'action corrosive des flots. L'île Julia qui apparut en 1831 au sud des plages de Selinonte (Sicile) fut balayée par les vagues en moins d'une année.

On causa encore pendant une heure, puis chacun prit ses dispositions pour dormir. Afin de séparer miss Victoria de la partie affectée aux hommes, on tendit une toile derrière laquelle elle put reposer sans craindre les regards indiscrets. Bientôt, des ronflements sonores répondirent aux clapotements de la mer et aux souffles de la baleine.

Le 16 juin, dès le point du jour, le Swan et Fanny se remirent en marche.

- Où irons-nous ? demanda le capitaine Phipps.

- Cinglez vers les Sandwich, ordonna Bob Kincardy. Donnez toute la pression possible, servez-vous j'ie la voile afin d'arriver promptement dans le port d'Honolulu.

La baleine contourna l'extrémité sud de l'île d'Ounalachka et pénétra dans l'océan Pacifique. À dix heures du matin on avait complètement perdu de vue le paquebot et il fallut l'attendre. Cette manœuvre se répéta souvent pendant les quatre à cinq jours que l'on se dirigea vers le midi, mais Fanny et les voyageurs en profitèrent pour se reposer. Vers la 48<sup>e</sup> parallèle, on rencontra ce courant chaud appelé courant de Tessian à cause du savant hydrographe qui l'a étudié (1837), mais que l'on confond trop souvent avec le Kuro-Siwo, tandis qu'il n'est que sa plus importante branche. Le courant de Tessian traverse toute la partie nord de l'océan Pacifique, décrit un grand circuit, baigne de ses ramifications secondaires le littoral de la Colombie anglaise, de la Californie, du Mexique et revient à son point de départ dans les mers de la Chine en suivant presque le tropique du Cancer.

Malgré tout ce qu'on a dit de la répulsion des baleines pour les courants d'eau chaude, Fanny ne parut nullement incom-

modée et continua sa course avec autant d'insouciance que si elle se fût trouvée à proximité d'une banquise. Il est vrai qu'il ne faut pas prendre le terme « eau chaude » dans son sens absolu ; il n'est que relatif et indique seulement une différence de température appréciable avec celle des eaux plus froides qui bornent les courants. Cette différence varie suivant les latitudes de 5° à 10°C. Du reste, pendant le jour, on laissait sonder la baleine autant qu'elle le désirait. À une profondeur de 200 mètres, le thermomètre s'abaissait un peu.

Tout en avançant vers l'archipel des Sandwich, Bob Kincardy, Maxime Montgeron et miss Victoria résolurent d'étudier la géographie physique de la mer, cette science presque créée par l'ancien directeur de l'Observatoire de Washington, le commandant Maury.

- Puisque nous avons un moyen d'exploration qui nous facilite les études sous-marines, dit Bob, profitons-en. Notre voyage d'agrément se changera ainsi en véritable campagne scientifique et nous découvrirons, peut-être, quelques-uns des secrets que l'Océan garde dans ses gouffres insondables.
- Capitaine, vous avez raison, répondit

Montgeron ; l'étude de la mer captive l'esprit le plus froid et le moins curieux. Ce n'est pas seulement comme un fond de ressources inépuisables pour nos besoins matériels, a écrit Jonathan Francklin, c'est aussi comme éducation du sentiment moral que nous devons honorer l'Océan.

D'abord, la composition de l'eau de mer fut soigneusement examinée, et presque partout, l'analyse donna les résultats suivants :

Eau douce.....	962.0
Chlorure de sodium.....	27.1
Chlorure de magnésium.....	5.4
Chlorure de potassium.....	0.4
Sulfate de magnésie.....	1.5
Sulfate de chaux.....	0.8
Bromure de magnésium.....	0.1
Carbonate de chaux.....	0.1
Divers résidus.....	2.6
.....	1000.0

- Il me semblait, dit Maxime, que l'eau de la mer tenait en suspension d'autres matières que celles que nous

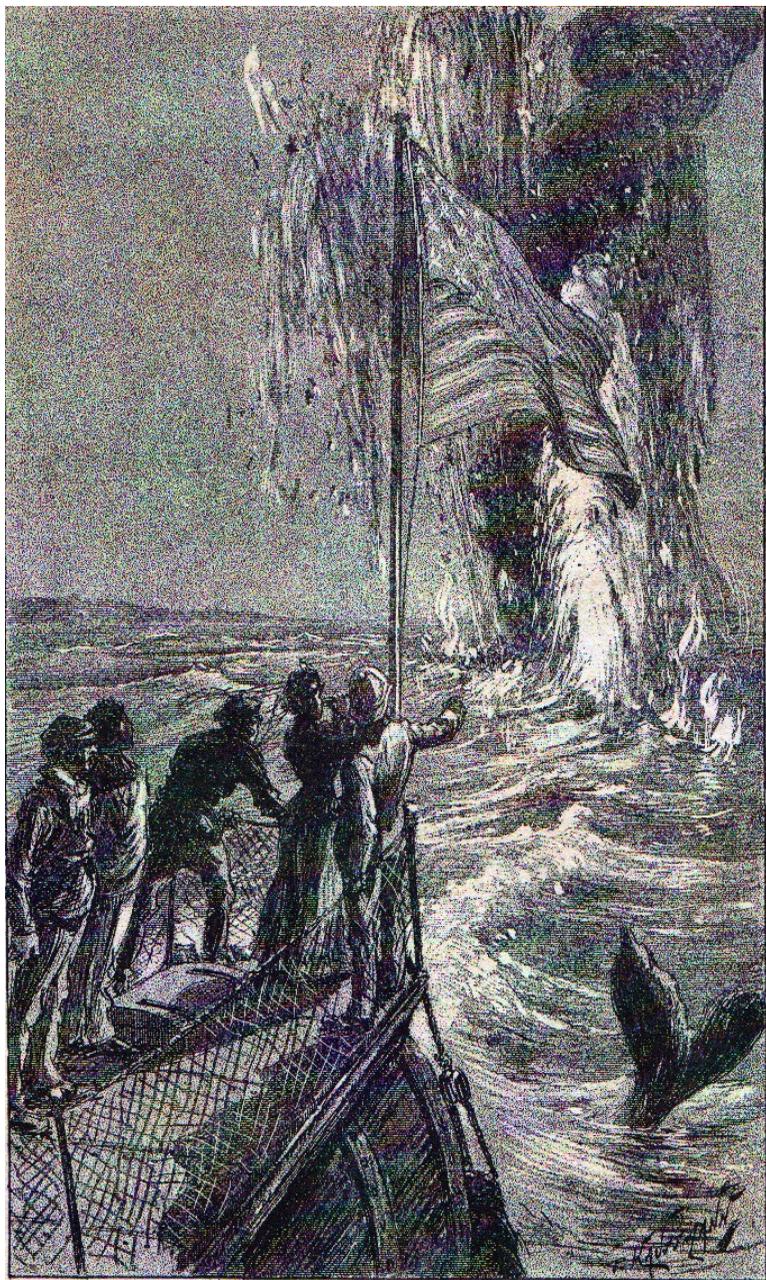
y découvrons.

- Oui, répliqua Bob Kincardy, mais ici nous n'avons pas les moyens de pousser plus loin notre analyse. L'eau tient en suspension vingt-huit corps simples.
- Est-ce vrai, demanda Picou, qu'il y a de l'argent dans l'Océan ? M. Tony Hogg prétend qu'en certains endroits on n'a qu'à se baisser pour en remplir ses poches.
- M. Tony Hogg s'est moqué de vous, mon brave Picou. Cependant, l'argent et d'autres métaux existent. Selon MM. Malaguti, Durocher et Sarzeau, un hectolitre d'eau de mer renferme un milligramme d'argent ou vingt-deux centimes par cent tonnes. M. Forchhammer a retiré de la branche d'un zoophyte coralien, le pocillapora, un trois millionième d'argent mélangé à six fois la même quantité de plomb et de cuivre.
- C'est peu, et pour garnir mon gousset, je préférerais me servir dans les mines de la Sierra-Nevada que j'ai visitées avec M. Maxime.
- Attendez, Picou, il ne faut jamais juger les choses superficiellement.

M. Tuld a évalué la masse argentifère qui se trouve dans les océans à deux millions de tonnes ; soit quatre cent-cinquante milliards de francs. Depuis qu'on exploite les mines du Pérou, du Mexique, de la Californie et de l'Australie, la terre n'a point donné une pareille richesse.

Picou crut avoir mal entendu.

- Quatre cent cinquante milliards de francs ! répéta-t-il en ouvrant de grands yeux.
- Oui.
- Eh bien ! la mer est une fameuse capitaliste !



L'eau et le feu, ces deux éternels ennemis, luttèrent ensemble (p. 96).

## Chapitre XI

Un grain. La force des vagues. Les cachalots. Un terrible combat. Bob Kincardy à la mer ! Présence d'esprit de Tarquin. Honolulu. Un roi constitutionnel de l'Océanie.

---

Le 22 juin, les voyageurs durent se tenir enfermés dans l'hydrostat, car un grain blanc les assaillit. On désigne ainsi les tempêtes passagères que rien n'annonce dans le ciel et qui éclatent tout à coup comme si elles surgissaient du fond de l'abîme. Le vent souffla soudain avec violence de l'ouest, un nuage noir envahit l'horizon et les roulements prolongés du tonnerre répondirent aux mugissements des vagues. Pendant quelques heures, ce fut un fracas, un vacarme épouvantable. Accroupi dans un coin, Picou tremblait et s'attendait à être pulvérisé par la foudre. Il avouait humblement que ses oreilles tintaient comme si vingt pièces de canon de gros calibre détonaient à ses côtés. C'est mauvais signe quand les oreilles bourdonnent, prétendait Picou, et il augurait les plus grands malheurs. Tony Hogg le traitait de couard, passait près de lui pour le gratifier de bousculades ou de coups de pied peu respectueux dans les jambes.

« Malheur ! murmurait-il entre ses dents,

comment a-t-on embarqué un poltron pareil. Si j'étais maître, j'en serais vite débarassé. Je le jetterais à la mer et le servirais en pâture aux requins. »

Picou entendait cela, et la chair de poule lui venait.

« Oh ! les ivrognes ! pensait-il, ils sont capables de tout ! »

Mais il se rassurait un peu en regardant Tarquin qui souriait placidement et répétait de temps à autre :

« Massa Picou, toi rien craindre, pas forte tempête. »

Il y avait donc des tempêtes plus fortes ? Pour le coup, Picou, qui avait presque constamment voyagé sur terre, s'effraya par anticipation des colères de l'océan. Il se vit ballotté par d'énormes lames et enfin englouti dans l'estomac d'un monstre marin. Cette perspective ne reconfortait guère son courage.

Pendant tout le temps que dura la tourmente, Fanny sembla éprouver tous les effets d'une joie désordonnée. Elle soufflait bruyamment, s'élançait à travers les vagues, bondissait et décrivait des zigzags fantaisistes. On lui donna la facilité de sonder, mais elle en profita très peu. On eût dit que la tempête l'enfiévrant et doublait

sa vigueur. À plusieurs reprises, Bob Kincardy dut employer toute sa force en tirant sur les rênes pour ramener le cétacé dans la bonne direction. Enfin, le grain cessa et les nuages disparurent presque aussi vite qu'ils étaient venus ; seule, la surface de la mer conserva une agitation qui se continua jusqu'au déclin du jour. Les voyageurs profitèrent de cette circonstance pour étudier l'impulsion des vagues, leur hauteur et leur amplitude.

Weber a démontré par des expériences célèbres que toute vague fait sentir son action à une profondeur égale à trois cent cinquante fois sa propre hauteur. Une vague de dix mètres agite donc l'eau à une profondeur de trois mille cinq cents mètres. Mais l'intensité de cette action décroît en progression géométrique. En laissant sonder la baleine jusqu'à deux cent cinquante mètres, on trouvait un mouvement à peine sensible, ce qui fit dire à Picou que « les vagues de fond » étaient moins à craindre que celles de la surface.

- Ne vous y fiez pas, répondit Bob Kincardy ; tant que la vague se produit au-dessus d'un endroit profond comme celui où nous nous trouvons, son action est nulle, mais quand elle est arrêtée par des anfractuosités

de roches ou des ressauts brusques que les marins appellent accores, elle se propage sous la surface des eaux avec une étonnante rapidité et donne naissance à ces « lames de fond » qui jaillissent à une grande hauteur et envahissent parfois les côtes les plus escarpées.

- Alors, c'est le raz-de-marée, interrompit Maxime.
- Quelquefois. Cependant, le raz-de-marée est plus souvent occasionné par les phénomènes volcaniques ou les tremblements de terre. Lorsque la lame de fond surgit, on croirait qu'elle est poussée verticalement par une force surnaturelle. On a vu des vagues s'élever jusqu'à vingt-cinq mètres plus haut que le phare d'Eddystone.
- Moi, dit Tony Hogg, j'ai vu des flots dépasser la femme de Loth, un rocher des îles Marianne qui a cent quinze mètres d'élévation.
- Sapristi ! quelle force ! exclama Picou.
- En effet, la force de ces vagues est immense, ajouta Maxime ; elles remuent des roches énormes avec autant de facilité que de minces galets.

On a calculé que leur puissance atteignait par mètre carré plus de trente tonnes. Aussi, ne faut-il pas s'étonner si à Cherbourg les plus lourds canons ont été déplacés, et si à Biarritz des blocs de quarante et cinquante mètres cubes ont été projetés à une distance de quinze mètres.

- Il existe des vagues plus fortes, reprit Bob ; ce sont celles que M. Scott Russell appelle vagues de translation, vagues plus désastreuses et plus terribles que les raz-de-marée, ou plutôt, véritables raz-de-marée d'une incroyable étendue. Elles se transportent avec une vitesse effrayante et forment une sorte de gigantesque mascaret à la surface de la mer. Leur propagation est proportionnelle à la racine carrée de la profondeur. C'est une vague de translation qui se rua sur Lisbonne lors du tremblement de terre qui détruisit cette ville. C'en est une autre qui, le 23 décembre 1854, envahit la baie de Sinoda (Japon), et fit des milliers de victimes. Le contre-coup de ce cataclysme fut ressenti sur les côtes de la Californie en moins de quelques heures. Les vagues de translation traversèrent

l'océan Pacifique avec une vitesse de sept cents kilomètres à l'heure, et la comparaison des observations faites dans la Micronésie et la Polynésie, démontra qu'elles avaient chacune une largeur de quatre cent douze kilomètres.

Dans la soirée, le Swan rejoignit la baleine. Le paquebot s'était parfaitement comporté pendant le grain et n'avait perdu qu'un foc.

« Continuez votre route, dit Kincardy au capitaine Phipps, suivez, autant que possible le cent soixantième méridien afin que nous puissions facilement marcher sur vos traces et vous découvrir. Nous rattrape-ront bientôt l'avance que vous aurez sur nous. »

Le Swan disparut dans les premières ténèbres de la nuit et Fanny se reposa.

Jusqu'au 25 juin, il ne survint aucun incident digne d'être rapporté. Ce jour-là, on effleura la mer des Sargasses du grand Océan, mais Bob ne voulut pas l'explorer, craignant que la marche de la baleine ne fût entravée par l'amas immense des algues et des fucus. À deux ou trois reprises et sans y être excitée, Fanny accéléra ses mouvements et parut éprouver

une vive inquiétude.

- Hum ! Hum ! fit Tony Hogg ; je ne serais pas étonné qu'au milieu de ces herbes aquatiques, il ne se trouve certains animaux dont le voisinage déplaît à Fanny.
- Et quels sont ces animaux, s'il vous plaît, monsieur Tony Hogg ? demanda Picou avec crainte.
- Qui sait ? peut-être le kraken ou le serpent de mer !

Picou avait assez lu de canards et assez souvent écouté les conversations des marins du Havre pour croire à l'existence des êtres apocryphes dont l'entretenait Tony. Il savait que le kraken est un poulpe géant qui enserme dans ses longs bras armés de ventouses un vaisseau de haut-bord, et que le serpent de mer (un quartier-maître le lui avait affirmé mordicus) est long d'une lieue, couvert d'écaillés et lance des flammes par sa gueule.

Ce n'est point le fabuleux kraken, ni le moins fabuleux serpent de mer qui se montrèrent, mais une troupe de cachalots. Cette rencontre n'était pas des plus rassurantes. En effet, le cachalot est l'effroi de tous les poissons et il a été nommé le tyran des mers. Il est presque aussi long que

la baleine, et sa tête monstrueuse forme presque la moitié de son corps. Sa mâchoire inférieure est garnie d'une double rangée de dents coniques capables de broyer les matières les plus dures. Attaqué, il se défend avec furie et cherche à couler les embarcations en les frappant de sa tête puissante comme un bélier antique. On prétend que l'Essex se perdit de cette façon. La frayeur qu'il inspire à tous les poissons pendant sa vie, dit Toussenel, est si grande, qu'ils n'osent même pas s'approcher de lui après sa mort. Anderson raconte qu'il avale facilement des phoques, des requins, des dauphins ayant quatre mètres de longueur. On le pêche comme les cétacés, pour son huile, son adipocire nommée improprement spermaceti et blanc de baleine, contenue dans une cavité du crâne, et puis, pour l'ambre gris qu'il y a dans ses intestins. Quoique le cachalot montre une préférence marquée pour les régions équatoriales, on le rencontre dans toutes les mers et quelquefois il échoue sur nos côtes. En 1720, on en prit un dans l'Elbe, en 1741 et en 1767, on en tua un à Bayonne. En 1784, il en échoua trente-deux, presque tous femelles, sur les plages d'Audierne (Finistère) ; enfin, en 1866, un couple se perdit sur les rivages de l'Angleterre.

Après la rapide esquisse que nous venons de tracer des mœurs du cachalot, on doit comprendre que Fanny et les voyageurs ne se souciaient guère de savoir dans leur voisinage ce terrible animal. Le capitaine Bob Kincardy prit ses précautions pour empêcher la baleine de sonder, fit préparer des armes à feu, des lances américaines, des balles explosibles, des pelles tranchantes, des grenades appendues à des fils de fer et qu'on faisait éclater en les mettant en communication avec un courant électrique ; puis il observa. Il compta neuf jets de vapeur qui s'élevèrent presque en même temps au-dessus de la mer. En cet endroit, il existait donc neuf cachalots. Ces cétacés ont bien deux événements, mais un seul fonctionne.

Fanny fuyait aussi rapidement qu'un train lancé à toute vapeur. Elle avait conscience du danger qui la menaçait et agitait sa queue, sa seule arme défensive, avec une violence extrême. Malheureusement, l'hydrostat gênait sa course, et les cachalots l'atteignirent bientôt. C'était un spectacle vraiment fantastique que celui de ces monstres acharnés à la poursuite, ouvrant leurs larges gueules, montrant leurs dents énormes, soulevant des flots d'écume. Enfin, on entendit des sifflements aigus pareils à ceux d'une locomotive, et

les cachalots bondirent et se ruèrent sur la baleine qui s'arrêta un instant, toute frémissante et tout effrayée.

« Feu ! » commanda Bob Kincardy.

Les armes furent déchargées, mais un seul cachalot coula. Les autres paraissaient n'avoir reçu que de légères égratignures. Cependant, cette décharge générale amena une diversion qui soulagea momentanément la baleine. Les macrocéphales, plus friands, sans doute, de chair humaine que de la chair huileuse d'un cétacé, cherchèrent à mordre les voyageurs, soulevèrent leurs énormes têtes et agitèrent leurs mâchoires avec un bruit formidable. Picou tremblant et effaré, croyait avoir devant lui les bouches de l'enfer et implorait tous les saints du paradis. Pourtant, il saisit une longue lance et l'enfonça dans la masse noirâtre qui grouillait à ses pieds. Le hasard le favorisa. La lance pénétra dans l'œil d'un cachalot. L'animal poussa un terrible mugissement et disparut en emportant l'arme qui venait de le blesser si dangereusement. Il restait encore sept ennemis pleins de rage et de furie, décidés à combattre jusqu'à la mort. Tony Hogg et Tarquin tiraient des coups de révolver, frappaient de leurs lances à gauche, à droite, partout où le danger devenait me-

naçant.

« Ah ! charognes ! Ah ! Vermines ! disait le premier, vous ne voulez pas nous laisser tranquilles, il vous en cuira.

« Toi, vouloir croquer nègre, disait le second, mais nègre se défendra. Tiens, toi, attraper cette balle. Tiens ! toi avoir un coup de lance dans les flancs ! »

Et les deux hommes s'excitaient en parlant, tiraient, frappaient comme devrais démons. Bob Kincardy et Maxime Montgeron conservaient leur sang-froid. Quand un cachalot ouvrait ses mâchoires, ils lançaient dans l'intérieur de la bouche une grenade. Miss Victoria, qui tenait en ses mains les fils métalliques, produisait aussitôt un courant électrique avec la bobine de Rumkorff et la grenade éclatait. Trois cachalots furent ainsi tués. Les autres, plus ou moins grièvement blessés, tentèrent un nouvel effort et se ruèrent avec une nouvelle frénésie contre l'hydrostat, mais épuisés par la perte de leur sang, ils durent bientôt renoncer à la partie. Un seul, le plus gros de la bande, persista à suivre Fanny qui, comprenant qu'on la protégeait, obéissait passivement.

– Je n'aime pas à être escorté, dit Tony Hogg, par des êtres qui ont si mau-

vais caractère. Si nous faisons son affaire à celui qui nous suit. Hein ! qu'en pensez-vous ?

- Je veux bien, répondit Bob, attendons-le.

On arrêta la baleine.

Mais le cachalot était un vieux routier, sans doute, et qui savait plus d'un tour. Il s'approcha avec une certaine circonspection, bondit, plongea, éleva sa queue, la brandit comme un gigantesque fléau et la projeta sur l'hydrostat. Bob Kincardy fut atteint et jeté dans la mer... C'en était fait de lui !...

Un cri d'épouvante s'échappa de toutes les poitrines !...

Tarquin, qui connaissait presque toutes les manœuvres des monstres marins, car il les avait étudiées pour sa propre défense lorsqu'il exerçait le terrible métier de plongeur, Tarquin épiait le cétacé. Armé d'un louchet, ou pelle tranchante dont se servent souvent les baleiniers, il coupa aussitôt les tendons et l'artère des dernières vertèbres caudales du cachalot. Tout cela fut preste comme la pensée. Le cachalot, prêt à saisir Bob Kincardy pour le broyer dans ses puissantes mâchoires, poussa un gémissement douloureux et se retourna. Tony Hogg et Maxime Montgeron saisirent le capitaine et le tirèrent hors de l'eau. Mais Bob ne donnait presque plus signe de vie. On le descendit dans l'intérieur de l'hydrostat et on lui prodigua tous les soins que réclamait son état. Miss Victoria se désolait, pleurait, se tordait les mains de désespoir, se jetait sur son frère pour l'embrasser et réchauffer ses membres glacés. Tarquin, Picou, Tony, Maxime enlevèrent au capitaine ses habits mouillés, le frictionnèrent à tour de rôle, s'assurèrent que le terrible coup de queue du cachalot n'avait fracturé aucune partie du corps, l'enveloppèrent de chaudes couvertures, introduisirent dans sa bouche quelques gouttes de vin. Enfin, Bob ouvrit les yeux et soupira. Une acclamation joyeuse tomba

de toutes les lèvres.

« Mes amis... mes bons amis... murmura le malade, et Fanny n'est-elle point blessée ? »

Avant de songer à lui-même, le capitaine Kincardy s'informait de la baleine. Fanny qu'il avait apprivoisée, dressée, Fanny marchant et obéissant comme le cheval le plus paisible, ne devait-elle pas étonner Joshua Halland si elle arrivait à Boston avant le 15 septembre 1875 ! Ne devait-elle pas lui donner miss Clara-Anna pour épouse !...

« Rassurez-vous, capitaine, répondit Maxime, Fanny marche aussi gaillardement que si rien ne s'était passé. »

Bob sourit, pencha la tête en arrière et s'endormit profondément.

Le repos et le sommeil réparèrent les forces de Bob Kincardy. Le lendemain, il put monter sur le pont de l'hydrostat et remercier ses compagnons du dévouement qu'ils lui témoignaient. Miss Victoria louangea chaleureusement Tarquin de sa présence d'esprit et de son adresse. Il est probable, en effet, que sans le coup de louchet si opportunément appliqué par le nègre, le capitaine Bob devenait un Jonas malgré lui, disparaissait dans l'estomac du cachalot et n'en sortait qu'à l'état d'ambre

gris.

- Bien des fois, dit Bob, j'ai vu la mort de très près, mais jamais sous cet aspect terrible et repoussant. – Si je n'avais été étourdi par le formidable coup de queue qui m'a lancé dans la mer, je crois que j'aurais eu peur. Et pourtant, j'ai bravé les ouragans, les cyclones, toutes les fureurs de l'Océan avec calme et sang-froid.
- Frère, que ressens-tu maintenant, demanda miss Victoria.
- Presque rien : une douleur sourde sur le côté droit. C'est presque un bonheur que j'aie été précipité dans l'eau, car l'extrémité caudale du cachalot me brisait si elle avait trouvé en moi un point d'appui ou une résistance énergique.
- Alors, à quelque chose malheur est bon, dit Picou.
- Non, imbécile, interrompit Tony Hogg, tout est bien qui finit bien.
- Soyez plus respectueux à mon égard, monsieur Tony Hogg, hier, j'ai tué mon cachalot.
- Ah ! c'est vrai, mais je déclare que tu ne l'as pas fait exprès.

- Exprès ou non, il est mort de ma main.
- Ne vas-tu pas nous faire croire que tu es l'homme le plus vaillant de la terre.
- Il n'y a que le premier pas-qui coûte, monsieur Tony Hogg ; maintenant je suis aguerrri, et la prochaine fois j'aurai du courage autant que vous.
- Eh bien ! c'est ce que je voudrais voir.

Dans la matinée du 27 juin, on distingua les Sandwich et l'on rejoignit le Swan. Vers midi, le paquebot et la baleine étaient en vue du port d'Honolulu.

Honolulu, dans l'île d'Oahou, est la capitale de tout l'archipel. On y compte quinze mille habitants ; mais pendant les hivers, ce chiffre s'accroît beaucoup, et le port renferme alors deux mille navires. Bâtie sur une éminence qui s'incline vers la mer en pente douce, la ville a un aspect joyeux et-coquet. Avec ses maisons blanches, ses cases couvertes de feuilles de pandanus, ses jardins verdoyants, on dirait une cité orientale transportée magiquement des bords de la mer Égée au milieu de l'immense Pacifique. C'est le même soleil radieux, c'est le même ciel bleu, c'est le même terrain volcanique. Seule-

ment, l'animation y est plus grande. Peu de villes européennes ou américaines, sauf les capitales, ont son mouvement affairé.

À Honolulu, quand on sut qu'une baleine servait de moyen de transport à quelques hardies personnes, les habitants se rendirent sur le rivage, sur les récifs coralliens qui enclavent le port. Le 27 juin tombait un dimanche, jour consacré au repos et à la promenade, aussi en moins d'une heure, l'affluence devint énorme. Les consuls, les fonctionnaires hawaïens, les riches kanaks (naturels), les négociants étrangers s'embarquèrent dans les canots qu'ils trouvèrent disponibles et s'approchèrent de Fanny. Le roi lui-même, le roi Kalakaua voulut voir de près cette merveille et vint avec sa suite sur un brick de plaisance présenter ses témoignages d'admiration au capitaine Bob Kincardy et à ses vaillants compagnons.

Qu'on ne se figure pas que le roi des Sandwich soit un souverain de carton et d'opéra comique ou un misérable potentat à la façon de ces despotes qui règnent sur quelques peuplades sauvages de la Polynésie ; non, c'est un roi constitutionnel, habitant un palais, ayant sa garde à pied et sa garde à cheval, entouré de hauts dignitaires à panaches et à broderies, vivant

enfin avec cette étiquette et ce décorum sans lesquels il n'existe pas de véritable monarque.

Sa majesté Kalakaua daigna monter sur l'hydrostat et causa longuement avec les voyageurs, pendant que Fanny décrivait de rapides circonvolutions auprès des côtes d'Oahou. Picou, qui n'avait jamais vu de roi, ouvrait de grands yeux et s'étonnait qu'il fût bâti de chair et d'os ainsi que lui-même. Et notez que S. M. Kalakaua portait un costume assez simple, tandis que les chambellans étaient couverts de brillantes passementeries. Ce contraste choquait le brave et simple Picou. Il ne comprenait pas un roi sans plumets multicolores, sans écharpes de soie, sans une constellation de nombreuses décorations, sans pierreries sur toutes les coutures, sans un grand sabre à poignée d'or !

Enchanté de sa promenade, le roi convia les voyageurs à s'arrêter et leur offrit l'hospitalité dans son palais, mais le capitaine Bob s'excusa en disant qu'il ne pouvait abandonner la baleine. Alors S. M. Kalakaua sortit une riche bague de son petit doigt, la donna à miss Victoria et accompagna ce cadeau de quelques paroles gracieuses. Puis Sa Majesté se retira.

Bob Kincardy et Maxime Montgeron tra-

cèrent sur la carte la route qu'ils devaient suivre dorénavant, car il fut décidé qu'on se séparerait du Swan, que le paquebot reviendrait à San Francisco et que Fanny affronterait seule les périls d'une longue traversée. Gagner la côte américaine dans la direction des îles Galapagos, c'était s'exposer à rencontrer encore les bandes de cachalots qui fréquentent ces parages déserts, parce qu'ils y sont peu ou point inquiétés. Il était donc préférable de descendre au sud de l'océan Pacifique, de longer les archipels et d'atteindre les courants froids des mers australes.

En cas d'accident ou de naufrage, on se trouvait presque constamment à proximité d'une terre ; en cas de disette de vivres ou d'eau, on pouvait facilement se ravitailler ; puis on n'avait pas à redouter les attaques des féroces cachalots, car ces animaux, malgré leur brutale intrépidité, fuient les lieux habités par l'homme. Il fut décidé qu'on suivrait la longue rangée d'îles qui, du dixième parallèle nord, s'étend obliquement jusqu'à l'archipel de Gambier, par 25° lat. S., et qu'on gagnerait les côtes du Chili après une courte station à l'île de Pâques.

Provisions et munitions furent renouvelées. Les adieux et les poignées de main s'échangèrent avec l'équipage du Swan, et

Fanny, conduite par son habile pilote, s'élança vers le large, saluée par les vivats des habitants d'Honolulu.



La lance pénètre dans l'œil d'un cachalot (p. 109).

## Chapitre XII

Les Sandwich. Phosphorescence. Les courants verticaux. Une épave. Le remède de Tony Hogg. Ambroise Guignard. Triste histoire. L'archipel de Pomoutou. Les coraux. Les îles de Corail.

---

Les voyageurs longèrent la partie occidentale des Sandwich. Ils distinguèrent aisément les montagnes élevées, ou plutôt, les volcans éteints et en activité qui semblent avoir créé ces îles. En effet, l'archipel tout entier est de nature volcanique. Il se compose de treize îles dont huit sont habitées. Sa superficie est d'environ deux cent trente myriamètres carrés. On y jouit d'une température très douce, malgré des pluies assez fréquentes ; la fertilité du terrain et les conditions climatiques permettent de cultiver en pleine terre les plantes des régions tempérées et celles des régions tropicales. Ces îles produisent des bananes, des fougères comestibles, du blé, du riz, du tabac, du coton, des oranges, du café, des cannes à sucre, quelques épices de la Malaisie et presque tous les fruits et légumes d'Europe.

Les Sandwich doivent leur importance à leur heureuse situation sur la route suivie par les steamers qui se rendent d'Amé-

rique en Australie. En outre, elles servent de point de relâche aux bâtiments baleiniers qui fréquentent l'océan Pacifique. Le capitaine Cook les découvrit en 1778, et l'année suivante il y périt, assassiné par les naturels de l'île Hawaï, la plus grande du groupe. Depuis 1820, les missionnaires anglais et américains ont civilisé les indigènes, mais la civilisation leur a été fatale. Au temps de Cook, la population dépassait quatre cent mille âmes, et aujourd'hui on en compte à peine soixante dix mille.

Bientôt le panache de fumée du Mauna-Roa, le plus puissant volcan des Sandwich disparut dans les brumes du soir, et Fanny continua sa course rapide vers le sud. Désormais, Bob Kincardy et ses compagnons allaient s'aventurer dans la mer immense, sans espoir d'être secourus par le Swan s'il survenait quelque accident.

La nuit survint. La brise soufflait mollement de l'est, la fraîcheur succédait à la chaleur accablante du jour et l'onde verdâtre réfléchissait les innombrables étoiles qui scintillaient dans le ciel. Un silence absolu régnait dans la vaste solitude. Pour mieux contempler la majesté de cette soirée tropicale, les voyageurs montèrent sur le pont de l'hydrostat. Aussitôt, un cri de surprise et d'admiration s'échappa de

toutes les lèvres.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la mer étincelait et brillait comme si des milliards de diamants eussent flotté à sa surface. Des lueurs éclatantes passant du blanc mat de l'argent au jaune foncé de l'or, s'irisant parfois de nuances pourprées et bleuâtres, serpentaient, ondulaient, se brisaient, se dispersaient, se réunissaient, pareilles à des flammes que le vent agite. Les vagues se couronnaient de lamelles lumineuses et dardaient des étincelles en tous sens. La baleine traçait un sillon resplendissant. Lorsque le flot jaillissait sur sa peau et sur les flancs de l'hydrostat, on eût dit une énorme masse de feu, ou plutôt, le noyau éblouissant d'une comète entraînant dans son orbite une immense agglomération d'étoiles, de rubis et de topazes. Le phénomène dura presque toute la nuit.

Pour expliquer la phosphorescence de l'océan, le capitaine Bob puisa de l'eau qu'il tamisa à travers un tissu excessivement serré. Alors, avec l'aide du microscope, et même de fortes loupes, on distingua des points presque imperceptibles se mouvant au moyen de cils extrêmement ténus.

- Pendant longtemps, dit Bob Kincardy, la phosphorescence de la mer a occu-

pé les naturalistes. Les uns l'attribuaient à l'électricité développée par le frottement des molécules aqueuses contre les matières salines ; les autres la considéraient comme le résultat de la décomposition des plantes et des êtres marins qui peuplent les flots océaniques. Les hypothèses les plus hardies et les plus fantaisistes furent émises. Aujourd'hui, on sait que le phénomène est dû à la présence de zoophytes, d'infusoires, à des myriades de bactéries, de vibrions, de monades, de rhizopodes qui émettent naturellement de la lumière comme certains insectes, tels que les lucioles et les cicindelles. Il faut plusieurs millions de ces animalcules pour remplir un centimètre cube.

- N'est-ce pas à la "Mammaria scintillans, espèce d'ortie de mer très petite qu'est dû principalement le phénomène ? demanda Maxime Mongeron.
- Cette ortie se rencontre souvent, répondit Bob, mais l'animalcule qui paraît jouer le plus grand rôle dans la lueur marine est un rhizopode appelé noctiluque. C'est un infusoire de

forme ronde et muni d'une espèce de trompe avec laquelle il se meut rapidement. M. de Quatrefages a étudié d'une façon toute spéciale les noctiluques, et il s'est assuré que leur phosphorescence n'est ni permanente ni uniforme et qu'elle est produite par certains points, sortes de granelures qu'on ne découvre qu'à l'aide des plus puissants microscopes. Il a reconnu encore que les noctiluques ne deviennent brillants qu'excités par le mouvement des vagues ou la chaleur.

Fanny ne paraissait nullement effrayée par l'éclat de la mer. Il est même probable qu'elle se réjouissait de la présence des innombrables zoophytes, car à chaque instant, elle ouvrait ses lippes et engloutissait dans sa large bouche de longues traînées lumineuses. Picou comparait la baleine à des saltimbanques qui l'avaient autrefois émerveillé en avalant des étoupes enflammées.

Pendant plusieurs nuits successives, le phénomène se répéta et les voyageurs finirent par ne plus y prêter attention. En descendant vers le Sud, ils ne rencontrèrent que de rares bâtiments anglais ou américains, et ces îles ou îlots qui sont

disséminés, depuis 10° lat. N. jusqu'à 10° lat. S., et qui appartiennent, pour la plupart, aux États-Unis. Généralement on y exploite du guano.

Sous l'équateur, toujours entouré d'un anneau de sombres nuages, la chaleur devint insupportable, aussi donna-t-on toute liberté à Fanny pour sonder. La baleine en profita et s'enfonça souvent à une profondeur dépassant trois cents mètres. Là, elle rencontra des contre-courants d'eau froide et un abaissement sensible de température. On sait que la chaleur décroît à partir de la surface de la mer et qu'il se produit, par conséquent, un phénomène inverse de celui que l'on remarque quand on pénètre dans l'intérieur de la terre. Si l'on creusait un puits profond de quatre mille mètres, la température croissant de un degré par vingt-cinq mètres, moyenne adoptée par les géologues, un thermomètre s'élèverait au fond du puits à cent soixante degrés centigrades. À cette profondeur, on a reconnu que, la température d'eau de mer était presque constante et variait entre + 1° et - 2°, aussi bien sous les cercles polaires que sous les tropiques. L'action du sel explique cette grande loi de la nature. Lorsque la surface de la mer est fortement échauffée, l'évaporation rend les eaux plus lourdes, car elle n'enlève que

des particules insignifiantes des matières tenues en suspension. Obéissant à la pesanteur, ces eaux descendent et sont remplacées par les couches inférieures moins denses. Il s'établit ainsi un courant et un contre-courant verticaux, l'ascendant dépouillant le descendant de sa chaleur jusqu'à ce que l'équilibre soit parfaitement établi, équilibre merveilleux qui se répète incessamment, porte la chaleur et la vie dans le fond des abîmes et forme l'une des plus belles harmonies de la création.

Chaque goutte d'eau de la mer obéit aux lois qui régissent les astres dans la profondeur des cieux, dit le commandant Maury ; car, lorsque les étoiles du matin entonnent leurs antennes d'allégresse « les vagues aussi élèvent leur voix. »

Le 3 juillet, nos explorateurs passèrent à côté de l'île Flint et s'y arrêtaient un instant pour renouveler la provision d'eau. Avec le « Jolly-boat » en caoutchouc, Tony Hogg, Tarquin et Picou remontèrent un chenal où se déversait un filet d'eau douce, et remplirent les barillets dont ils s'étaient munis. Puis, Fanny obliqua un peu à gauche et prit la direction des îles Pomoutou. Vers cinq heures du soir, miss Victoria désigna un objet flottant et ballotté par les vagues. Avec les lunettes marines on re-

connut une épave sur laquelle se dressait un bâton supportant des lambeaux de toile.

« Ça, dit laconiquement Tony Hogg, c'est un signe de détresse. »

Tout le monde regarda plus attentivement.

- Mais il y a un être humain sur cette épave, s'écria Maxime Montgecon.
- Ou plutôt, un cadavre, répondit Picou.
- Nous allons nous en assurer.

Et Bob Kincardy dirigea la baleine vers l'épave. À mesure qu'on approchait, on distinguait une forme humaine allongée sur des planches, mais immobile et paraissant avoir la rigidité du cadavre. Maxime sauta le premier sur l'étrange radeau et toucha les mains du naufragé. Elles étaient glacées.

- Cet homme est mort, dit-il tristement.
- Voyons ça ! exclama Tony Hogg.

Le harponneur glissa sur les flancs de l'hydostat et prit pied sur le radeau. Il palpa le corps avec une certaine rudesse, souleva les jambes, les bras, les ploya à plusieurs reprises et s'écria :

- Si cet homme est mort, il n'y a pas

longtemps que la vie l'a quitté, car ses membres sont encore flexibles.

- Essayons une cure, quoique nous ne soyons guère médecins, dit Bob.

Tarquin descendit à son tour sur l'épave, prit dans ses bras le naufragé, le chargea sur ses robustes épaules et le monta à la partie supérieure de l'hydrostat. Il fut immédiatement suivi par Maxime et Tony Hogg. La baleine, ramenée dans sa première direction, continua sa course rapide. Pendant une heure, Picou et Tarquin frictionnèrent le corps inerte et essayèrent tous les moyens en leur pouvoir pour rétablir la circulation du sang. Mais rien n'y faisait.

« Good God ! que nous sommes bêtes, cria Tony, nous traitons cet homme comme un noyé, tandis qu'il est épuisé d'inanition. Introduisez dans son estomac quelques gouttes de brandy. C'est une tisane qui fait toujours merveille. »

On suivit cette singulière prescription. Maxime desserra les dents du naufragé avec une lame de couteau et fit couler dans sa bouche deux ou trois gorgées de cognac. Le remède préconisé par Tony produisit un effet presque immédiat. Un soupir s'échappa de la poitrine du malade, et la respiration, d'abord inappréciable et faible,

s'accéléra petit à petit et devint régulière. Alors, il ouvrit les yeux, regarda avec effarement autour de lui et murmura des phrases inintelligibles parmi lesquelles on distingua les mots « soif et faim ». Tony Hogg lui présenta une bouteille de vin, mais l'homme si miraculeusement sauvé détourna la tête avec dégoût et demanda de l'eau. Picou remplit une carafe et la lui présenta. La vue de cette eau limpide et fraîche produisit chez le naufragé une surexcitation extraordinaire et sembla lui donner subitement des forces. Il allongea le bras, saisit la carafe, la porta à sa bouche et but avidement. Alors il put expliquer succinctement qu'il avait survécu à un sinistre et qu'il errait sur une épave depuis quelques jours. Il demanda à manger ; on lui donna du biscuit pilé et délayé dans une mixtion de bouillon concentré, mais après avoir avalé difficilement quelques bouchées il refusa toute nourriture, car une fièvre assez violente se déclara. On le descendit avec précaution dans l'intérieur de l'hydrostat, on l'enveloppa de chaudes couvertures, et Picou, remplissant les fonctions d'infirmier, le veilla et lui prodigua les soins les plus attentifs et les plus dévoués. Pendant une partie de la nuit, le malade eut le délire et demanda presque constamment à boire, mais vers le matin

son agitation se calma et il s'endormit profondément.

Quand il s'éveilla, le soleil était presque au Zénith et inondait l'espace de ses rayons lumineux. Le naufragé examina avec surprise la disposition de la cabine et la placide figure de Picou éclairée en ce moment par le jour que laissait passer l'écouille ouverte.

- Où suis-je ? demanda-t-il en français.
- Ça va mieux, dit Picou charmé de parler la langue maternelle.
- Oui, mais dis-moi, matelot...
- Je ne suis pas un matelot.
- Vous êtes un chirurgien ?
- Encore moins.
- Alors, vous êtes un passager ?
- Oui.
- Et sur quel navire sommes-nous, s'il vous plaît ?
- Sur aucun.
- Ah çà ! vous moquez-vous de moi ?
- Non... Nous naviguons à dos de baleine.

Le malade se fit répéter cette dernière

phrase et parut croire à une mystification. Mais le brave Picou, naturellement assez bavard lorsqu'il se trouvait avec un interlocuteur de bonne composition, donna de prolixes détails sur Fanny, sur sa domestication, sur le trajet déjà parcouru, puis, il adressa une foule de questions au naufragé.

- Vous êtes Français ?
- Oui... Je suis natif de Saint-Jean-de-Luz, près de Bayonne.
- Je m'estime heureux d'avoir secouru un compatriote. Comment vous appelez-vous ?
- Ambroise Guignard, pour vous servir si jamais l'occasion s'en présente.
- Bien obligé de votre complaisance, Monsieur Ambroise Guignard.
- Ne m'appelez donc pas « Monsieur ». Je ne suis qu'un pauvre diable, un marin sans sou ni maille.
- Je connais le respect que je dois à mes semblables.
- Mon ami, si cela vous convient, traitez-moi d'amiral.

En finissant ces mots, Ambroise Guignard se leva, s'habilla et grimpa sur le pont de

l'hydrostat. Il lui tardait de vérifier l'exactitude des assertions de Picou et s'il ne devenait pas le sujet d'une hallucination. Mais quand il vit la baleine bondir à travers les vagues, nager avec une vitesse vertigineuse, exhaler ses souffles qui s'épandaient en vapeur irisée, il resta muet de surprise et d'admiration. Mais comme sa faiblesse était encore très grande et qu'il ne pouvait impunément braver le vent alizé qui, dans ces parages acquiert assez de violence, il redescendit dans la cabine. Presque aussitôt, les voyageurs vinrent e rejoindre pour permettre à Fanny de sonder.

Pendant que le cétacé s'immergeait à une profondeur variant entre cent cinquante et deux cents mètres, Ambroise Guignard raconta sa triste histoire.

« Pour le compte d'un armateur de Sidney, dit-il, nous devons aller au Callao (Pérou) en touchant à la Nouvelle-Calédonie et à NoukaHiva, dans les îles Marquises. Après avoir dépassé l'île Palmerston, la plus septentrionale de l'archipel de Cook, le feu se déclara à bord de notre navire. Alors nous étions, je pense, par 159° long. O. et par 120 lat. S., c'est-à-dire, dans une partie très déserte de l'océan. L'irruption des flammes fut si soudaine qu'on ne put lan-

cer à la mer qu'une seule chaloupe. Je ne vous dépeindrai pas l'affolement des matelots et des quelques passagers qui se trouvaient à bord. Tout le monde voulait s'embarquer. Une fois remplie, la chaloupe s'éloigna... Moi, je m'élançai dans la mer et m'accrochai à une vergue tombée. Je fus rejoint par l'un de mes camarades. Presqu'aussitôt, le navire s'enfonça dans l'abîme ne laissant à la surface des flots que des débris carbonisés et quelques lambeaux de toile qui surnageaient... Mon camarade et moi, nous organisâmes, tant bien que mal, un radeau et nous nous y installâmes. Mais que faire sans vivres et sans secours ? Nous établîmes un signal de détresse avec une banderole de toile et nous attendîmes. Le premier jour, tout se passa assez bien. Le second, nous nous regardions d'une façon étrange et nous nous tenions dans une défiance mutuelle. Si nous avions eu une arme à notre disposition l'un de nous deux devenait infailliblement la victime de l'autre. Le troisième jour, la faim et la soif, la soif principalement, nous firent subir les plus horribles souffrances. Mon camarade, égaré, fou de douleur se précipita dans la mer et disparut...

Je regrettai de ne pas l'avoir retenu pour le tuer et m'abreuver de son sang et me nourrir de ses chairs. Enfin, mes yeux se

voilèrent, les jambes me refusèrent leur appui et je tombai à la renverse sur le radeau. Combien de temps suis-je resté dans cet état de prostration ? Je l'ignore. Il est probable que si vous ne m'aviez rencontré et ne vous étiez empressés de me secourir, la vie allait m'abandonner... »

Le naufragé remercia avec effusion ses sauveteurs et témoigna sa reconnaissance par de cordiales poignées de main.

- Il est heureux pour vous, lui dit le capitaine Bob, que votre radeau ait été entraîné par le grand courant équatorial du sud, car il a pu se trouver ainsi sur notre passage.
- Capitaine, ne faites-vous pas erreur ? demanda Maxime. Le courant équatorial dont vous parlez se dirige de l'est à l'ouest et devait éloigner le radeau de la route que nous suivons.
- C'est vrai, répondit Bob, mais arrivé au-dessus des îles de Samoa, ce courant s'infléchit, décrit une courbe et revient sur lui-même pendant que les autres branches se replient en sens contraire et vont se mêler au contre-courant équatorial qui parcourt tout l'océan Pacifique, depuis les mers de la Chine jusqu'au golfe de Panama. »

Il fut convenu qu'Ambroise Guignard serait remis au premier navire que l'on rencontrerait, mais le marin français supplia ses sauveteurs de le garder avec eux.

- Quand je serai rétabli, leur dit-il, je m'emploierai pour vous rendre quelques services. La reconnaissance que je vous dois me rendra un serviteur dévoué, et mon expérience de la mer n'est pas à dédaigner.
- Qu'en pensez-vous ? demanda Bob Kincardy à Maxime.
- Le ciel nous a envoyé un nouveau compagnon, répondit Maxime, conservons-le.
- Eh bien, soit ! »

La baleine pénétra dans l'archipel de Pomoutou et nagea aisément au milieu des récifs et des écueils qui rendent si difficile la navigation de cette partie de l'Océanie, puisque les marins la désignent sous le nom de mer Dangereuse. Les Pomoutou ou îles basses forment un immense archipel placé sous le protectorat de la France, médiocrement peuplé et de nature madréporique. Plusieurs îlots ont des formes bizarres qui leur ont valu des noms caractéristiques : l'Arc, la Chaîne, la Harpe, etc. Quelques-uns seulement, surtout ceux du

groupe de Gambier paraissent avoir une origine volcanique.

Lorsque Fanny sondait, les voyageurs étaient émerveillés des spectacles que présentaient les bas-fonds. Jamais pays enchanté, jamais royaume de fée, créés par les fictions des Mille et une Nuits ou par les rêves de la plus brillante imagination, ne sauraient donner une idée de ce qu'on entre voyait. Les formes les plus bizarres, la fécondité la plus surprenante, les couleurs les plus riches réunies dans un fouillis inextricable de buissons fantastiques aux ramifications variées, aux fleurs épanouies, se dressaient en tous sens.

Là, tout est beau, magique, surprenant : « des massifs de méandrines et d'astrées contrastent avec les explanarias touffus qui s'épanouissent en forme de coupe, avec les madrépores à la structure élégante, aux ramifications variées. Partout, brillent les plus vives couleurs ; les verts glauques alternent avec le brun et le jaune ; de riches teintes pourprées passent du rouge vif au bleu le plus foncé. Des mullipores roses, jaunes ou nuancées comme la pêche, couvrent les plantes flétries et sont elles-mêmes enveloppées du tissu noir des rétipores, qui ressemblent aux plus délicates découpures d'ivoire. À côté, se ba-

lancent les éventails jaunes et lilas des gorgones travaillés comme des bijoux de filigrane. Le sable du sol est jonché de milliers de hérissons et d'étoiles de mer, aux formes bizarres, aux couleurs variées. Les flustres, les escares s'attachent aux branches de corail comme des mousses et des lichens, et les patelles striées de jaune et de pourpre s'y fixent comme de grandes cochenilles.

« Semblables à de gigantesques fleurs de cactus, brillantes des plus ardentes couleurs, les anémones marines ornent les anfractuosités des rochers de leurs couronnes de tentacules, ou s'étendent au fond comme un parterre de renoncules variées. Autour des buissons de corail jouent les colibris de l'océan, petits poissons étincelants, tantôt d'un éclat métallique rouge ou bleu, tantôt d'un vert doré ou du plus éblouissant reflet d'argent.

Légères comme les esprits de l'abîme, flottent les clochettes blanches ou bleuâtres des méduses, à travers ce monde enchanté. Ici se poursuivent l'Isabelle violette et vert d'or et la Coquette jaune de feu, noire et striée de vermillon ; là, serpentent à travers les massifs, les bandes, marines comme de longs rubans d'argent aux reflets roses et azurés, la né-

merte, la sépia resplendissante des couleurs de l'arc-en-ciel, qui tour à tour s'entrecroisent, brillent ou s'effacent. »

Cette poétique description ne donne qu'une faible idée des merveilles sous-marines entrevues par les voyageurs. Plus d'une fois, ils aperçurent des grottes de corail avec des stalagmites gigantesques, des colonnades fantastiques supportant un fronton surplombant, des dômes immenses hérissés de pentacules panachées, de caryophyllies à gobelets, de millépores cornes d'élan et de fongies agariciformes. Ils virent des édifices grandioses, percés à jour comme la plus fine dentelle, avec des clochetons, des minarets, des corniches, des ornements capricieux et bizarres, des rosaces, des arcades frangées de filets pourprés et nacrés.

Tout l'équipage regardait avec admiration ; mais Picou ne sachant pas contenir son enthousiasme, poussait des exclamations de surprise. Son étonnement grandit encore, lorsqu'on lui apprit que les nombreuses îles de l'archipel de Pomoutou et bon nombre de celles de l'océan Pacifique, devaient leur formation aux petits points, spicules presque imperceptibles, qu'on lui montra sur les branches de corail.

– Ce n'est donc pas de la pierre façon-

née par le travail des eaux ?  
Demanda-t-il

- On l'a cru longtemps, répondit Maxime ; puis, on crut que le corail était un végétal ; mais un médecin français, Peyssonnel, combattit victorieusement cette opinion et démontra que les prétendues fleurs étaient des animaux sécrétant la matière calcaire à laquelle ils sont attachés.
- Comment se fait-il que de si petits animaux puissent élever des îles ?
- C'est bien simple. Leur multitude est innombrable et ils travaillent incessamment. Les courants leur apportent les sels, les matières calcaires, l'acide carbonique qu'ils absorbent et transforment aussitôt. À mesure qu'ils se nourrissent, la partie postérieure de leur corps s'allonge et se solidifie. Ainsi est créée une branche mère sur laquelle d'autres générations germent, bourgeonnent, se multiplient et montent continuellement vers la surface de la mer. Lorsque le récif est à fleur d'eau, les vagues brisent les tiges saillantes et les roulent vers le centre le plus élevé. Peu à peu elles entraînent des débris organiques, forment une plage

sablonneuse où viennent germer quelques graines apportées par les vents ou les courants. La végétation se développe et l'île nouvelle se couvre d'une couche d'humus. Désormais, elle est prête pour recevoir l'homme.

- Cependant, interrompit miss Victoria, les naturalistes prétendent que les polypiers ne vivent pas au-delà d'une profondeur de 50 à 60 mètres. Comment expliquez-vous que nous ayons vu des murailles de corail, des récifs dont la base s'enfonçait à plusieurs centaines de mètres ?
- L'écorce terrestre, continua Montgeon, subit certains mouvements ; elle se ride et produit des plis d'affaissement et de soulèvement que les géologues ont parfaitement étudiés. Si le récif madréporique repose sur un terrain soulevé, il émerge de la mer et forme une île ; s'il repose sur une couche d'affaissement, les polypiers de la partie inférieure meurent, mais ceux de la partie supérieure continuent à s'exhausser et se maintiennent à une hauteur qui leur permet de vivre et de continuer leur travail. Darwin a donné, le premier,

l'explication du phénomène, et il a démontré que les récifs des îles Fidji, élevés de 900 mètres, s'affaissent depuis trois cent mille ans.

- Trois cent mille ans !
- Oui ; ce chiffre vous paraît extraordinaire, mais la durée et le temps s'effacent quand on parle de la création. On pense que les polypiers croissent de 0,003 m à 0,005 m par année. Cependant, M. Dana affirme que les madrépores branchus acquièrent annuellement 0,41 m, tandis que Hunt n'a trouvé que 0,15 m à 0,19 m. Ces différences paraissent tenir à des influences locales. Quoiqu'il en soit, Ehrenberg soutient que les méandrines qu'il a aperçues dans la mer Rouge sont contemporaines de Moïse, et Hunt croit que la construction des bancs de la Floride aurait duré 5 400 000 années. Les travaux des madrépores s'opèrent avec lenteur, mais leur multitude est innombrable et ils construisent des récifs dont le développement présente plusieurs centaines de kilomètres. Que devient la force de l'homme, lui qui éleva la tour de Babel et les Pyramides, devant celle de

l'infiniment petit ?

- Les polypiers, poursuit Bob Kincarddy, ne se bornent pas à préparer les assises des futurs continents. Leur rôle est plus complexe. Ils dépouillent l'océan des matières salines et calcaires que les rivières enlèvent aux terres et qui finiraient, à cause de leur accumulation, par vicier les eaux. Ils maintiennent ainsi les conditions normales de la vie qui se manifeste avec tant de grandeur et de magnificence dans les gouffres de la mer.



Si cet homme est mort, il n'y a pas longtemps... (p. 121).

## Chapitre XIII

Pitcairn. La mer désolée. L'île de Pâques. En ravitaillement. Disparition de Picou. Un prisonnier. Le Rano-Kan. Une assemblée de sauvages. Une danse échevelée. La royauté de Picou. Sa Majesté Picou 1<sup>er</sup>.

---

Tout en observant, en étudiant, en s'instruisant, nos voyageurs franchirent rapidement l'archipel de Pomoutou et arrivèrent aux îles Gambier. Pendant ce trajet, Ambroise Guignard se rétablit complètement et essaya de se rendre utile en secondant Tarquin et Picou dans leurs occupations domestiques. Il se prit même d'amitié pour Picou, et le défendit contre Tony Hogg, lorsque celui-ci le gratifiait de quelque épithète peu polie. Le harponneur vexé de cette conduite, comprit dans son animosité le naufragé et le traita de « gringalet », parce qu'il était fluet, mince, petit. Mais Guignard se contenta de rire.

- David était tout petit, dit-il, et cependant le géant Goliath ne l'effraya pas.
- Si ça ne fait pas pitié ! répondit dédaigneusement Tony. »

Le 6 juillet, on était en vue de l'île Pitcairn. Cette île n'a rien de bien remarquable, mais elle est fameuse par la manière dont elle fut colonisée. En 1790, huit

matelots de l'équipage révolté du 'navire anglais Bounty, se réfugièrent à Pitcairn avec six Otahitiens et quelques Otahitiennes. Ils y formèrent une colonie sous la conduite du pilote Christian, qui prospéra et se peupla assez rapidement. On ignorait l'existence de cette république en miniature, lorsqu'en 1808, le capitaine américain Folger, ayant croisé dans ces parages, la révéla au monde. En 1825, elle fut visitée par le capitaine Beechey, de la marine anglaise. Elle se composait alors de soixante-dix individus, remarquables par la beauté de leurs formes physiques, leur honnêteté et leur amour du travail. L'île Pitcairn n'a que 20 kilomètres de circuit et l'eau y manque, surtout lorsque les pluies ne tombent pas abondamment. Aussi, la vie y devenait-elle plus difficile à mesure que la population augmentait. En 1830, les habitants furent transportés à Otahiti par les soins du gouvernement anglais. Mais il est éternellement vrai, ce proverbe que le sentiment populaire traduit ainsi : « Chaque oiseau trouve son nid beau. » Les colons expatriés regrettèrent leur îlot perdu dans l'immensité de l'Océan. Ils tentèrent tout ce qui était en leur pouvoir pour y revenir. Quelques-uns seulement jouirent de cette faveur. En 1841, la population de Pitcairn était de 112 personnes ; en 1852, ce

nombre avait presque doublé et les ressources du sol commençaient à faire défaut. La plus grande partie des colons fut alors transportée dans l'île Norfolk, entre la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Calédonie, plus fertile et pourvue de sources. Il resta quelques ménages qui vivent heureux sans connaître les passions désordonnées de la civilisation. Byron a chanté cet événement dans son poème intitulé : *Christian and his companions*.

Les voyageurs renouvelèrent leur provision d'eau, reçurent quelques vivres frais des bons habitants de Pitcairn, et la baleine cingla vers l'île de Pâques. Dans le lointain, ils aperçurent les îlots Élisabeth et Ducie, les derniers de l'archipel de Gambier, et pénétrèrent dans cet espace de mer appelé « région désolée » par le commandant Maury. On n'y rencontre jamais les grands cétaqués, ni ces poissons qui se complaisent indistinctement dans toutes les parties des océans. Les oiseaux, les puissants voiliers tels que l'Albatros et le Pétrel qui accompagnent souvent les navires pendant plusieurs semaines, fuient à l'approche de cette sinistre région que rien ne vient égayer et animer. « La mer elle-même semble privée de toute créature ayant vie. »

En allant vers l'est, Fanny ne sonda qu'à de rares intervalles. En outre, elle nageait plus vigoureusement et paraissait éprouver une de ces satisfactions qui la saisissaient lorsque la tempête était prête à se déclarer.

- Allons, dit tristement Picou, il va y avoir encore du gros temps.
- Pourquoi cela ? demanda Bob.
- Parce que Fanny file avec une rapidité extraordinaire et bondit comme un jeune poulain en liberté. Toutes les fois que le temps doit changer, elle prend ses ébats.
- Rassurez-vous. La baleine est enchantée d'avoir quitté les eaux chaudes auxquelles elle n'était pas habituée. Maintenant, elle pénètre dans l'une des dernières branches du courant polaire antarctique et trouve une différence de température qui la réjouit.

En effet, les thermomètres sous-marins qui, depuis les Sandwich, n'avaient cessé de se maintenir à + 25° en moyenne, descendirent jusqu'à + 15°. Fanny rencontra de nombreux bancs de méduses qu'elle engloutit avidement. Soit que ses forces ne fussent plus épuisées par la chaleur, soit que la nourriture abondante qu'elle trouvait

renouvelât sa vigueur, elle avança jour et nuit, ne prenant qu'un peu de repos lorsqu'elle avait parcouru une traite d'environ 100 kilomètres. Le 8 juillet, vers neuf heures du matin, l'île de Pâques apparut avec ses montagnes escarpées, ses volcans éteints couronnés d'une légère brume.

L'île de Pâques ou Waihou, la plus orientale de la Polynésie, est isolée dans l'Océan Pacifique. Elle fut découverte en 1722 par Roggeween. Elle a 28 kilomètres de circuit et n'offre aucun bon mouillage pour les gros vaisseaux. Les chaloupes pénètrent dans quelques baies hérissées de brisants, principalement dans celle de Cook, assez profonde. Ce qui a valu quelque réputation à l'île de Pâques, ce ne sont pas ses habitants de belle prestance et de belle race, ni ses cratères éteints atteignant jusqu'à 3 700 mètres d'altitude, ni ses maisons construites en lamelles de lave ; mais des bustes aux dimensions colossales, aux proportions gigantesques, taillés dans la roche plutonienne, derniers vestiges d'une civilisation inconnue. Quelques-uns ont jusqu'à 11 mètres de hauteur. On dirait des sentinelles géantes, des Titans pétrifiés, défiant dans leur immobilité les colères de la mer et la rage des ouragans.

Avant de gagner la côte américaine, éloignée de l'île de Pâques d'environ 3 500 kilomètres, Bob Kinkardý songea à se munir d'une forte provision d'eau. Mais dans cette île, il n'existe aucune source, aucun ruisseau. La pluie s'amoncelle dans les anfractuosités des roches, dans les cratères éteints, vastes citernes qui suffisent aux besoins des habitants. Tarquin, Guignard, Tony Hogg et Picou prirent place à bord du Jolly-Boat et débarquèrent sur une plage sablonneuse dominée par des terrains en amphithéâtre. Ils furent immédiatement escortés par quelques naturels, êtres presque nus, bizarrement tatoués, au regard égaré, à la chevelure garnie de plumes et de coquillages. Ces indigènes étaient armés de lances de silex, et portaient, suspendues à leur cou par des fils d'écorce de mûrier, des idoles en bois ou en pierre. Leur aspect n'avait rien de bien rassurant, mais ils ne montrèrent aucune disposition hostile. Au moyen du langage des signes, Tony demanda où il pourrait se procurer de l'eau. Les sauvages comprirent et désignèrent une colline distante de quelques centaines de mètres du rivage ; ils poussèrent l'obligeance jusqu'à se charger des barillets et à précéder les voyageurs dans un sentier étroit, inégal, bordé de roches sculptées. Au sommet de la col-

line ; il existait un vaste bassin, dépression calcaire sans la moindre fissure et contenant une bonne quantité d'eau. Les barillets furent immédiatement remplis.

Avant de redescendre, Tony Hogg et ses compagnons admirèrent le panorama qui se déroulait sous leurs pieds ; ils examinèrent avec attention les bustes de pierre qui s'élevaient çà et là sur les points les plus culminants, puis les ruines d'une espèce de Cromlech, vaste agglomération de rochers semblable aux tumulus gaulois. Après avoir satisfait leur curiosité, ils se préparèrent à revenir vers le Jolly-Boat.

« En route ! commanda Tony. »

Mais Picou manquait...

- Il n'y a pas trois minutes qu'il se trouvait à mes côtés, s'écria Guignard.
- Massa Picou, pas être loin ; moi, l'avoir vu aller derrière ce rocher et ces hautes herbes, ajouta Tarquin.

Tout le monde se porta dans la direction indiquée par le nègre ; mais on ne vit nul être humain.

« Picou ! Picou ! crièrent les voyageurs à plusieurs reprises et de toutes leurs forces. »

Seul, l'écho répondit.

Alors ils fouillèrent toutes les crevasses, regardèrent, appelèrent pendant un gros quart d'heure. Les naturels eux-mêmes, inquiets de la disparition subite de l'homme blanc, le cherchèrent avec une activité fiévreuse, mais Picou ne fut pas découvert.

Il fallut descendre et joindre la baleine.

Quand Maxime Montgeron apprit la fatale nouvelle, il resta un moment atterré et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

- Mon serviteur dévoué... mon ami... dit-il en étouffant ses sanglots, je ne te reverrai donc plus ?
- Vous le reverrez, Monsieur Maxime, interrompit Ambroise Guignard.
- Hélas ? vos consolations sont inutiles... Picou est mort !
- Monsieur Maxime, voulez-vous avoir confiance en moi ? J'ai déjà touché trois fois à l'île de Pâques, j'y ai même séjourné une quinzaine de jours et je connais assez les mœurs des indigènes pour me douter que Picou a été enlevé
- Mais vous auriez été témoins de ce rapt. Il a disparu dans quelque préci-

pice et s'est déchiré aux aspérités des rochers.

- Enfin, interrompit Bob Kincardy, pouvons-nous sauver Picou, s'il existe encore.
- Oui, mais laissez-moi agir à ma guise et commander en maître pendant vingt-quatre heures. Demain Picou nous sera rendu et nous continuerons notre route.
- Commandez, vous serez obéi.

Ambroise Guignard dirigea Fanny dans la baie de Cook. Aussitôt la baleine fut entourée de pirogues, montées par des sauvages, qui proposèrent d'échanger des idoles et des vivres, principalement des patates et des volailles, contre des vêtements et des tissus. Quelques-uns se hâsardèrent à monter sur l'hydrostat. Parmi ceux-ci, l'un d'eux se faisait remarquer par sa haute stature, ses tatouages et un diadème de plumes posé coquettement sur sa tête. Ce devait être un chef, ou du moins un personnage important. Guignard le désigna à ses compagnons.

« Faites en sorte, leur dit-il, d'attirer ce naturel dans l'intérieur de l'hydrostat ; agissez avec circonspection pour que personne ne remarque son absence et rete-

nez-le. »

Bob Kincardy présenta une couverture bariolée de couleurs criardes au sauvage et l'engagea à venir la chercher. Sa supercherie réussit complètement. Le naturel descendit. En ce moment, Guignard piqua la baleine et l'excita à avancer. Aussitôt, les hommes qui se trouvaient sur l'hydrostat s'élançèrent dans la mer avec des mouvements d'effroi et nagèrent vers leurs pirogues. Aucun ne s'aperçut de l'absence du chef qui fut solidement garrotté et bâillonné par Tony Hogg, Tarquin et Bob Kincardy. Afin de ne pas éveiller de nouvelles méfiances, Guignard arrêta la baleine, laissa approcher encore les naturels, les traita amicalement, distribua de minces cadeaux et les prévint, par signes, qu'il allait gagner le large. En moins de deux heures, l'île de Pâques disparut aux yeux des voyageurs.

« Maintenant que les naturels nous croient définitivement partis, dit Guignard, occupons-nous du prisonnier. »

Le pauvre diable, toujours gardé à vue, tremblait et paraissait épouvanté, surtout lorsque Tony Hogg l'accablait des épithètes les plus raides de son vocabulaire marin ou lui mettait le poing sous le menton avec un air menaçant.

« On ne prend pas les mouches avec du vinaigre, dit Guignard ; il faut bien traiter cet homme si nous voulons qu'il nous rende de bons services. »

Il le délia lui-même, le força d'accepter des vivres, l'engagea à manger, lui donna quelques objets qui semblaient exciter son envie, et le questionna, aussi bien que possible, en se servant du langage des signes et de quelques mots qu'il avait appris pendant son séjour à l'île de Pâques. Le sauvage se rassura et sa joie devint tout expansive lorsqu'on lui promit de le ramener vers sa terre natale. Il fit comprendre que Picou serait retrouvé, qu'il connaissait l'endroit où on le détenait et qu'il est probable qu'on le sauverait avant que son sang fût répandu en l'honneur des dieux de Waihou.

Dès que la nuit eut couvert de ses ombres la mer infinie, la baleine revint vers l'île de Pâques. Il était dix heures du soir lorsque les voyageurs, sauf miss Victoria, Bob Kincardy et Tony Hogg, mirent le pied sur une petite plage formée de débris coraliens. Le silence qui régnait en cet endroit n'était troublé que par le clapotement des vagues sur les brisants et le souffle du vent qui passait à travers les mûriers à papier, les cannes à sucre sauvages et les

broussailles de mimosées.

Guignard, Maxime Montgeron, Tarquin, armés jusqu'aux dents, munis de carabines et de revolvers, suivirent l'indigène qu'on avait eu soin d'attacher par les reins avec une forte corde afin qu'il ne songeât pas à se sauver. Ils marchèrent d'abord dans une herbe épaisse, à tiges ligneuses, couverte de petites fleurs violettes, qui montait jusqu'aux genoux, puis ils pénétrèrent dans une plaine rocailleuse, remplie de pyramides informes et de statues brisées. Enfin, ils aperçurent devant eux une montagne de forme conique. C'était le Rano-Kan, volcan éteint, sommet sacré où les sauvages viennent accomplir les pratiques mystérieuses de leur religion et sacrifier les victimes humaines qu'ils dévorent ensuite.

Après deux heures d'une marche pénible au milieu des rochers, des ruines gigantesques bouleversées par l'action ignée, des terrasses coupées à pic comme des falaises, les voyageurs arrivèrent au cratère. Alors, ils furent témoins d'un spectacle étrange et curieux. Le cratère, presque aussi régulier que le cirque de Gavarnie, est entouré d'amas de laves rouges façonnés en colonnes, en pyramides, en bustes grossiers.

Au milieu de cette vaste dépression deux à trois cents indigènes, hommes et femmes, à l'aspect farouche, aux accoutrements bizarres, se tenaient assis sur leurs talons et chantaient d'une voix rauque, saccadée, plaintive, une mélopée lugubre et sinistre. Çà et là, des feux d'herbes sèches brûlaient, et répandaient une fumée âcre et épaisse qui montait en tourbillons vers le ciel. Lorsque le vent ravivait la flamme de ces foyers, il s'en échappait des lueurs rougeâtres qui éclairaient subitement les chanteurs et donnaient à leurs figures une expression satanique. Alors, on eût dit un chœur de démons accroupis dans un antre de l'enfer et attendant les âmes des réprouvés pour les torturer. Et le placide Picou était au milieu de ces sauvages !

Commodément assis sur une roche ornée de verdure, la tête parée d'une coiffure de plumes noires, les épaules couvertes d'un manteau d'écorce de mûrier, il trônait avec une noblesse et une majesté de potentat. Il écoutait les chants avec une attention de dilettante consommé et daignait applaudir par des mouvements de tête répétés.

Tout à coup, les hommes saisirent des lances, des pagaies et poussèrent des cris stridents. Des femmes, vêtues d'une tu-

nique blanche, les cheveux épars, couronnées de feuillages, s'avancèrent et répandirent de l'eau autour de l'impassible Picou. Elles chantaient d'une voix languissante, puis, comme des velledas inspirées, elles se tournaient vers les bustes de pierre qui dressaient leur grande taille sur les contours du cratère et les invoquaient. Les sauvages s'ébranlèrent et une sarabande vraiment infernale commença. Ils dansèrent pendant quelques minutes, gambadant, se disloquant, criant, hurlant, se menaçant de leurs armes, s'inclinant devant Picou avec respect. Enfin, la ronde fantastique cessa, et les naturels, épuisés par leurs mouvements désordonnés, s'accroupirent et observèrent un silence religieux.

« Mes enfants, dit Picou, en bon français, je suis content de vous. »

Comme personne ne le comprit, personne ne lui répondit.

- Par ma foi murmura Maxime Montgeron, je ne savais pas mon serviteur si courageux.
- Chut ! fit Guignard, observons encore et préparons-nous à la bataille ; Picou ne se doute pas de ce qui l'attend, car sa tranquillité l'abandonnerait.

Tarquin, Maxime, Guignard et le prison-

nier s'avancèrent en rampant vers l'assemblée et se cachèrent derrière des rochers.

Un chef s'approcha de Picou, lui parla et se tourna ensuite vers les naturels pour leur adresser un discours.

Guignard étudia la figure du prisonnier. Il comprit que Picou allait être immolé.

« Attention ! dit-il à ses camarades ; ne vous montrez pas... laissez-moi faire... vous viendrez quand je vous appellerai. »

Le marin s'avança jusqu'à ce que sa personne fût bien mise en évidence par la lueur des feux. Alors, sur un terrain légèrement élevé et assez uni, il commença à se démener comme un diable dans un bénitier et à exécuter quelques-uns de ces exercices chorégraphiques qui ont fait l'illustration du célèbre Chicard. Bras, jambes, tête, buste, tout s'agitait, tout se remuait avec précipitation et souplesse. Jamais danse échevelée n'eut tant de désinvolture et tant de fantaisie.

Étonnés par cette brusque et étrange apparition, les sauvages se levèrent et se portèrent en foule autour de Guignard.

« Montrez-vous et tirez en l'air, cria celui-ci. »

Aussitôt, Tarquin et Montgeron surgirent, et déchargèrent leurs carabines. Terrifiés par cette double détonation, les naturels s'enfuirent en poussant des cris d'épouvante. Picou, qui avait reconnu son monde, ne broncha pas.

- Allons ! vite ! vite ! lui cria Guignard, sauvons-nous !
- Pourquoi tant se presser, répliqua Picou avec un flegme admirable ; vous avez interrompu les cérémonies de mon couronnement. Les sauvages voulaient me déclarer roi.
- Ils voulaient te manger !...
- Ah ! Sapristi !...

Et Picou, se dépouillant précipitamment de son diadème emplumé et de son manteau, dégringola, plutôt qu'il ne descendit, les pentes escarpées qui conduiraient au cratère du Rano-Kan. La liberté fut rendue au prisonnier. Il se retira à pas lents en envoyant des saluts d'amitié. Ayant rejoint un groupe de sauvages qui voulaient s'opposer à la fuite des hommes blancs, il parut parlementer avec eux et les contenir. Il réussit, sans doute, car Maxime, Tarquin, Guignard et Picou, descendant à grands pas les flancs de la montagne, arrivèrent au bord de la mer sans être inquiétés. Tony

Hogg vint les joindre avec le jolly-boat et les transporta sur Fanny.

Le jour commençait à poindre, lorsque la baleine abandonna la baie de Cook et s'éloigna vers l'est, vivement aiguillonnée par Bob Kincardy. Picou, tout préoccupé de sa fuite, n'avait prononcé jusqu'alors que de courtes paroles, mais quand il se trouva sur l'hydrostat, des larmes jaillirent de ses yeux, il se précipita dans les bras de son maître et remercia ses compagnons avec l'expression de la plus touchante reconnaissance. Il serra les mains de Guignard et vanta son courage et sa présence d'esprit.

- Ne parlons pas de cela, répondit le marin, je paye ma dette.
- Comment avez-vous cru, demanda miss Victoria, que l'on voulait vous faire roi, mon pauvre Picou ?
- C'est tout naturel. Les sauvages me témoignaient un respect et une admiration qu'on n'accorde qu'aux gens haut-placés.
- D'abord, comment se sont-ils emparés de vous ?
- Après avoir rempli d'eau nos barillets, nous examinâmes les statues disséminées autour du cratère. Je m'écar-

taï un instant pour regarder plus attentivement un buste colossal sur lequel il y avait quelque chose d'écrit. Je cherchais à déchiffrer cette écriture bizarre, lorsque trois indigènes apparurent soudain. Avant que j'eusse le temps de jeter un cri, d'appeler du secours, ils m'enveloppèrent la tête d'un pagne et m'entraînèrent dans un trou, sorte de silos obstrué par une pierre qu'ils replacèrent immédiatement sur l'orifice. J'entendis qu'on m'appelait, mais les sauvages menacèrent de me tuer si je proférais un seul mot. Ils appuyèrent leurs lances sur ma poitrine. Comme l'obscurité était complète, je compris ce que signifiait l'attouchement froid et pointu que je sentais... Après une demi-heure de transes, je fus enlevé du trou et conduit dans un village bâti au pied du Rano-Kan. Tous les habitants du village m'entourèrent et dansèrent autour de moi en chantant une chanson dont les accents m'effrayaient. Je m'attendais à être mis en pièces et déchiqueté, lorsque les chefs s'approchèrent de moi et m'adressèrent des discours dont je ne compris pas un traître mot, et me témoignèrent un

respect qui contrastait singulièrement avec les vexations que j'avais déjà subies. On me logea dans la plus belle case du village, on me donna des serviteurs attentifs à mes moindres signes, on me servit des patates, des volailles, des lapins rôtis et on m'engagea à manger. Eh ! ma foi ! je mangeai de bon appétit. Reconnaissant mon bon caractère, les sauvages poussèrent des cris enthousiastes et vinrent me saluer à tour de rôle. Puis, ils mirent sur mes épaules un manteau d'écorce de mûrier, et sur ma tête une couronne de plumes. C'est alors que je crus qu'ils voulaient me faire roi. En effet, je n'avais qu'à désirer une chose, elle m'était aussitôt donnée, je n'avais qu'à commander, j'étais obéi passivement. Je crois que si j'avais essayé de demander le soleil et la lune, mes sujets se seraient empressés de tout tenter pour décrocher ces astres du firmament. Le soir venu, nous gravîmes les flancs escarpés du Rano-Kan, mais ma personne sacrée ne touchait pas la terre. J'étais un trop grand personnage pour fouler de mes pieds le sol que gravissait péniblement le

commun des mortels. On me transportait sur une sorte de palanquin grossier, et autour de moi, on ne cessait de chanter et de danser. « Bon ! disais-je, ce sont les cérémonies de mon couronnement qui continuent. » Nous arrivâmes au cratère. Là, nouvelles danses et nouveaux chants. Enfin, je pensais que j'allais pouvoir me retirer tranquillement dans mon palais, lorsque MM. Maxime, Tarquin et Guignard sont survenus.

- Il était temps, ajouta Guignard, car si nous avions tardé de te porter secours, tu allais être tué et servi en bifteck à tes fidèles et aimés vaisseaux. J'ai entendu dire que les Anciens couronnaient de fleurs leurs victimes avant de les immoler, les sauvages de Waihou agissent de même ; seulement, ils les croquent séance tenante, sans les faire cuire.

Picou eut un frisson.

À partir de ce moment, « M. Tony Hogg » ne l'appela jamais que « Sa Majesté Antoine Picou 1<sup>er</sup> ».



Bras, jambes, tête, buste, tout s'agitait (p. 140).

## Chapitre XIV

Les Juan Fernandez. La tempête. L'Atacama. La goélette sauvée. Valparaiso. Les côtes du Chili. Les Araucans et M. de Tonnes. La Terre de Feu. Les Shetland du Sud. Les terres antarctiques. Dans la banquise. Un iceberg malencontreux. L'iceberg détruit.

---

Bientôt, Fanny pénétra dans une branche secondaire du courant de Humboldt, ce grand courant d'eau froide qui vient des mers antarctiques, suit la côte occidentale de l'Amérique depuis la Terre de Feu jusqu'au-golfe de Panama et envoie quelques ramifications dans l'océan Pacifique. Rien de particulier ne signala la longue traversée. Des baleines à nageoires dorsales vinrent folâtrer autour de Fanny et lui tinrent souvent compagnie pendant des journées entières. Sachant qu'ils n'avaient rien à craindre de ces inoffensifs cétacés, les voyageurs se gardèrent bien de les effrayer. Leurs ébats les égayaient et leur présence rompait la monotonie de la mer immense.

Le mardi, 13 juillet, les îles Juan Fernandez furent aperçues. C'étaient les premières terres que nos explorateurs voyaient depuis qu'ils avaient quitté l'île de

Pâques.

Les Juan Fernandez, ainsi désignées du nom du navigateur espagnol qui les découvrit, sont au nombre de deux : Mas à Fuera (plus au large) et Mas à Tierra (plus près de terre). Cette dernière doit sa célébrité au séjour d'Alexandre Selkirk, matelot écossais qui y fut abandonné en 1704 par son capitaine et dont les aventures ont inspiré à Daniel de Foë son immortel Robinson Crusoé. Les Juan Fernandez sont à six cents kilomètres du Chili. Mas à Tierra montueuse et fertile, est seule habitée. Elle sert de lieu de déportation.

Le 14 juillet, le ciel se couvrit de nuages grisâtres et le vent d'ouest souffla avec violence. Bientôt, des vagues énormes ondulèrent à la surface de la mer et leur écume rejaillit sur l'hydrostat.

- Encore un chien de temps qui ne fera pas plaisir à Sa Majesté Picou 1<sup>er</sup>, grommela Tony Hogg.
- Ni à moi, dit Guignard, je préfère le beau temps au mauvais. Chacun son goût.
- À bord d'un navire, possible ! mais à bord d'une baleine qu'est-ce qu'on risque ? Aurais-tu peur, gringalet ?
- Peur ? Les marins français ne

connaissent pas ce mot.

- Alors, pourquoi te plains-tu ?
- Je ne me plains pas, mais je pense à ceux qui ne peuvent conjurer le danger comme nous. Combien y a-t-il de braves matelots, aussi bien des Américains que des Français et des Anglais, qui, en ce moment, sont ballotés sur des vaisseaux désarmés et vont être engloutis dans l'Océan.
- Il faut mourir un jour ou l'autre, conclut philosophiquement Tony.

Vers le milieu de la journée, le vent redoubla d'impétuosité et la tempête se déclara dans toute sa fureur et toute sa rage. Une pluie diluvienne poussée presque horizontalement par les rafales rendit inhabitable le pont de l'hydrostat. Fanny elle-même, gênée par le choc répété des flots, ballottée parfois comme un corps inerte, sonda à diverses reprises et ne remonta que pour respirer. La mer grondait sourdement et se couvrait de flocons blanchâtres qui lui donnaient une couleur laiteuse. Jusqu'à cinquante mètres de profondeur, elle conservait une opacité que la lumière des fanaux, passant à travers les verres en cristal, ne parvenait pas à percer. Picou, nous devons l'avouer, malgré les encoura-

gements que lui prodiguaient Tarquin et Guignard, subissait des transes mortelles, et « Sa Majsté » faisait triste figure.

Une fois, la baleine frémit et fit un écart brusque et violent.

« Fanny a touché ! » s'écria avec terreur Bob Kincardy.

Les voyageurs se portèrent aux vues de l'hydrostat et regardèrent. Ils distinguèrent un brick qui coulait et s'enfonçait avec lenteur dans le gouffre. Ils virent des hommes accrochés aux sabords, aux haubans, aux huniers, se tordant dans les dernières convulsions de l'agonie... C'était un spectacle horrible et qui ne saurait se décrire. Le brick passa comme un noir fantôme et disparut...

- Les malheureux ! murmura miss Victoria en essuyant les larmes qui perlaient sur ses paupières.
- Et il nous est impossible de les secourir, dit Maxime Montgeron avec douleur, Peut-être y a-t-il des naufragés qui se débattent au-dessus de nos têtes, ajouta le capitaine Bob, montons ! nous les sauverons ! »

Il tira sur les rênes, obligea Fanny de remonter à la surface de la mer et prit toutes précautions pour l'empêcher de

sonder. La tempête se déchaînait plus terrible et plus épouvantable. Les vagues, hautes d'une dizaine de mètres, s'entrechoquaient, se tordaient, se repliaient sur elles-mêmes et mugissaient lugubrement.

Bob Kincardy passa la tête à travers l'écoutille et regarda autour de lui. Il n'aperçut rien. Tout à coup, deux fortes détonations retentirent.

- Quel est ce bruit ? demanda miss Victoria.
- Attendez, répondit Bob, passez-moi une lunette.
- Ça, dit Tony Hogg sans s'émouvoir, c'est le canon d'alarme d'un navire.

Deux nouvelles détonations furent entendues.

« Vite ! cria Bob Kincardy, portons-nous au secours d'une goélette que j'aperçois à deux milles d'ici... La mer la secoue comme une coquille de noix et va l'engloutir. »

En moins de dix minutes, Fanny se trouva dans les eaux de la goélette ; des matelots affolés jetaient des marchandises dans les flots pendant que d'autres pompaient avec ardeur. Debout sur le gaillard d'arrière, le capitaine cramponné aux

sabords donnait des ordres et essayait de relever le courage affaibli de ses hommes. Parfois, le navire s'enfonçait entre deux énormes lames et on n'apercevait alors que sa mâture en partie dégrée. Souvent, des vagues se précipitaient en rugissant sur le pont et balayaient tout ce qu'elles rencontraient. Deux hommes furent enlevés. Bob Kincardy se porta à leur secours et parvint, avec l'aide de ses compagnons, à les arracher à une mort certaine. Ces deux naufragés, hissés sur l'hydrostat, apprirent aux voyageurs qu'il s'était déclaré une voie d'eau dans la goélette, que les pompes devenaient insuffisantes et qu'elle allait infailliblement sombrer.

Bob se rapprocha de l'Atacama (c'était le nom du navire) et héla le capitaine. Celui-ci, tout surpris d'apercevoir une baleine, et surtout une baleine portant sur son dos une cabine et des personnes, répondit d'une voix tremblante. Le courroux de la tempête l'effrayait à peine, mais la vue de Fanny le troublait. Bob le rassura et lui apprit qu'il venait le secourir.

- Une voie d'eau s'est déclarée à babord dans la cale, cria le capitaine.
- Ne peut-on la boucher ?

- Nous sommes chargés de cuivre et il nous est impossible de déplacer cette lourde cargaison.
- Continuez de pomper et jetez-nous du bois, du calfat, des vis et des clous.

Le capitaine obéit immédiatement.

- Tony, dit Bob au harponneur, nous allons chercher la voie d'eau et la fermer nous-mêmes.
- Comment cela ?
- Tu vas le voir ?

Bob Kincardy et Tony Hogg endossèrent leurs costumes imperméables, placèrent sur leurs épaules l'appareil Rouquayrol-Denayrouze et commandèrent à Montgeron de conduire Fanny auprès de la goélette. Au bout d'un instant, ils reconnurent que trente centimètres carrés environ de la carène s'étaient crevassés. Alors ils désignèrent l'endroit à réparer et ordonnèrent au capitaine de laisser tomber des échelles de corde et des aussières. Ils s'attachèrent solidement et disparurent sous les flots. L'Atacama violemment ballottée, s'inclinait parfois d'une façon effrayante, mais Bob accroché aux échelles, collé contre les membrures, soutenait Tony de sa main vi-

goureuse, pendant que celui-ci, avec le sang-froid qui le distinguait, clouait des planchettes sur la voie d'eau, les assujettissait fortement et les calfatait. Cette opération dura vingt minutes, vingt mortelles minutes, pendant lesquelles Maxime surveilla ses deux camarades et maintint Fanny à proximité pour leur venir en aide en cas d'accident. Heureusement, rien de fâcheux ne survint. Tony Hogg et Bob Kin-cardy remontèrent à la surface et grim-pèrent sur l'hydrostat. Les deux marins sauvés se servirent des échelles de corde et se rendirent sur leur bord, émerveillés de ce qu'ils avaient vu.

- Eh bien ! cria Bob, la cale se vide-t-elle ?
- Oui, répondit le capitaine de l'Atacama. Les pompes fonctionnent parfaitement et l'eau baisse. Mon équipage et moi, nous vous devons la vie. Apprenez-nous comment vous vous appelez pour que nous sachions le nom de notre sauveteur.
- Si l'on vous demande qui vous a secouru, vous répondrez que c'est l'équipage de la Fanny, la première baleine soumise à la puissance de l'homme. Tant que l'ouragan continue, tenez le large, mais empressez-vous

ensuite de gagner quelque port pour réparer votre navire.

- Nous allons à Valparaiso.
- Nous aussi. Au revoir.

Malgré l'état de la mer, les marins de l'Atacama cessèrent un instant leurs pénibles manœuvres pour acclamer leurs sauveteurs et regarder la baleine qui bondissait sur la crête écumante des vagues et nageait vigoureusement vers la côte chilienne, distante encore de soixante kilomètres. Quand Fanny entra dans la rade de Valparaiso, la tempête avait presque cessé, et le soleil, perçant la couche de nuages, répandait sa brillante clarté sur les montagnes escarpées qui entourent la ville. Valparaiso est peuplée d'environ 80 000 habitants ; c'est la cité la plus commerçante du Chili ; les steamers d'Europe et d'Amérique qui doublent le cap Horn s'y arrêtent. On doit comprendre l'effet que produisit la venue d'un cétacé monté et dirigé par des hommes au milieu d'une population maritime. Tout Valparaiso se porta sur les quais. Des chaloupes, des canots, des chalands, des embarcations de toutes sortes garnies d'une énorme affluence de curieux, entourèrent Fanmj. Les autorités civiles et militaires, selon l'usage antique et solennel, vinrent à leur tour et félicitèrent chau-

dement nos hardis voyageurs. On télégraphia à Santiago, la capitale du Chili, l'importante nouvelle, et comme cette ville n'est distante de Valparaiso que de 130 kilomètres et lui est reliée par un chemin de fer, on organisa des trains de plaisir qui amenèrent une foule de curieux. Le président, les ministres, les hauts fonctionnaires de la république chilienne se rendirent à Valparaiso.

Sur ces entrefaites, l'Atacama remorqué par un paquebot à vapeur qu'il avait rencontré, rentra dans le port. Le capitaine raconta les incidents relatifs à son sauvetage. Ce récit, répandu de bouche en bouche, et naturellement amplifié de faits presque prodigieux, produisit une effervescence enthousiaste qui déborda en cris bruyants et en bravos tapageurs. Bob Kincardy et ses compagnons furent conviés à dîner chez le gouverneur de Valparaiso, en compagnie du président. Tarquin, Guignard et Picou restèrent sur l'hydrostat pour garder la baleine. Le soir, la ville s'illumina comme si on eût célébré une fête nationale, et une vingtaine de discours, plus ou moins éloquents, furent prononcés en l'honneur des vaillants explorateurs.

Il était plus de minuit, lorsque Maxime Montgeron, Bob Kincardy, miss Victoria et

Tony Hogg revinrent sur l'hydrostat. Pendant leur absence, la municipalité avait envoyé une véritable cargaison de vivres et renouvelé la provision d'eau... et de vin. Attention à laquelle fut sensible Tony qui, légèrement éméché, déclara que le Chili était la seconde nation du monde puisque les États-Unis en étaient la première.

Le lendemain, de très grand matin, la baïne décrivit quelques circuits dans la rade et s'élança vers la haute mer, saluée par les acclamations d'une multitude immense. Bob Kincardy la conduisit assez au large et tourna brusquement vers le sud pour suivre les côtes du Chili qu'il ne voulait point longer de trop près. Ces côtes, excessivement abruptes, hérissées d'écueils et de rochers désagrégés, sont dangereuses. Souvent secouées par les tremblements de terre, elles subissent des mouvements qui défigurent leurs contours. Les tremblements de terre de 1822, 1835 et 1837, détruisirent en partie Valparaiso, Melpilla, Quillota, Casablanca et soulevèrent le rivage d'une hauteur moyenne de 2 mètres sur une longueur de 200 lieues. Le Chili est une contrée essentiellement volcanique. En 1872 un nouveau cratère a fait irruption ; c'est le Llagnel qui, pour ses débuts, projeta une immense quantité de sables et de cendres que le vent apporta

jusqu'à Santiago.

Dans le lointain, on aperçut la cime neigeuse des Andes, détachant leur silhouette accidentée sur le ciel bleu, puis les villes et villages essaimés sur la côte et entourés de verdoyantes ceintures de chênes, de cèdres, de pins et de lauriers. On passa devant Talcahuano le port de la Conception, et Valdivia, à l'anse du Corral, l'un des meilleurs mouillages de l'Amérique méridionale. On vit le pays qui forme la province d'Araucanie.

- Voici le royaume de M. de Tonnens, dit Maxime Montgeron.
- En effet, répondit Bob, et j'eus occasion de relâcher à Valdivia lorsque votre compatriote fut enlevé par les troupes chiliennes (4 janvier 1862).
- Un émule de Sa Majesté Picou 1<sup>er</sup>, interrompit en ricanant Tony Hogg.
- Non, non, reprit le capitaine Kincardy ; M. de Tonnens était parvenu à se faire déclarer roi sous le nom d'Orélie-Antoine 1<sup>er</sup>, le 17 novembre 1860, et quoiqu'en Europe et dans l'Union on rît de sa royauté éphémère, il est probable qu'il aurait rendu de réels services à la civilisation, en assouplissant aux lois du vieux monde, les

terribles Araucans.

- Sont-ils donc si terribles qu'on le prétend ? demanda Montgeron.
- Il est incontestable qu'ils sont braves et que les Espagnols ne purent jamais les soumettre. Ils aiment la liberté plus que la vie. Quand une nation, si barbare et si méprisée qu'elle soit, nourrit des sentiments d'indépendance et repousse l'oppression, elle mérite notre estime. Les Araucans ne sont pas aussi dégradés que certains écrivains chiliens le prétendent. Ils forment une confédération offensive et défensive présidée par un conseil de sages et d'anciens, désignés par l'élection. On prétend que ces députés sont extrêmement bavards... Mais les députés ne sont-ils bavards qu'en Araucanie ?

Maxime Montgeron toussa.

Pendant deux à trois jours, on suivit cet immense littoral patagonien qui s'étend depuis l'archipel de Chiloé jusqu'au détroit de Magellan. La pluie tomba fréquemment et gêna les voyageurs qui ne purent monter sur l'hydrostat et examiner ce pays triste, désert et sauvage. Bientôt après, ils arrivèrent à l'archipel de la Terre de Feu,

groupe d'une quarantaine d'îles, d'une superficie atteignant 1 100 myriamètres carrés, échancrées par des fjords nombreux, séparées entre elles par des détroits et des canaux aux courants dangereux. Dans leurs expéditions de pêche, Bob Kincardy et Tony Hogg avaient visité quelques-unes de ces îles ; aussi donnèrent-ils d'amples détails sur leur aspect, leur faune, leur flore et leur ethnologie.

« En somme, c'est un vilain pays, dit le capitaine Bob, hérissé de montagnes, couvert de roches striées et de forêts ne perdant jamais leur sombre verdure. Les pics les plus élevés sont ceux qui se trouvent sur la côte occidentale de l'île King Charles Southland : le Darwin (2 125 m.) et le Sarmiento (2 155 m.) ; ce dernier est un volcan. Le climat de tout l'archipel est rude, froid et humide. Rien ne distingue les saisons. La flore est toute particulière et n'a rien de commun avec celles de la Patagonie et des Andes. Elle est surtout caractérisée par la prédominance des plantes toujours vertes. Le céleri sauvage et le cochléaria sont les seuls végétaux comestibles qu'on y trouve. Les animaux sont excessivement rares ; on ne rencontre que des chiens et des vautours. Les naturels ne ressemblent en rien aux Patagons dont ils

sont les proches voisins. Petits, laids, maigres, ils traînent misérablement leur vie et errent sur les côtes à la recherche de leurs aliments. On les appelle Pécherais, nom qui signifie amis. Heureusement, la mer est moins infertile que la terre. Ces parages désolés sont fréquentés par des cétacés, des phoques, des poissons de toutes sortes, des crustacés et de nombreuses espèces d'oiseaux aquatiques que les indigènes poursuivent, chassent et mangent. Ceux-ci confectionnent leurs vêtements dans des peaux de phoque qu'ils jettent sur leurs épaules sans leur faire subir aucune préparation. Autrefois, les Tchouktchis ont rebuté votre odorat, eh bien ; essayez des Pécherais et vous m'en direz des nouvelles ! »

Les voyageurs passèrent une nuit à proximité du cap Horn et circulèrent entre plusieurs navires retenus par les vents contraires. Il est très difficile, en effet, aux bâtiments voiliers de doubler ce promontoire. Quelques-uns attendent des semaines entières avant de pénétrer dans le grand océan du Sud.

- Puisque nous avons du temps devant nous, dit Bob Kincardy à ses compagnons, et que je ne dois arriver à Boston que le 15 septembre, voulez-

vous que nous fassions une petite excursion vers le continent austral ?

– Adopté ! répondit l'équipage.

Depuis qu'elle voguait dans les mers froides, Fanny paraissait plus forte et plus vigoureuse ; aussi franchit-elle les huit cents kilomètres qui séparent la Terre de Feu du continent antarctique en vingt-quatre heures. Elle longea les Shetland du Sud, groupe d'îles désertes et glacées, reconnues en 1599 par le Hollandais Dirk Geritz, visitées en 1819 par Smith, et en 1838 par notre glorieux Dumont d'Urville qui découvrit en même temps la Terre Louis-Philippe, terre que désirait explorer à son tour le capitaine Bob.

Les voyageurs furent réellement épouvantés de l'aspect que présentait cette région sinistre. Des couches de laves et de cendres volcaniques alternaient avec des couches de glace et formaient un rivage inabordable. Des icebergs monstrueux reposaient sur d'énormes roches écroulées dans la mer, et la banquise, parsemée d'humoks, étreignait la lugubre falaise. Çà et là, sur des aspérités dénudées, on voyait de longues files de pingouins immobiles, debout sur leurs pattes ramassées, semblables à des sentinelles chargées de surveiller ce redoutable chaos. Fanny par-

courut une distance évaluée à vingt kilomètres avant que l'on découvrit une anse, une baie propre à la descente. Tout à coup on distingua une profonde trouée, étroite, sinueuse comme un fjord des côtes norvégiennes ou groenlandaises ; elle partageait la banquise et se dirigeait vers des montagnes couvertes de neige dressant leurs sommets sous un ciel terne et grisaille.

« Puisque cette seule route nous est ouverte, suivons-la, dit Bob. »

Et il poussa la baleine dans la trouée.

On avança avec une prudente circonspection pendant cinq à six heures ; mais la nuit survint et il fallut s'arrêter. Heureusement, une aurore australe envahit le ciel et colora de ses reflets l'horrible passage. Pareilles à des blocs d'améthyste, les glaces réfléchissaient la lumière et donnaient une teinte bronzée au filet d'eau qu'elles n'avaient pas encore envahi.

« On croirait que nous naviguons sur le Styx ou l'Achéron », dit Maxime Montgeron.

Cette comparaison était juste. L'étroite trouée ressemblait à un fleuve infernal. Pour ajouter à l'illusion, quelques phoques traînaient leurs corps noirâtres sur l'ice-

berg et sautillaient, pareils à des démons sortis de l'abîme.

Grâce à la lueur confuse de l'aurore, nos explorateurs continuèrent d'avancer ; mais bientôt ils se heurtèrent à un amas confus de conglomérats d'où s'échappaient des fumeroles et des vapeurs sulfureuses. Un volcan terminait le fjord.

Le cratère était obstrué, et les matières ignées s'épanchaient par de larges crevasses situées presque au niveau du sol. Cette particularité expliquait peut-être l'origine de la trouée, car l'eau échauffée à une température supérieure au milieu ambiant, s'épandait vers la mer et se créait un passage à travers la banquise. Reconnaisant l'impossibilité d'aller plus loin, les voyageurs revinrent sur leurs pas. Arrivés à l'extrémité du chenal, ils furent obligés de s'arrêter. Là où ils avaient trouvé la mer libre, un énorme iceberg se dressait et fermait complètement la passe...

Pendant la courte exploration, le vent avait poussé une montagne de glace vers la trouée. On laissa sonder Fanny pour savoir s'il était possible de franchir en dessous cet obstacle, mais l'iceberg et la banquise touchaient le fond.

Que faire ? que devenir ?

Le capitaine Kincardy regretta amèrement d'avoir entraîné ses compagnons vers le continent antarctique.

Comment sortir de cette prison glacée ? comment vivre sur cette terre aride et désolée ? Rarement, les navires viennent la visiter. L'hydrostat était approvisionné de vivres pour trois semaines ou un mois ; mais après ?

Il fallait donc mourir, ou du moins, attendre un secours inespéré ! Et Joshua Halland devait promettre sa fille le 15 septembre ! Miss Clara-Anna était à jamais perdue pour l'homme qui avait sacrifié les trois plus belles années de sa vie afin de tenter et de réaliser quelque chose de grand, d'extraordinaire...

Le pauvre Bob eut un moment de défaillance. Lui, si fort et si courageux, sentit son cœur faiblir, et des sanglots soulevèrent sa poitrine.

- Adieu mes rêves et mes illusions ! murmura-t-il avec douleur.
- Frère, dit miss Victoria, n'y a-t-il donc plus d'espoir ?
- Non. L'iceberg s'est soudé à la banquise et ne disparaîtra qu'avec une débâcle.

- Pour la débâcle, il ne faut pas y compter, interrompit Tony. Mais tout n'est pas perdu ; nous chasserons les phoques. Nous mangerons Fanny, nous élèverons des snow-houses (hutttes de neige), et peut-être quelque navire viendra-t-il nous chercher.
- Moi, je pêcherai, dit Guignard, et je vous assure que je suis assez adroit pour pincer le poisson qui passera à portée de mes mains.
- Mais, ajouta Picou d'une voix timide, s'il nous faut une débâcle pour sortir d'ici, il est en notre pouvoir de la produire.
- Ah ! pardieu, répliqua Tony Hogg, il eût été bien étonnant que Sa Majesté n'ouvrît la bouche pour dire une bêtise. Malgré tes pouvoirs royaux, as-tu les vents alizés dans tes poches ou ton estomac pour les lancer contre la glace et la fondre ?
- Picou n'est pas si bête que toi, dit Guignard.
- Allons, Gringalet, tais ton bec et sois plus poli pour ton ancien.
- Oui, je répète que Picou n'est pas

aussi bête que toi, maître Tony, que tu ne m'effraies guère avec tes larges épaules, et que je comprends l'idée de Picou. Continue, Picou.

- Voilà ce que je pensais, reprit avec calme le serviteur de Maxime ; autrefois, le capitaine dégagé le goulet de Whale-Bay obstrué par le Peerless, ne peut-il, par les mêmes moyens, se débarrasser de l'iceberg ?
- Ah ! oui... oui... C'est une heureuse idée, s'écria Bob Kincardy ; Picou, je vous remercie, vous nous sauvez. Al-lons ! à l'ouvrage !

Armés de pics et de tiges de fer, les voyageurs creusèrent des trous dans la glace et y déposèrent des boîtes de dynamite. Au moyen d'un fil métallique assez long et de la bobine de Rumkorff, le courant électrique produisit des explosions qui désagrégèrent l'iceberg. Mais il fallut trois journées, trois longues journées qui parurent trois siècles à Bob Kincardy pour dégager la passe. Avec le jolly-boat, Tarquin et Guignard repoussèrent au large les glaçons qui surnageaient afin de les empêcher de se ressouder. Enfin, le 31 juillet au matin, Fanny, bien reposée et bien nourrie, car on ne l'avait pas négligée pendant ces trois jours, quitta le chenal où elle était empri-

sonnée, s'élança vers le nord, longea la Terre de Joinville, passa entre les Shetland du Sud et les Nouvelles-Arcades, et pénétra dans l'océan Atlantique.

## Chapitre XV

Les îles Tristan d'Acunha. La nouvelle Barataria. Mauvaise rencontre. Les pilotes. Miss Victoria en péril. Lutte de Tarquin contre un requin. Picou a du courage. Les requins. Cape-Town. Guignard et Tony Hogg. Une patrouille de Hottentots renversée.

---

Bob Kincardy réfléchit un instant sur la route qu'il devait suivre.

- Si nous longeons le littoral oriental de l'Amérique, dit-il, nous serons obligés de traverser constamment des courants chauds, puis la mer des Antilles qui fourmille d'animaux marins redoutables. Fanny sera certainement incommodée ou effrayée et refusera peut-être d'avancer.
- Eh bien ! répliqua Maxime Montgeron, engageons-nous au milieu de l'océan Atlantique. Cette route me conviendrait assez ; mais les points de relâche y sont extrêmement rares. Nous allons prendre le grand courant polaire antarctique qui s'en va du cap Horn au cap de Bonne-Espérance et remonte la côte africaine jusqu'au golfe de Guinée. La marche de ce

courant est très rapide et favorisera la course de la baleine. Nous relâcherons aux îles Tristan d'Acunha, au Cap, et nous remonterons en nous tenant à proximité des terres.

Bob modifia légèrement la direction prise par Fanny et la poussa vers le nord-est. Le surlendemain, on atteint la Géorgie méridionale (20° long. O. et 54° lat. S.), grande île inhabitée, montueuse et presque constamment entourée d'épais brouillards. Au sud-est, on trouve les îles du Marquis de Traverse dont l'une d'elles possède un volcan. À mesure que les voyageurs s'éloignaient des terres antarctiques, le climat s'adoucissait et perdait de son âpreté. Bientôt, les rayons du soleil percèrent le rideau de nuages et répandirent à la face des flots une vive lumière et une douce chaleur. Aucun incident ne marqua cette longue traversée. Mettant à profit la vitesse du courant, la baleine avançait et courait aussi rapide qu'un train express. Pendant ce trajet, on ne rencontra que trois ou quatre navires anglais, car en cet endroit, la mer est peu fréquentée. Enfin, le 7 août, on aperçut les Tristan d'Acunha.

Ces îles, au nombre de trois, portent le nom du capitaine qui les découvrit en 1506.

Elles ont des eaux excellentes, deux ports magnifiques, abondent en oiseaux de toutes sortes, en chèvres, en porcs sauvages. Situées sous un climat privilégié, elles favorisent les cultures les plus diverses. Les Tristan d'Acunha appartiennent aux Anglais depuis 1815, époque à laquelle ils y établirent un poste pour surveiller l'île Sainte-Hélène où Napoléon était relégué. Après la mort de l'empereur prisonnier, la garnison fut retirée. Il ne resta qu'un petit nombre de familles qui vivent encore sous l'autorité patriarcale et des produits que leur livre la terre fertile.

- Encore un royaume lilliputien, s'écria Bob Kincardy en désignant les Tristan d'Acunha, semblable à celui de l'île de Pâques. pendant que Picou y régnait.
- Comment cela ? Ces îles sont bien sous la dépendance de l'Angleterre, dit Maxime Montgeron
- Oui, mais depuis 1815 seulement. On ne sait comment qualifier cette soif de domination qui s'empare de l'homme, lorsqu'il peut exercer un droit quelconque de souveraineté sur un lopin de terre. Combien de Sanchos qui aspirent au gouvernement de Barataria ! En 1810, un de mes

compatriotes, le caboteur Jonathan Lambert, retrouva les îles Tristan d'Acunha. Dès le 4 février 1811, il envoya un manifeste à toutes les puissances du monde, manifeste sortant d'une chancellerie imaginaire, contresigné par un ministre d'État, le matelot André Millet, qui apprenait aux monarques de l'époque qu'un nouveau souverain venait de surgir. En effet, Jonathan Lambert se déclarait roi de ces îles. Mais, sans doute, il ne trouva pas à sa disposition une liste civile et les honneurs dus à son rang, car il abandonna Tristan d'Acunha en 1813.

Les voyageurs furent accueillis avec bienveillance par les bons habitants des îles Tristan d'Acunha ; ils renouvelèrent la provision d'eau et firent emplette de quelques paires de pintades, oiseaux qui vivent à l'état sauvage sur l'îlot appelé l'Inaccessible. Ils s'arrêtèrent trois heures, et repartirent pour gagner le Cap.

Après avoir parcouru deux à trois cents kilomètres, Fanny montra quelques inquiétudes. Elle souffla plus bruyamment que d'habitude et s'écarta un peu de la ligne droite en décrivant des sinuosités inaccoutumées.

- Y aurait-il des cachalots dans notre voisinage ? dit Tony Hogg.
- Je ne le pense pas, répondit Bob, ces animaux dépassent rarement les tropiques.
- Nous sommes escortés par des requins, ajouta Montgeron.

Et il désigna une lueur argentée qui paraissait et disparaissait dans le sillage tracé par la baleine. Tout l'équipage regarda avec anxiété dans la direction indiquée. Alors, on distingua deux énormes requins, longs de huit à dix mètres, nageant avec vitesse, se tournant de temps à autre sur le côté, montrant leurs larges gueules et leurs ventres blanchâtres. Aucun animal n'éveille autant de haine chez les matelots que la vue de ce féroce squalo si bien nommé, puisque le mot requin dérive de requiem... Tarquin, Guignard, Tony Hogg s'armèrent à la hâte de lances, de coutelas, de haches et de revolvers.

- Je croyais que le requin n'attaquait jamais la baleine, dit Montgeron.
- Hum ! hum ! répliqua Tony, je l'ignore, mais je puis vous affirmer qu'une tranche de lard ne l'effraye pas. Souvent, quand nous remorquions des baleines contre les flancs de nos bâti-

ments pour les dépecer, des requins survenaient et endommageaient jusqu'à vingt quintaux de graisse avant que nous ayons le temps de les chasser. Si cette vermine (que le Seigneur la confonde et l'extermine !) montre du goût pour la baleine morte, elle doit être friande de baleine vivante.

- Eh bien ! préparons-nous à recevoir ces monstres avec tous les égards qu'ils méritent.

Tout le monde, même miss Victoria et le placide Picou qui tremblait légèrement, prit place sur le pont de l'hydrostat. Guignard signala cinq ou six poissons un peu plus gros que des harengs, d'une couleur gris-bleuâtre, qui couraient çà et là, allaient à Fanny, s'en retournaient vers les requins et répétaient fréquemment ce mouvement de va-et-vient.

« Ce sont des pilotes, dit Bob Kincardy, appelés fanfres par les marins français. Ils appartiennent à l'ordre des acanthopterygiens, famille des scomberoïdes, et servent d'éclaireurs aux squales. »

Cette définition était vraie. Le pilote que l'on a quelquefois confondu avec le rémora, précède souvent le requin et le guide vers

sa proie. Ce fait a été contesté, mais Geoffroy-Saint-Hilaire en a démontré l'exactitude. Nous ne résistons pas au plaisir de reproduire sa curieuse observation. Plus d'un lecteur nous en saura gré.

« Le 6 prairial an VI, écrit le grand naturaliste, je me trouvais à bord de la frégate l'Alceste, entre le cap Bon et l'île de Malte. La mer était tranquille : les passagers étaient fatigués de la trop longue durée du calme, lorsque leur attention se porta sur un requin, qu'ils virent s'avancer vers le bâtiment. Il était précédé de ses pilotes, qui conservaient assez bien entre eux et le requin la même distance ; les deux pilotes se dirigèrent vers la poupe du bâtiment, la visitèrent deux fois d'un bout à l'autre, et après s'être assurés qu'il n'y avait rien dont ils pussent faire leur profit, reprirent la route qu'ils avaient tenue auparavant. Pendant tous leurs divers mouvements, le requin ne les perdit pas de vue, ou plutôt il les suivait si exactement qu'on aurait dit qu'il en était traîné.

« Il n'eut pas plutôt été signalé qu'un matelot du bord prépara un gros hameçon qu'il amorça avec du lard ; mais le requin et ses compagnons s'étaient déjà éloignés de vingt à vingt-cinq mètres ; cependant il jette à tout hasard son morceau de lard à

la mer. Le bruit qu'en occasionne la chute se fait entendre au loin. Nos voyageurs en sont étonnés et s'arrêtent ; les deux pilotes se détachent ensuite et s'en vont aux informations à la poupe du bâtiment. Le requin, pendant leur absence, se joue de mille manières à la surface de l'eau ; il se renverse sur le dos, se rétablit ensuite sur le ventre, s'enfonce dans la mer, mais toujours reparaît à la même place. Les deux pilotes, parvenus à la poupe de l'Alceste, passent auprès du lard, et ne l'ont pas plutôt aperçu qu'ils retournent vers le requin avec plus de vitesse qu'ils ne sont venus. Comme ils l'avaient atteint, celui-ci se mit à continuer sa route ; alors les pilotes, en nageant, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, font tous leurs efforts pour le devancer ; à peine en sont-ils venus à bout qu'ils se retournent tout à coup et reviennent une seconde fois à la poupe du bâtiment ; ils sont suivis du requin, qui parvient ainsi, grâce à la sagacité de ses compagnons, à apercevoir la proie qui lui était destinée.

« On a dit du requin qu'il avait l'odorat très délicat ; j'ai donné beaucoup d'attention à ce qui s'est passé quand il s'est trouvé dans le voisinage du lard ; il m'a paru qu'il n'en fut avisé qu'au moment où ses guides le lui curent pour ainsi dire indi-

qué ; ce n'est qu'alors qu'il nagea avec plus de vitesse, ou plutôt qu'il fit un bond pour s'en emparer. Il en détacha d'abord une portion sans être harponné ; mais à la seconde tentative qu'il fit l'hameçon pénétra dans la lèvre gauche ; il fut pris et hissé à bord. »

Édifiés sur le compte des requins, les voyageurs les surveillèrent et se mirent sur la défensive. L'un d'eux s'approcha et bondit contre l'hydrostat. Guignard lui envoya une balle, mais le projectile glissa sur la peau du monstre et ne le blessa même pas. L'autre s'inclina sur le côté et essaya de mordre Fanny. Garantie par une sangle, la baleine ne sentit pas les dents pénétrer dans sa chair, mais à cet attouchement elle frémit ; le requin revint à la charge avec une nouvelle fureur. Tony Hogg lui appliqua quelques coups de lance qui entrèrent dans les ouvertures par lesquelles l'eau pénètre jusqu'aux branchies. Il y eut un instant de répit : les deux squales semblèrent se concerter pour recommencer leur attaque.

- Si nous avons un émerillon, dit Guignard, nous serions bientôt débarrassés de ces vilains poissons.
- Qu'est-ce donc qu'un émerillon ? demanda Picou d'une voix émue par la peur.

- C'est un hameçon très fort qu'on dissimule dans un morceau de lard et que l'on présente aux requins lorsqu'on veut les pincer. Généralement, ils se laissent prendre comme des goujons au bout d'une ligne.
- Attendez, s'écria Bob, nous allons essayer un émerillon d'un nouveau genre.

Immédiatement, il plaça une grenade attenant à un fil métallique dans le corps d'une pintade et lança cet appât à la mer.

« Attention ? dit-il à miss Victoria ; prépare-toi à produire un courant électrique avec la bobine de Rumkorff aussitôt que tu sentiras une secousse. »

Un pilote vint flairer la pintade et alla ensuite prévenir un requin. Celui-ci arriva, ouvrit une gueule d'une largeur démesurée et engloutit le cadavre de l'oiseau. Aussitôt, une détonation éclata, une nappe de sang rougit l'eau et le squala coula. Pendant ce temps, l'autre requin se précipita de nouveau sur Fanny. La baleine brandit sa queue et fit un soubresaut qui l'éleva à deux ou trois pieds au-dessus des vagues. Ce mouvement fut si brusque, si inattendu que les voyageurs ne se maintinrent sur le pont de l'hydrostat qu'en s'accrochant à

tout ce qui présentait une saillie. Miss Victoria, moins forte ou plus mal placée, fut précipitée dans la mer... Un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines.

Le requin se précipita vers la jeune fille, mais avant qu'il l'eût atteinte, Tarquin et le timide Picou s'élancèrent spontanément dans les flots. Tarquin, armé d'un coutelas aigu, nagea droit au squal, évita sa terrible gueule en plongeant et lui planta son couteau dans le ventre. Le monstre tourna toute sa fureur contre le nègre et tenta de le mordre. Picou, saisissant miss Victoria par ses habits flottants, revint vers la baleine que l'on avait arrêtée et remit son précieux fardeau à Maxime Montgeron et à Bob Kincardy, qui, malgré leur bravoure incontestable, étaient atterrés et livides. Tony Hogg et Guignard suivaient d'un regard anxieux le terrible combat que l'intrépide Tarquin soutenait contre le requin. L'animal bondissait, se tournait sur le côté pour saisir l'homme et le broyer dans ses puissantes mâchoires, mais celui-ci esquiva son ennemi, plongeait, lui labourait les flancs avec son coutelas, apparaissait pour respirer, replongeait encore, portait de nouveaux coups et continuait à enfoncer dans le corps du squal son arme affilée. Cette lutte formidable dura dix minutes. Enfin le monstre succomba. Le nègre s'installa sur

son cadavre flottant et poussa un rugissement de triomphe. Puis il monta à bord de l'hydrostat.

- Et maîtresse, demanda-t-il, comment va-t-elle ?
- Vous lui avez sauvé la vie, mon brave Tarquin, dit Maxime Montgeron en lui serrant la main.

Miss Victoria, remise de son saisissement et de sa frayeur, remercia avec effusion le nègre et Picou.

- Sans votre bravoure, sans votre présence d'esprit, leur dit-elle, je serais morte. Vous avez exposé votre vie pour moi, je m'en souviendrai.
- Maîtresse, interrompit Tarquin en lui baisant la main, ma bonne maîtresse !

Le nègre ne put rien ajouter. Deux larmes glissèrent sur ses joues. Il s'effrayait du danger qu'avait couru miss Victoria, lui qui venait de soutenir une lutte homérique !

Mais Picou, le poltron, le fouinard, le timide Picou ! Comment s'était-il élancé à la mer et audevant d'un requin ? Cette action bouleversait toutes les opinions que l'on avait de sa peureuse personne.

- Enfin, lui demanda-t-on, expliquez-

nous comment vous n'avez pas craint de braver le péril qui vous menaçait ?

– Que voulez-vous ? répondit-il simplement ; il paraît que j'ai du courage !

Tony Hogg lui-même était émerveillé. Dès lors, il cessa ses plaisanteries d'assez mauvais goût envers le bénévole domestique et lui témoigna du respect. En revanche, son animosité se porta plus forte et plus insolente sur Ambroise Guignard mais le marin avait la langue ; bien pendue, et il sut relever les attaques du harponneur.

Débarrassée de ses ennemis, la baleine continua sa course vers le Cap. Naturellement, il fut souvent question des requins, et ces animaux voraces firent tous les frais de la conversation pendant quelque temps. Bob Kincardy donna d'amples détails sur leurs mœurs.

« Le requin, dit-il, est l'un des fléaux de la mer. Il inspire la crainte et l'effroi à tous les habitants de l'onde. Combien de sinistres drames dont il est le héros. Combien de naufragés, de ! baigneurs, de plongeurs, il a poursuivis et dévorés Sa force est extraordinaire ; il ne connaît ! pas la fatigue. On l'a vu suivre des navires en se jouant et en décrivant mille circuits autour

de la carène. Sa gueule, munie de six rangées de dents triangulaires et tranchantes, présente une énorme dimension. Il a la férocité du tigre, l'agilité de l'oiseau et la gloutonnerie d'un porc affamé. Sa bouche est située à trente ou quarante centimètres en arrière du museau. Grâce à cette disposition, le requin est obligé de se tourner pour saisir sa victime, et celle-ci peut lui échapper. Il tue pour le plaisir de tuer. Le carnage est son seul plaisir comme autrefois il était celui de ces flibustiers, de ces sanguinaires négriers qui infestaient les îles du golfe du Mexique ou qui croisaient sur les côtes africaines. Avec leur flyboat (bateau qui vole), ces terribles aventuriers s'abandonnaient aux caprices de la mer et se jetaient, avides de pillage, sur tout ce qui s'offrait à leurs regards, aussi bien sur le brick inoffensif servant aux besoins du commerce que sur le navire de guerre. La nuit, ils tombaient à l'improviste dans une ville endormie ou mal gardée, tantôt à Maracaïbo, tantôt à Guayaquil et s'enivraient de sang. Puis, ils revenaient s'abriter dans leurs keys inaccessibles et dissipaient en orgies et en débauches effrénées le produit du butin, « pas de pitié, guerre à mort ! » Tel était leur cri de guerre. Montbars l'exterminateur passait la lame de son

sabre d'abordage entre ses lèvres et suçait avec délices les caillots de sang qui y adhéraient. On prétend que les requins ont une prédilection marquée pour la chair humaine, et surtout pour la chair de nègre ; le Père Labat assure même qu'ils préfèrent les Anglais aux Français. Les preuves de cette préférence font défaut, et je soupçonne le Père Labat d'avoir mieux connu la théologie que l'histoire naturelle des squales. Rien d'étonnant à ce que les requins aient fait leurs délices de la chair des noirs, car les négriers, aussi féroces que les flibustiers leur jetaient en pâture un excédant de cargaison et se débarrassaient en mer des infirmes et des malades qu'ils avaient capturés. Tout navire s'adonnant à la traite des esclaves était suivi par des légions de requins. L'infâme marchand de chair humaine et les monstres se comprenaient. – « Empêchez les évasions, surveillez mon bâtiment, disait le négrier, et je vous nourrirai. – Jette-nous des cadavres, jette-nous des corps humains et nous ferons bonne garde, répondaient les squales. » – Ah ! si les flots pouvaient compter les épisodes lamentables dont ils ont été les impassibles témoins ! Que de lugubres récits ! Que de navrantes histoires ! – « Eh ! les gars, criait parfois le négrier à

ses dignes acolytes pendant les instants de répit que lui donnaient les temps de calme, nous nous ennuyons, et les sharks ont faim ; nous allons nous divertir." Et l'on attachait quelques esclaves le long des bastingages, et les sharks s'élançaient tout joyeux vers la victime affolée jusqu'à ce qu'elle fût déchirée et dévorée. Négriers et requins disparaîtront un jour comme ont disparu les flibustiers. L'heure fatale a déjà sonné pour les premiers, elle sonnera aussi pour les seconds, car tout ce qui vit sur la terre et dans l'onde les hait. Dans les Indes, en Norvège, à Java, au Malabar, partout où ils abondent on les poursuit, on les chasse, on les tue... »

Après le combat soutenu contre les requins, rien ne contraria le voyage. Le 11 août, Fanny entra dans la baie de la Table, port principal de la ville du Cap. Comme à Honolulu, comme à Valparaiso, les habitants se portèrent en foule sur les quais et dans les embarcations pour voir de près la baleine et présenter leurs félicitations à l'équipage. Le Cap, ou mieux Cape-Town, est une grande et belle ville, régulièrement bâtie, possédant plusieurs édifices publics remarquables, des églises, un château fort, une Bourse aux belles proportions, un jardin botanique, un observatoire, un arsenal, des bibliothèques. La population est éva-

luée à quarante mille âmes. Naguère, on pensait que le percement de l'isthme de Suez diminuerait l'importance de Cape-Town et de la colonie dont elle est la capitale mais ces prévisions ont été trompées. Le commerce s'accroît et prend une nouvelle activité, l'agriculture prospère et les travaux industriels créent journellement des ressources que l'on demandait autrefois à l'exportation européenne. On a découvert de l'or à Queenstown, à Tatin près des monts Kolobeng, de la houille à Stormberg, des diamants sur les bords du Vaal, à Beer's-New-Rush, puis, en divers endroits, du plomb, du cuivre et du fer. Les Anglais, ces admirables colonisateurs, ont tiré un excellent parti d'une contrée qui n'avait guère prospéré entre les mains des Hollandais. Aujourd'hui, ils ont le monopole du commerce de toute l'Afrique australe et sortent de leur possession des bestiaux, des laines fines, du coton, du vin, du sucre, de l'arrow-root, des plumes d'autruche, du café, etc.

Le gouverneur de la colonie, suivi par les notabilités anglaises et indigènes, vint présenter ses hommages aux hardis explorateurs et leur offrit une princière hospitalité. La baleine fut confinée dans un vaste bassin de Table-bay, non loin de l'arsenal, et reçut d'abondantes provisions de viande

hachée et de petits poissons. Dans la soirée, il y eut grand gala au palais du gouvernement. Miss Victoria devint l'objet des attentions les plus délicates et les plus courtoises. Le capitaine Bob Kincardy et Maxime Montgeron durent raconter les divers incidents de leur fabuleux voyage et répondre aux nombreuses questions qu'on leur adressa. Tony Hogg, Tarquin, Guignard et Picou, gênés par le décorum, et du reste, parfaitement réconfortés par un excellent dîner arrosé de ce fameux vin de Constance qu'on récolte près de Cape-Town, résolurent de visiter la ville. Ils quittèrent les salons du gouverneur et circulèrent dans les rues. Mais Tony, l'incorrigible Tony, fit des haltes souvent répétées chez les débitants de brandy.

- Je n'aime pas l'étiquette, disait-il, on ne peut jamais boire à sa soif au milieu de gens trop polis. Parlez-moi d'un solide comptoir de taverne, c'est préférable aux tables de tous les gouverneurs de la terre.
- Tony, répliqua Picou, tu vas t'enivrer.

Depuis que Picou avait eu conscience de son courage, il envoyait à tous les diables sa timidité native et tutoyait le harponneur. Celui-ci trouvait la chose toute naturelle.

- M'enivrer, reprit-il, c'est bon pour des avortons ou des gringalets comme Guignard, qui ne saurait supporter un quart de pinte de brandy sans trébucher à tous les pavés.
- Possible, répondit Guignard, mais les gringalets tels que moi ne craignent pas à jeun un tonneau comme toi.
- Malheur ! si ça ne fait pas pitié !
- Pitié on non, tu ne m'effraies pas, entends-tu, maître Tony.
- Si je laissais tomber mon poing sur ton occiput, je t'enfoncerais sous terre.
- Essaie donc.
- Eh bien ! veux-tu boxer !
- Je ne sais pas boxer, mais si tu m'attaques, je me défendrai.
- Misère des misères ! faudra-t-il que les roquets aboient toujours après les boule-dogues ?
- Eh bien ! viens avec moi. L'endroit où nous nous trouvons est assez désert et nous pourrons nous flanquer une tripotée soignée. Je te montrerai enfin que tu n'es pas aussi terrible que tu le parais et que ta suffisance mé-

rite une leçon.

– Je veux bien.

Tarquin et Picou essayèrent de s'interposer et de s'opposer à la lutte, mais les deux adversaires ne voulurent entendre aucune bonne raison. En pareil cas, c'est assez l'ordinaire.

Tony Hogg s'arcbouta sur ses jambes, ramassa ses deux énormes poings contre sa poitrine et prit la position d'un boxeur émérite qui se prépare à l'attaque.

« Attrape celui-là, cria-t-il en envoyant un formidable coup de poing à Guignard. »

Mais le Français, agile et lesté comme un écureuil, se baissa, évita le coup et s'élança sur Tony qui se mettait sur la défensive.

« Pare celui-là, dit-il, et celui-ci... et celui-ci encore... »

Tony hurlait de rage, non à cause du mal qu'il ressentait, car Guignard frappait faiblement ; mais parce qu'il ne réussissait pas à atteindre son ennemi.

« Ah ! si je t'empoigne, criait-il, tu me le paieras. »

Mais Guignard sautait à gauche, à droite, bondissait, paraît tous les horions et se

permettait de railler.

« Eh bien ! Tony, je ne suis pas encore sous terre... v'lin... empoigne ça... v'lan... reçois cette torgnole... » Tout à coup, survinrent quatre Hottentots de la milice conduits par un policeman.

« On se bat ici, cria l'agent de l'autorité ; emparez-vous de ces batailleurs et conduisez-les au poste de la police. »

Tarquin, Picou et Guignard s'empresèrent de décamper, mais Tony moins lesté et tout ahuri de ce qui lui arrivait, n'eut pas le temps de fuir.

Fiers de leur capture, les Hottentots placèrent le harponneur entre eux et l'emmenèrent plus triomphalement que s'ils eussent conduit un roi prisonnier.

- Ah ça, dit Guignard, laisserons-nous ! emmener notre compagnon comme un gougeat ? ce serait une honte pour l'équipage de la Fanny.
- Massa Guignard, toi avoir raison, répondit Tarquin.
- Que faut-il faire pour le délivrer ? ajouta Picou.
- Jetons-nous sur les moricauds, renversons-les par une attaque brusque, et fuyons avec Tony.

- Mais si là police anglaise apprend que nous nous sommes portés à des voies de fait envers ses agents, elle nous pincera.
- Bah ! la police anglaise ne nous connaît pas ; nous partons demain matin, elle ne se doutera jamais que des gens qui ont dîné avec le gouverneur se soient crochetés.
- Eh bien ! attaquons ! conclut Picou.

Le domestique de Montgeron se sentait humilié qu'à sa barbe et à son nez on enlevât son compagnon.

Les trois hommes coururent vers la patrouille qui les avait surpris, se cachèrent dans l'ombre et tombèrent à l'improviste sur les Hottentots qui, avant d'être revenus de leur étonnement, étaient bousculés et renversés. Tony Hogg comprit qu'on venait à son aide. Alors, il poussa fortement le policeman qui alla rouler contre un mur, et se sauva avec ses camarades. Les quatre hommes se perdirent dans une rue déserte et mal éclairée. Du reste, personne ne les poursuivit.

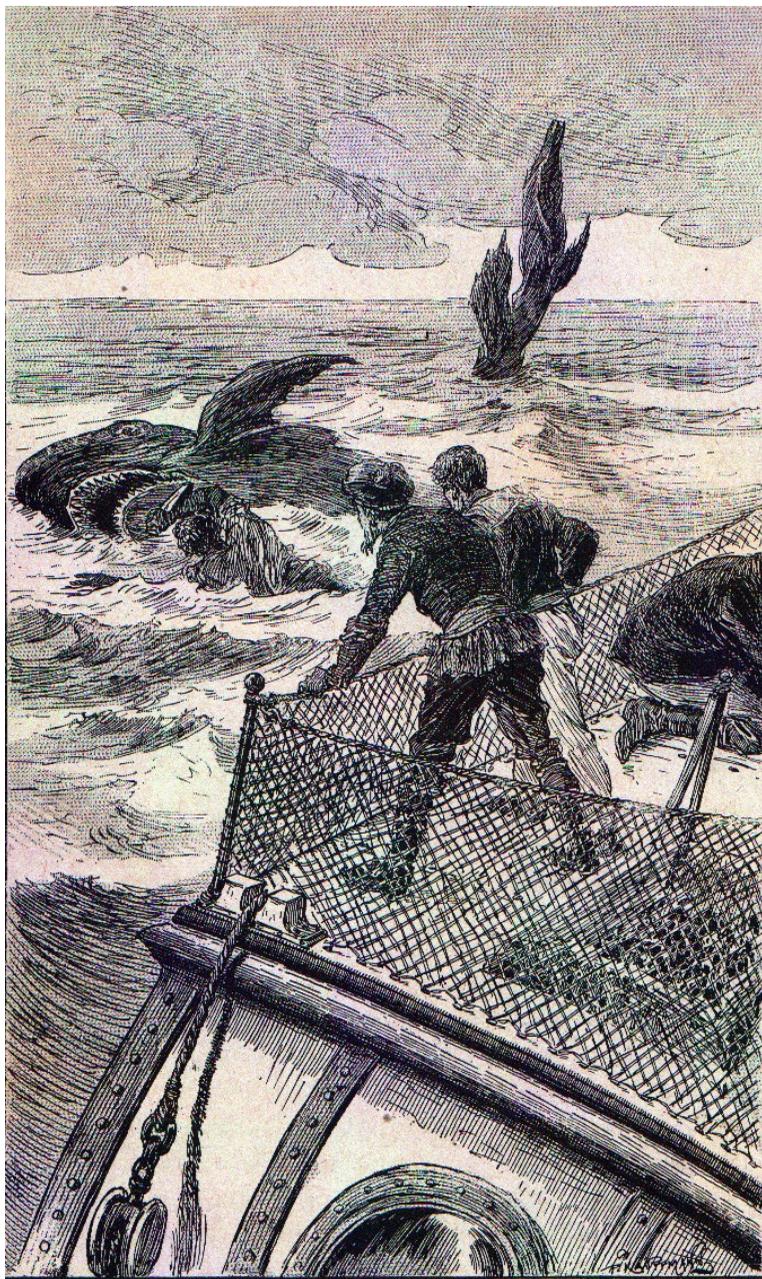
- Eh bien, dit Guignard à Tony, tu te laisses ! prendre au piège comme un étourneau. Sans nous, demain tu comparaisais pour tapage nocturne

devant le juge de paix de ce pays et tu attrapais une bonne amende. Sans compter encore le déplaisir que tu aurais occasionné au capitaine Bob.

- Je suis une brute, exclama Tony, je suis un ivrogne et je mérite la leçon que tu m'as infligée. Guignard, veux-tu oublier ce qui s'est passé entre nous ?
- De grand cœur.
- Donne-moi ta main.
- La voici.

L'Américain et le Français se serrèrent cordialement la main, à la grande satisfaction de Picou et de Tarquin.

- Allons ! dit Guignard, nous sommes quatre amis maintenant, et c'est bien le diable si en nous prêtant mutuellement aide et appui, nous ne triomphons des dangers qu'il nous faudra encore braver.
- Les quatre moustiquaires, quoi ! ajouta le brave Picou qui se piquait de littérature.
- Oui, répliqua Guignard ; mais en France on les appelle mousquetaires parce qu'il ne fait pas si chaud qu'au Cap.



Il lui planta son couteau dans le ventre (p. 167).

## Chapitre XVI

Un policeman désappointé. Les Hottentots. Les côtes de l'Afrique australe. La Guinée. Le raz de marée. La baleine échouée à trois cents mètres de la mer. Les noirs du Dahomey. Les souvenirs de Tarquin. Les facteurs. Le canal. Le littoral africain. Les îles du cap Vert.

---

Le lendemain, 12 août, Fanny se promena quelques instants dans la baie de la Table, suivie par une nombreuse escorte d'embarcations. Le gouverneur était dans sa chaloupe ; il vint dire adieu à ses invités et leur souhaita un heureux voyage. Dans un canot, Tony Hogg reconnut le policeman, qui l'avait arrêté la veille. Cet agent municipal racontait à un collègue la mésaventure qui lui était survenue.

« C'est égal, disait-il, je connais mes tapageurs et je les repincerai. »

Tony Hogg sourit sournoisement et leva la tête. Le policeman regarda le harponneur avec surprise et resta ahuri pendant quelques minutes.

« C'est mon homme ! s'écria-t-il, au nom de la loi, je... »

Mais la baleine s'élançait en ce moment vers la haute mer et filait avec une rapidi-

té extrême. Picou, Tarquin, Guignard et Tony éclatèrent de rire. Bob Kincardy demanda la cause de cette hilarité, Guignard lui broda un conte fantaisiste qu'il accepta comme article de foi.

Fanny fut maintenue assez près de la côte, car le courant froid qui vient du pôle austral suit le littoral africain jusqu'au golfe de Guinée, tandis qu'au large on rencontre des contre-courants chauds. On longe un rivage aride, sablonneux, échancré par quelques baies, désigné sous les noms de pays des Namaquas, des Bochismans et des Damaras, peuplades hottentotes qui, pour la plupart, vivent misérablement et se montrent rebelles à la civilisation. Les Hottentots ont certains rapports dans la physionomie avec les Mongols, seulement la couleur de leur peau est plus foncée. Ils ont des pommettes saillantes, le nez aplati, les lèvres épaisses, les yeux obliques, le menton pointu, les cheveux courts et crépus. Leur intelligence est très bornée, et ils se distinguent par une malpropreté repoussante. Vivant de la chair des bestiaux, ils ne dédaignent pas les fourmis et les sauterelles. Leur paresse traditionnelle les rend impropres aux travaux de l'agriculture. Généralement ils habitent des huttes basses et grossières ou des creux de rochers. Leur langage ressemble à un gla-

pissement bizarre qu'on a comparé au glouglou du dindon.

Fanny passa devant l'embouchure de l'Orange, grand fleuve auquel il manque un bon système de digues pour devenir l'une des meilleures voies commerciales de l'Afrique méridionale. L'Orange n'a de l'eau que pendant la saison des pluies ; tout le reste de l'année, il est à peine navigable pour les pirogues. On côtoya la Cimbébasie, contrée d'un accès difficile, mais où l'on trouve un excellent mouillage : la baie de Wallfisch ou des Baleines, fréquentée par les cétacés malgré la chaleur torride de cette région ; ce qui prouve encore que les baleines ne sont pas des animaux exclusifs aux mers hyperboréennes. Bientôt on atteignit le Benguela, puis l'Angola, possessions portugaises, présentant une succession infinie de dunes et de côtes excessivement plates. Les voyageurs s'arrêtèrent quelques instants à Saint-Paul de Loanda, la résidence principale des fonctionnaires que le Portugal envoie pour gérer sa colonie, mais ils ne descendirent pas à terre malgré la bienveillante hospitalité qui leur fut offerte. Ils prirent de l'eau et repartirent aussitôt. Ces pays fournissaient autrefois un grand nombre d'esclaves, mais l'abolition de la traite des nègres a porté un coup terrible aux trafiquants de chair

humaine.

On continua d'avancer vers le Sud en suivant le rivage. La chaleur devenait insupportable et il fallut laisser sonder Fanny aussi souvent qu'elle le désirait. Une fois, la baleine essaya de gagner le large. Bob Kincardy ne put la maintenir.

- Qu'est-ce qui se passe encore ? demanda-t-il en regardant attentivement les flots pour reconnaître s'ils ne recelaient un ennemi invisible.
- C'est bien simple, répondit Maxime Montgeron, nous nous trouvons en face de l'embouchure du Congo ou Zaïre, l'un des plus grands fleuves de l'Afrique équatoriale. Ce fleuve envoie une énorme masse d'eau douce dans l'océan Atlantique, et la baleine éprouve de la répugnance à quiller l'eau salée.
- C'est vrai, ajouta Bob.

Il conduisit Fanny au large et remit le cap vers le Nord.

Dans le lointain, on aperçut vaguement le Loango, l'établissement français du Gabon, enfin cette immense région connue sous le nom de Guinée, et qui se subdivise en une foule d'États où règnent des despotes africains, où vivent des nègres

sauvages, cruels et quelque peu anthropophages, intéressantes personnes avec lesquelles les voyageurs ne s'empressèrent pas de lier connaissance. Du reste, toutes ces côtes sont basses, malsaines, défendues par des brisants et des bancs de sable. Cependant, de nombreuses factoreries européennes se sont élevées sous ce climat meurtrier.

Nos explorateurs s'arrêtèrent quelques heures à Fernando-Po, grande île du golfe de Biafra, achetèrent des provisions fraîches et repartirent en se tenant à une bonne distance du delta que forme le Niger, ce fleuve mystérieux qui n'avait été vu par aucun Européen avant 1796, et que Mungo-Park, James Riley, Clapperton, Deham, Laing, Lander, Caillé, Mage et bon nombre d'illustres voyageurs, visitèrent au prix de fatigues inouïes. Pour se rapprocher des établissements anglais qui sont échelonnés sur le littoral de la Guinée, depuis le cap Palmas jusqu'au golfe de Bénin, le capitaine Bob Kincardy se dirigea vers le Lagôs, contrée du royaume de Dahomey, achetée par le gouvernement britannique en 1862, et longea la côte des Esclaves.

La chaleur était accablante, des nuages aux teintes plombées sillonnaient lentement le ciel, et la mer s'assombrissait.

Pourtant, la houle était faible, et le calme, un de ces calmes équatoriaux, lourds, oppressifs, ayant quelque chose de funèbre et de terrifiant, régnait sur terre et sur l'océan. Les baromètres subirent une forte dépression, jamais on n'avait vu la colonne de mercure aussi bas.

- Encore un branle-bas général qui se prépare, dit Tony Hogg, devant ces manifestes précurseurs de la tempête.
- Eh bien ! ajouta Bob Kincardy, essayons de trouver un abri, un port, une anse où nous attendrons tranquillement la fin de la tourmente.

On avança pendant une heure, mais on ne découvrit pas le moindre refuge. La côte fuyait au loin en ligne droite, présentant des monticules de sable ou des lagunes parsemées d'herbes et de joncs.

Tout à coup, les flots subirent un mouvement tumultueux, et une vague immense, dépassant le niveau de la mer de plus de deux mètres, s'avança terrible, menaçante et se rua vers le rivage qu'elle envahit. Fanny fut soulevée comme une plume au-dessus des crêtes bouillonnantes.

« Sondons ! sondons ! » s'écria Bob, en ouvrant les robinets de communication et

en entraînant ses compagnons dans l'intérieur de l'hydrostat.

La baleine s'enfonça, mais une nouvelle vague, plus furieuse, plus haute que la première, accourut du large avec une extrême rapidité, balaya tout ce qu'elle rencontra sur son passage, souleva le cétacé qui lutait et nageait vigoureusement, et le jeta à la côte... Un raz de marée se produisit avec tous ses effets désastreux ! Avant que les voyageurs pussent se rendre compte de l'effrayant phénomène, Fanny se trouvait lancée à plus de trois cents mètres dans les terres. Heureusement, elle échoua dans une lagune que l'irruption subite de la mer remplit d'eau en quantité suffisante pour lui permettre de se mouvoir. Après avoir accompli son œuvre de destruction, l'océan se retira.

Bob Kincardy et ses compagnons montèrent sur le pont de l'hydrostat et regardèrent autour d'eux pour examiner s'il leur restait quelque chance de salut.

- C'est fini, dit tristement le capitaine, Fanny n'ira pas à Boston et mourra misérablement sur cette plage désolée. Et moi..., moi..., je n'épouserai pas miss Clara-Anna.
- Pourquoi tant vous chagriner ? répon-

dit Maxime ; certes, il est pénible pour nous tous que Fanny périsse si malheureusement ; mais aujourd'hui, l'Europe, l'Amérique, le monde entier, savent ce que vous avez osé entreprendre. Joshua Halland est édifié sur votre compte, soyezen persuadé, et parce que les éléments ont été contre vous, il reconnaîtra que personne n'est digne de sa fille aussi bien que vous-même. Si le succès était le garant de l'intelligence et du courage, combien y aurait-il d'imbéciles qu'on déclarerait hommes de génie !

- Ah ! vous avez raison ; il faut lutter contre l'adversité. Mais d'abord, où sommes-nous ?

Bob prit le sextant, attendit une éclaircie et fit le point. Ses observations lui démontrèrent que la baleine, assez mal à l'aise dans la lagune, se trouvait par un degré deux minutes longitude ouest et six degrés sept minutes latitude nord, dans le Dahomey et tout près du lac Avon, vaste marécage d'environ dix huit cents kilomètres carrés.

On était au 20 août. Bob inscrivit sur son journal cette date néfaste et termina le récit de la catastrophe par des réflexions

peu rassurantes.

« Nous sommes dans le Dahomey, écrivait-il, pays renommé par la férocité de ses habitants. Nous n'avons plus d'espoir qu'en la Providence. Qu'allons-nous devenir ? »

La Providence se montra sous l'aspect de quelques nègres à la mine belliqueuse et féroce, armés de lances et de vieux fusils à pierre. Ces indigènes s'approchèrent, mais sitôt qu'ils eurent aperçu la baleine, ils s'enfuirent en poussant des cris d'épouvante.

- Mauvaise rencontre, grommela Tony Hogg ; ces nègres vont chercher du renfort et reviendront pour nous attaquer.
- Eh bien ! on se défendra, dit simplement Guignard.
- Oui, nous nous défendrons, ajouta Picou, en se campant fièrement.
- En tout cas, prenons nos précautions, conclut Bob.

Les prévisions de Tony Hogg se réalisèrent. Une troupe de cent à cent cinquante nègres se montra dans le lointain. Quelques éclaireurs se détachèrent, se cachèrent derrière les dunes de sable et observèrent Fanny. Cette masse brune,

grouillant dans une flaque d'eau, paraissait leur causer une certaine frayeur. Enfin, ils s'enhardirent, appelèrent leurs compagnons et se préparèrent au combat. Les sauvages entonnèrent leur chant de guerre, mélodie gutturale et sinistre qui eût inspiré l'effroi à des gens moins braves que nos voyageurs. Tarquin, lui, écoutait les paroles que le vent apportait à ses oreilles et se passait la main sur le front. Le cou tendu, l'œil hagard, les muscles de la face violemment contractés, les dents serrées, il paraissait être en proie à un paroxysme inexplicable. Ces chants, ces paroles qu'il entendait, il en comprenait le sens. Sa mémoire fugitive cherchait à se rappeler une langue oubliée. Il était si jeune lorsque les négriers l'enlevèrent et le vendirent ! Se souvenait-il même de sa terre natale ?

Enfin, les impressions de son enfance revinrent à son esprit. Il se rappela sa hutte, les grandes forêts, les plaines, les montagnes qu'il avait parcourues, sa mère vendue comme lui, tout un passé de souffrances et de privations, le dialecte qu'il avait bégayé avec les autres enfants de son village. Et aussitôt, il entonna un chant sonore, à la grande stupéfaction de ses compagnons, qui se préparaient à combattre et à vendre chèrement leur vie. La troupe ennemie se tut. Tarquin continua

son chant, et sa voix mâle et fière retentit et domina le bruit des vagues qui mugissaient sur la plage. L'ardeur guerrière des sauvages semblait s'éteindre. Ils se regardaient tout étonnés et observaient un silence religieux. Enfin, Tarquin finit de chanter.

« Bonne maîtresse, dit-il, en s'adressant à miss Victoria, moi, vous sauver ! »

Il s'élança dans l'eau, nagea vers le bord de la lagune, et s'avança seul et sans armes vers la troupe de nègres. Aussitôt, il fut entouré.

- Le malheureux ! s'écria Tony, qui ne comprenait rien à ce qui se passait, il va se faire écharper.
- Non, non, répliqua miss Victoria. Tarquin a retrouvé des compatriotes et il les intéresse à son sort.

Après quelques minutes d'entretien, l'ancien esclave et les nègres s'approchèrent. Ceux-ci, pour montrer leurs dispositions amicales, offrirent aux naufragés des fruits et des volailles. Tarquin, toujours entouré, et surtout vénéré, car il avait conté aux indigènes qu'il était le fils d'un fétiche, et que les poissons, même les requins et les baleines, obéissaient à sa puissance surnaturelle, Tarquin, disons-

nous, commandait et était immédiatement obéi. Il s'informa si dans le village il existait des factoreries. On lui apprit qu'il y en avait deux assez rapprochées de l'endroit où la baleine s'était échouée : celle d'Adaffi à l'ouest et celle de Bagdah à l'est, éloignées d'une dizaine de kilomètres. Il expédia quelques noirs vers les factoreries en leur ordonnant de remettre aux hommes blancs des billets que Bob rédigea en anglais et dans lesquels il demandait un prompt secours.

Le facteur de Bagdah survint le premier. Il était accompagné de six matelots anglais, qu'un capitaine de frégate, en station à Petit-Popo, avait mis à sa disposition. C'était un homme d'une quarantaine d'années, intelligent, instruit, et fort épris des aventures et des voyages, car il avait exploré une grande partie du Dahomey, et visité les peuplades les plus cruelles et les plus barbares. On doit se figurer l'étonnement du facteur lorsqu'il aperçut la baleine, mais sa surprise redoubla quand on lui eut expliqué de quelle façon Fanny avait été domptée et facilement dirigée dans l'immensité des océans.

- Vous êtes des vaillants, dit-il aux voyageurs, et il serait vraiment dommage que vous n'arriviez pas à

Boston avec votre singulière monture.

- Nous sommes sous votre protection, monsieur le facteur, répondit Bob Kincardy, et nous savons que vous vous emploierez pour nous rapatrier le plus tôt possible, mais il faudrait un autre raz de marée pour renflouer la baleine et il n'est guère en votre pouvoir de le susciter.
- Dieu nous préserve d'un autre raz de marée ! Avec un travail énergique et précipité, il est facile de ramener la baleine à la mer.
- Comment cela ?
- La lagune est à trois cents mètres environ de l'océan, la côte est excessivement basse et composée de sables ou de terrains meubles ; il est aisé de construire un canal assez profond et assez large pour donner passage à votre cétacé. Me comprenez-vous ?
- Oui ; votre idée est excellente. Mais qui creusera le canal ?
- Les nègres qui voulaient vous attaquer. Je vais retourner à Bagdah et demanderai aide aux officiers de la marine anglaise qui croisent dans ce

parage. Ils viendront généreusement à votre secours, soyez-en persuadé.

Sur ces entrefaites, survint le facteur d'Adaffi. Celui-ci, à son tour, promit du renfort et assura qu'un canal serait lestement creusé. Connaissant l'extrême mobilité de caractère des Dahomiens, le facteur de Bagdah laissa à la disposition des voyageurs les six matelots qu'il avait amenés et s'en alla vers sa factorerie en promettant de revenir bientôt. La nuit se passa tranquillement, mais les marins et les naufragés firent bonne garde afin d'éviter une attaque ou une surprise.

Le lendemain, les officiers de la frégate mouillée devant Petit-Popo, accompagnés d'une bonne partie de l'équipage, les facteurs de Bagdah et d'Adaffi, suivis de trois cents indigènes, vinrent à la lagune dans laquelle Fanny se morfondait et donnait des signes visibles d'impatience. Un Midshipman remplit les fonctions d'ingénieur, planta quelques jalons et traça le canal. Aussitôt, des escouades nombreuses de travailleurs, munis de pelles, de pioches, de pics, commencèrent à creuser, tandis que d'autres rejetaient les débris à une certaine distance.

Pendant deux longs jours, tout le monde travailla avec un entrain et une ardeur ad-

mirables. Mais comme il était impossible d'établir une écluse à la sortie du canal, on laissa une mince langue de terre dans laquelle on plaça une bonne quantité de poudre. Il ne restait qu'à produire l'explosion pour détruire cet obstacle et permettre aux eaux de la mer de se précipiter vers la lagune.

Enfin, le 23 août, tout était terminé, tout était prêt. Le niveau de la lagune n'avait pas sensiblement baissé, car elle recevait plusieurs ruisselets qui sortaient du lac Avon et compensaient l'évaporation. Du reste, elle formait, ainsi que nous l'avons dit, une vaste dépression qui ne céda qu'une mince quantité d'eau au canal, long de trois cents mètres, large de six et profond de cinq. Il ne fallait plus qu'attendre l'heure de la haute marée pour amener l'irruption de l'océan.

Bob Kincardy et ses compagnons remercièrent vivement tous ceux qui les avaient secourus, et regrettèrent de ne pouvoir mieux manifester leur reconnaissance envers les nègres, mais le facteur de Bagdah leur distribua quelques sacs de cauris, coquillages qui remplacent la monnaie de billon dans le Dahomey, et plusieurs pièces de coton, autre monnaie courante.

Vers le milieu du jour, le flux, favorisé

par un vent soufflant du large, monta sur la côte. Aussitôt, une formidable explosion retentit, non sans causer l'effroi chez les indigènes, enleva la langue de terre et la dispersa au loin. La mer se rua tumultueusement dans le canalet l'envahit complètement. Fanny s'engagea dans l'étroit passage, avança prudemment et gagna les brisants. Là, elle s'échoua encore, mais une nouvelle lame la souleva et elle put dépasser les bancs de sable qui bordent ces rivages dangereux. Facteurs, officiers, matelots, nègres, tous les assistants, saluèrent de leurs acclamations et de leurs applaudissements les voyageurs, qui répondirent en laissant par trois fois le pavillon des États-Unis.

Après le danger couru par nos explorateurs et qui avait failli coûter la vie à la baleine, ils se tinrent désormais à une bonne distance des côtes. Ils ne virent pas grand'chose, mais qu'y perdirent-ils ? Tout le littoral africain se ressemble. C'est une succession peu interrompue de dunes, de marécages, où l'on ne distingue que les établissements européens très éloignés les uns des autres, et çà et là, quelques misérables villages de nègres sauvages. On passa devant la nation des Aschanti, célèbres par leur férocité, et que les Anglais ont dû châtier en 1873, devant la côte

d'Or, essaimée de factoreries, devant la côte d'Ivoire, où les Français ont fondé, en 1842, les comptoirs fortifiés de Grand-Bassam et d'Assinie, devant la colonie de Maryland, établie, en 1835, par une société philanthropique de Baltimore, et où l'on admet tous les nègres qui renoncent à l'ivrognerie, leur vice capital. On longea la république de Libéria, refuge de tous les anciens esclaves, pays gouverné par un président, un sénat, une chambre des représentants, et qui prospère depuis que les noirs savent qu'ils sont des hommes. Enfin, on s'arrêta à Freetown, ville de quatre mille âmes, à l'embouchure de la Rokelle et capitale de la colonie anglaise de Sierra Leone (montagne de la Lionne).

Le gouverneur de la colonie vint visiter les voyageurs et les pria de descendre, mais ceux-ci le remercièrent, prétextant qu'ils n'avaient pas de temps à perdre pour se rendre à Boston. Ils demandèrent des vivres et de l'eau. Immédiatement, ils en reçurent une véritable cargaison et repartirent.

Soit que la chaleur éprouvât Fanny, soit que son séjour dans la lagune l'eût incommodée, elle paraissait avoir perdu quelque chose de sa vivacité et nageait plus lentement. Aussi le capitaine Bob la ménagea et

lui laissa prendre telle allure qu'elle voulut. Cependant, sa vitesse était encore très grande et certainement elle eût dépassé le plus rapide steamer. À partir de Freetown, elle abandonna le littoral africain pour avancer dans la direction des îles du cap Vert.

Bob Kincardy avait un but. Il voulait éviter surtout, les nombreux courants d'eaux chaudes qui suivent les côtes européennes et africaines et reviennent vers le golfe du Mexique, lieu d'où ils sont partis. Le Gulf-Stream décrit, en effet, un circuit immense, une circonférence presque parfaite et dont le centre est occupé par des eaux plus froides et la mer des Sargasses.

Le 29 août, Fanny pénétra dans la baie de Porto-Praya le chef-lieu de l'île San-lago et la capitale de l'archipel. Porto-Praya n'a que 2 000 âmes.

Les îles du Cap-Vert, à 400 kilomètres environ du promontoire africain qui leur adonné son nom, sont de formation volcanique et très montueuses. Elles manquent d'eau, et pour cette raison, quelques-unes sont inhabitables. Cependant, la végétation y est luxuriante et produit, non-seulement, les plantes du midi de l'Europe, mais celles des tropiques. Le gouvernement monopolise la culture de l'orseille, lichen donnant

cette belle couleur violette qui remplaça longtemps la pourpre des anciens. Ce monopole lui rapporte environ 1 500 000 francs. Ces îles, découvertes par Cada-Mosto, le navigateur qui nous a occupé un instant dans notre courte monographie des baleines, appartiennent aux Portugais, qui ne les ont pas colonisées avec assez de soin et de sollicitude pour en retirer un bon revenu. Fuego ou Saint-Philippe a un volcan actif, haut de 2 975 mètres et dont les éruptions se répètent assez souvent pour inquiéter les habitants et les obliger quelquefois à prendre la fuite. La population entière de l'archipel, Portugais, nègres ou mulâtres est évaluée à 70 000 habitants. Les habitants de Porto-Praya et des environs se pressèrent autour de Fanny. Nos voyageurs furent comblés d'égards et de prévenances et durent accepter un déjeuner que leur offrirent le gouverneur et l'évêque. Puis, ils s'élançèrent vers le nord, passèrent entre les îles Do Sal (du sel) et Saint-Nicolas, et perdirent bientôt de vue les hautes cimes de l'archipel du Cap-Vert.



Vlin... empoigne ça... vlan... reçois cette torgnole... (p. 172).

## Chapitre XVII

La mer des Sargasses. La flore océanique. La reproduction des algues. Un peu d'étude philosophique. Les œufs des squales. Utilité des algues. Le centre du mouvement giratoire. La vie dans les flots. L'Atlantide. Un thon. La France et les expéditions scientifiques. Les Açores.

Le 2 septembre, les voyageurs franchirent le tropique du Cancer et longèrent la mer des Sargasses. « Comme la terre, dit M. Élisée Reclus, l'Océan a ses étendues monotones de plantes : ce sont les champs des Sargasses (*fucus natans*), qui se trouvent au milieu de plusieurs bassins maritimes. Enchevêtrées en îles et îlots flottants, ces herbes changent en certains endroits la surface de l'Océan en une espèce de pré d'un vert jaunâtre ou couleur de rouille ; les vagues soulèvent ces nappes en larges ondulations et les entourent de lisérés d'écume. »

En effet, dans la direction de l'ouest et aussi loin que portait la vue, on voyait une immense prairie mobile, s'élevant, s'abaissant, se contournant de mille façons, suivant la projection ou le retrait de la vague. Fanny pénétra à quelque distance dans l'amas des plantes aquatiques. Bob Kincar-

dy saisit la tige d'un fucus et commanda à Picou de le tirer hors de l'eau. Le domestique amena une longue lanière végétale nuancée de vert et de brun. Pendant plus de cinq minutes il tira sans voir l'autre bout.

- Ah ça ! dit-il tout étonné, est-ce que cette algue prend racine au centre de la terre ?
- Tirez encore.
- Ma foi ! je n'en viendrai jamais à bout.
- Tirez toujours.
- Enfin !

Maxime Montgeron mesura le fucus ; il avait 350 mètres de long.

- N'est-ce pas, reprit Bob, qu'on est surpris lorsqu'on examine avec quelle puissance se manifeste la vie au sein des flots ? Que sont, je vous prie, les mammoth tree, les Wellingtonia gigantea, ces merveilles de la végétation terrestre, à côté de l'humble varech ?
- Pas grand'chose, si on ne considère que leur longueur, répondit Maxime, mais ces arbres ont un tronc, des branches, des feuilles, des racines, et leur organisation est plus complète.

- En effet, la flore océanique est toute primitive, mais elle revêt les formes les plus surprenantes et les plus bizarres. Tous les jours, la science fait de nouvelles conquêtes. Linné n'avait signalé qu'une cinquantaine d'espèces d'algues, et maintenant, l'on en connaît plus de deux mille.
- Comment ? interrompit Picou, ces plantes poussent sans racines ?
- Oui. Elles flottent à la surface de la mer soutenues par des vésicules remplies d'air. Ce qu'on avait pris pour des racines, n'est qu'un empatement, ou bien un faisceau de crampons destinés à maintenir la plante en place, surtout pendant sa croissance. Aussi la nature du sol lui importe-t-elle peu. Elle s'accroche indifféremment au roc le plus nu, aux polypiers, ou aux autres tiges qui se trouvent à proximité. Quand elle se détache, elle est portée par l'eau qui la nourrit.
- Mais enfin, reprit Picou, si ces végétaux marins n'ont pas de racines, comment se multiplient-ils en si grande abondance ?
- Comme les champignons, parbleu ! fit

Tony Hogg qui voulait aussi étaler ses connaissances botaniques.

- Non, répliqua Bob en souriant, leur mode de reproduction est moins mystérieux que celui de la plupart des cryptogames. Aujourd'hui, on sait que la graine des algues prend certains caractères qui distinguent l'animal. C'est pour cela qu'une famille nombreuse porte le nom de zoospermées. Nous avons vu le polypier se développer jusqu'à un certain point comme la plante terrestre, c'est-à-dire, par des bourgeons et des germes ; mais l'algue se reproduit en donnant naissance à des animalcules doués de mouvement. Lorsque la plante est mûre, s'il est permis de me servir de cette expression, la matière qui tapisse les vésicules subit une sorte de fermentation et se transforme en véritable infusoire. L'animal perce avec le bec dont l'a muni la prévoyante nature les parois de la cellule où il se trouve emprisonné et flotte à la surface de l'eau. Il nage rapidement en agitant les nombreux cils vibratiles dont il est couvert jusqu'à ce qu'il ait rencontré un corps sous-marin qui soit à sa convenance. Là, il s'arrête, se fixe,

conserve une immobilité absolue, puis germe, déploie des rameaux presque imperceptibles et se développe enfin en une algue marine. Quand ces animaux microscopiques n'ont pas encore commencé leur œuvre de transformation on les appelle zoospores, mot qui signifie animal-graine.

- Eh ! pardieu, ils sont bien nommés dit Guignard qui écoutait avec étonnement cette explication ; j'ai souvent ramassé du varech et je ne me serais jamais douté que ces filaments que je tenais entre mes mains aient été des animaux.
- Parce que vous avez toujours regardé la mer d'un œil indifférent, reprit Bob. Que de mystères, que de choses ignorées on découvrirait encore si l'homme se donnait la peine d'observer et d'interroger la nature.
- Quod est ante pedes nemo spectat, ajouta Maxime.
- Ce qui veut dire ?... demanda miss Victoria.
- Que personne ne regarde à ses pieds. Et pourtant, personne ne convient de son ignorance. Il y a peu de temps

encore, des savants distingués confondaient des animaux et des végétaux.

- Cuvier lui-même, répondit Bob, plaçait les corallines, ces algues gracieuses appartenant à la famille des rhodospermes, parmi les polypiers. Il fallut deux ans d'études au docteur Johnston pour démontrer que ces prétendus zoophytes appartenaient à la nature végétale.
- Tout est merveilleux et admirable, dit miss Victoria, pour ceux qui étudient.
- Surtout, miss, pour ceux qui savent étudier. L'homme d'esprit seul sait manger, a écrit Brillat-Savarin ; ne peut-on appliquer cette sentence à certaines gens ? On n'est pas instruit quand on a la mémoire garnie de noms et de faits, on n'est pas instruit quand on répète comme un perroquet. L'observateur patient qui cherche à surprendre les secrets de la création est plus près de Dieu que l'homme qui lève orgueilleusement le front, tout fier de ses examens et de ses palmes académiques. Sans recherches et sans observations, il n'y a pas de vrai savant. Pour moi, je tiens plus en estime Latreille, Hubert,

Réaumur, Audubon que certains membres de sociétés pédantes et d'instituts officiels qui n'ont su qu'aligner des phrases pompeuses ou des dissertations plus ou moins éloquentes.

- Qu'y faire ? répliqua Bob Kincardy ; il est malheureux que l'homme apporte ses passions jusque dans ses études. Mais ni vous ni moi, ne changerons rien à cela. Tant pis pour ceux qui se servent de la science comme d'un moyen propre à satisfaire leur vanité, tant mieux pour ceux qui la regardent comme un but utile à l'humanité entière.

Pendant que Maxime Montgeron et Bob Kincardy se communiquaient leurs réflexions, Picou plongea son bras dans la mer et le retira chargé d'une grosse touffe de plantes aquatiques qu'il étala sur le pont de l'hydrostat.

« Voyez, voyez, s'écria-t-il tout surpris, ces herbes sont le séjour d'une quantité infinie d'animaux. »

Des crustacés, des serpules, des mollusques, des hippocampes, des coquillages, une multitude d'animalcules s'agitaient, sautillaient, se trémoussaient avec une ani-

mation extraordinaire.

- La vie est partout, s'écria Bob Kincardy ; qui sait ce que recèlent les eaux recouvertes par l'immense prairie flottante ?
- Examinez cette grappe de raisins de mer, dit Guignard en saisissant l'extrémité d'un pédoncule flexible et surchargé de graines ovales.
- Eh bien ! mon brave Guignard, vous qui paraissez avoir de si bonnes dispositions pour l'étude, apprenez-moi si cette grappe est un animal ou un végétal.
- Ma foi ! capitaine, je n'en sais trop rien, mais il me paraît que c'est le fruit de quelque espèce de varech.
- Vous vous trompez ; ce que vous tenez est une agglomération d'œufs de sèches. Regardez à contre-jour les grains les plus clairs, vous distinguerez aisément une sèche extrêmement petite, mais ayant la forme qu'elle doit conserver toute sa vie.
- De plus en plus fort ! comme chez Nicolet, cria Guignard toujours étonné ; vraiment, tout ce que vous m'apprenez me surprend et me confond. Et

ceci, capitaine, qu'est-ce !...

Bob Kincardy regarda ce que lui montrait le marin. Il remarqua une espèce de corps rectangulaire, d'une consistance cornée et très molle, munie de cordons contournés comme les vrilles des plantes grimpantes.

- Ce sont encore des œufs de poissons, dit Bob, principalement de certaines squales telles que la roussette et la raie. Avec les cordonnets que vous apercevez, ces œufs s'attachent aux algues et s'y maintiennent si fortement ancrés que la fureur des vagues ne parvient jamais à les détacher. On serait tenté de croire que les varechs sont utiles à la propagation des êtres marins comme les forêts le sont à celle de certains oiseaux, car le frai des poissons s'y accroche jusqu'au jour de l'éclosion.
- Je suis de votre avis, capitaine, et leur utilité m'est suffisamment démontrée par ce que vois.
- Les algues n'ont-elles que cette utilité ? dit Montgeron ; l'homme ne les a pas encore bien étudiées, car il y trouverait des ressources alimentaires et industrielles qui lui seraient d'un grand secours. Il ne recueille que

les goémons poussés à terre par les courants ou les vents et les convertit en engrais ou en soude. Pourquoi ne récolterait-il pas la prairie marine ? D'abord il y rencontrerait de l'iode en abondance et plusieurs autres produits chimiques qu'il n'obtient qu'avec des frais dispendieux. Du sphærococcus tenax, les Chinois retirent le précieux vernis qui recouvre leurs étoffes de soie et leur papier ; l'hirondelle Salangane fabrique les nids gélatineux tant prisés par les gourmets du Céleste Empire avec le Codium bursa. La laitue de mer (*Ulva latissima*), la laitue pourpre (*Ulva purpurea*) sont un délicieux manger lorsqu'elles sont bien préparées, réduites à l'état de gelée et arrosées d'un jus de citron. L'halyménia palmata et le Chondrus crispas forment aussi d'excellents mets. On pourrait joindre comme aliments les fucus dulcis, escabutus, edulis, le laminaria saccharina, etc., etc.

- Peste ! fit en riant miss Victoria, vous étudiez la nature d'une façon pratique, monsieur Maxime, et vous donneriez de l'ouvrage aux Carêmes qui voudraient suivre vos conseils.

- Rassurez-vous, miss, je n'ambitionne pas la gloire des illustres cuisiniers qui ont élevé le maniement de la casserole à la hauteur d'un art, mais je regrette qu'on ne mange pas les algues, car elles offriraient une nourriture abondante, peu coûteuse, et surtout tonique. Combien de corps ruinés et usés qui s'en vont chercher la santé aux bains de mer ? Le nombre en est presque incalculable. Je soutiens que les cures seraient plus rapides et plus efficaces si le médecin ordonnait de fortes portions d'algues crues ou cuites. La plante marine contient du brome, de l'iode, du potassium, les meilleurs dépuratifs connus et qui renouvelleraient le sang trop souvent vicié du malade ; elle contient encore du chlore, du fer et certains métaux que la pharmacie moderne prépare en potions plus ou moins désagréables à avaler, et qui rendraient promptement des forces aux êtres atteints d'anémie. Croyez-moi, la nature est plus habile que la médecine, et ses préparations valent mieux que celles qui sortent du laboratoire. Voilà, miss, pourquoi je voudrais que l'on mangeât des algues. Mon but est tout philanthropique. Les

gastronomes en profiteraient, mais où serait le mal ?

- Vous avez raison, répondit miss Victoria, la répugnance du malade pour le remède est souvent un obstacle à sa guérison.
- Et croyez-vous donc, miss, que la Providence aurait répandu les plantes marines avec tant de profusion si elles ne devaient être utiles à l'homme ?
- Le fait est, dit Picou, que peu de savanes ont une étendue pareille à celle de la prairie flottante que nous avons devant nous.
- Sa superficie est d'environ quatre à cinq fois celle de la France, et huit fois selon le commandant Leps.
- Mais pourquoi, demanda le curieux Picou, n'avons-nous rencontré, jusqu'ici, que deux mers des Sargasses, et pourquoi ces herbes qui flottent à la surface de la mer se réunissent-elles dans un endroit plutôt que dans un autre ?
- C'est bien simple, répondit Bob, et une expérience que vous avez dû faire lorsque vous étiez enfant vous

expliquera le phénomène. Si dans un plat d'eau vous jetez des brins de paille ou quelque'autre matière légère, et si vous imprimez un mouvement de rotation à l'eau, les brins de pailles se dirigent vers le centre, lieu où s'amointrit le mouvement.

- C'est vrai.
- Pour le bassin de l'océan Atlantique et par rapport au Gulf-Stream, ce grand courant que nous franchirons bientôt, la mer des Sargasses est le centre d'un mouvement giratoire. Tout ce qui flotte et ne se trouve pas emporté par le courant, vient y aboutir.
- Cependant, les côtes et les baies sont remplies de goémons, et j'ai vu des populations de la Bretagne en recueillir des tas énormes pendant plusieurs jours.
- Vous connaissez les effets d'un coup de vent, et vous savez que la fouillée d'automne est entraînée au loin. Eh bien ! ces coups de vent sont bien faibles à côté des coups d'eau qui agitent parfois les mers. Vous avez remarqué cela lorsque Fanny, malgré sa masse, a été emportée comme

une plume dans les terres du Dahomey. Alors, des étendues considérables de varech sont entraînées par les courants, par les tempêtes et viennent s'échouer sur le rivage où on les amasse. Christophe Colomb découvrit, le premier, la mer des Sargasses de l'Atlantique et cette vue l'effraya, car la marche des navires fut retardée par la profusion des plantes marines. Depuis, les limites de cette étrange mer n'ont point varié.

- Dans les flots, la vie se manifeste avec exubérance, reprit Montgeron, et ils ne méritent pas la qualification « d'infertiles » que leur donnent les poètes.
- Les poètes ont la tête dans les nuages et ils daignent rarement regarder à terre. Pourtant, avant Homère, Thalès l'un des sept sages de la Grèce avait dit : l'eau est le principe de toutes choses.
- Le fond de la mer est-il habité ? demanda Guignard.
- Il y a peu de temps encore, répondit Bob Kincardy, on croyait que la vie animale ne dépassait pas trois cents

brasses, mais des observations récentes ont reculé cette limite. John Ross et James Ross ramenèrent d'une profondeur évaluée à deux mille mètres des annélides, des crustacés, des échinodermes. En 1860, le docteur Walich et le capitaine Mac Clintock retirèrent d'une profondeur de deux mille deux cent soixante-huit mètres plusieurs mollusques et treize étoiles de mer. Ces animaux arrivèrent vivants à la surface et ne cessèrent d'agiter leurs longs bras couverts d'épines. Depuis, les expéditions du Porcupine (le Porc-épie), du Lightning (l'éclair) pendant les années 1869-1870, et du Challenger (la Provocante) qui dure encore, ont démontré que la vie se développait jusqu'à cinq mille deux cents mètres ; aux environs des Bermudes, la sonde remonta avec des animaux de la classe des cirrhopodes.

- Mais à cette profondeur la pression doit être formidable, interrompit Maxime Montgeron.
- Oui ; elle atteint cinq cent vingt atmosphères, poids énorme que l'homme ne peut supporter, car les expériences physiologiques de M. le

docteur Bert. ont démontré que nous souffrons d'une pression de trois ou quatre atmosphères et que nous ne dépasserions pas celle de cinq sans danger de mort.

- Comment vivent les animaux à cette étonnante profondeur ?
- Ils résistent à la pression par leur carapace siliceuse, par l'eau dont ils sont imprégnés. Ils sont, en quelque sorte, des molécules constituantes de l'océan. Aussi, les poissons, mieux organisés, ne sauraient vivre à cette profondeur. Les êtres infimes, séparés de l'air sans lequel ils ne pourraient exister par une épaisse couche liquide, trouvent cependant assez d'oxygène pour croître et se multiplier. La nature a tout prévu. Les marées, les courants, les vagues agitent sans cesse les eaux et font pénétrer l'oxygène dans leurs profondeurs, tandis que l'acide carbonique qui doit servir à la respiration des plantes se dégage. Les tempêtes elles-mêmes sont peut-être une des conditions essentielles de la vie, car elles aèrent l'abîme.
- Si la lumière décroît à mesure qu'on s'enfonce, dit Guignard, comment les

animaux s'y prennent-ils pour saisir leur proie et se guider lorsqu'ils veulent se déplacer ?

- Et qui vous assure que la lumière fait défaut dans les profondeurs des océans ? Ehrenberg a reconnu qu'il existe des animalcules lumineux au fond du golfe du Mexique. Il est probable que des lueurs phosphorescentes dégagées par les innombrables matières organiques illuminent les ténèbres. Il est certain que les espèces ramenées du fond des eaux n'ont point l'organe de la vue atrophié comme les animaux inférieurs des cavernes. Si elles ont des yeux, c'est qu'elles s'en servent.
- L'homme ne descendra-t-il jamais dans les profondeurs maritimes ?
- Cela paraît difficile, mais enfin la science n'a pas dit son dernier mot. Que de surprises, que de merveilles inconnues se révéleront aux explorateurs sous-marins ! La sonde de Brooke a augmenté de cent vingt espèces les mollusques déjà connus. Quelques-unes appartenaient aux âges paléontologiques et on les croyait éteintes depuis des siècles.

- J'ai entendu dire par un capitaine de navire, reprit Guignard, que la mer des Sargasses était autrefois une grande île qui fut submergée par un tremblement de terre.
- Cette erreur s'est propagée jusqu'à nos jours, répondit Montgeron, mais les sondages effectués par MM. Lee et Leps nous ont appris que l'Atlantide (ainsi se nommait l'île imaginaire) s'était effondrée bien profondément puisqu'ils ont trouvé un minimum de deux mille six cent soixante-dix mètres et un maximum de sept mille mètres. Quelques phrases d'un dialogue de Platon ont suffi pour édifier les fables les plus absurdes et les hypothèses les plus hasardées. « Les prêtres égyptiens, dit l'écrivain grec, racontèrent à Solon un fait historique conservé dans leurs annales, et dont l'antiquité remontait selon eux à neuf mille ans. À cette époque, il existait en face des colonnes d'Hercule une île plus grande que la Libye et l'Asie réunies, et qui s'appelait Atlantide. Les rois de cette île régnaient sur toute l'Afrique jusqu'à l'Égypte et sur l'Europe jusqu'à la mer Tyrrhénienne. Ils voulurent pousser leurs conquêtes plus loin, mais les Athéniens résis-

tèrent aux Atlantes et les repoussèrent. Peu après cette victoire, un grand tremblement de terre engloutit tout à coup l'île Atlantide. La mer qui porte son nom n'est plus navigable, elle est embarrassée par le limon des îles détruites. » Ce récit, adopté par les géographes de l'antiquité, est venu jusqu'à nous, entièrement revu et considérablement augmenté.

- Les Grecs, ajouta Bob Kincardy, amis des fictions et ne sachant à quelles causes attribuer la réunion d'une si grande quantité d'herbes aquatiques, inventèrent une fable qui leur épargna des études et des recherches.
- Connurent-ils la mer des Sargasses ?
- Par eux-mêmes ? Non ; mais les Phéniciens, d'après Théophraste, Scylax, Avien, Strabon, Pline, l'aperçurent et l'explorèrent ; Jornandès, l'historien des Goths, la mentionne à son tour. Les Arabes du moyen-âge la connurent aussi.
- Mais aucun de ces peuples ne vit le pays des Atlantes, voilà ce qu'il y a de certain. Les navigateurs carthaginois qui, les premiers, s'aventurèrent

au sud des côtes de la Mauritanie, déclarèrent qu'au-delà des colonnes d'Hercule, s'étendait une mer sans limites.

Pendant que les voyageurs discutaient entre eux certaines notions scientifiques, la baleine se frayait un passage au milieu des algues et avançait vers le nord. Alors, on vit des poissons de toutes sortes, principalement, des thons serrés en bandes et jouant à l'ombre des fucus. On distingua bien aussi des masses noires ou argentées, ayant quelque rapport avec des cachalots et des requins, mais soit que ces animaux fussent suffisamment repus par l'abondante nourriture qu'ils avaient constamment sous la dent, soit qu'ils fussent effrayés par l'aspect de l'hydrostat et la présence d'êtres humains, ils ne montrèrent aucune hostilité envers Fanny. Pourtant le capitaine Bob Kincardy jugea prudent de s'écarter de la mer des Sargasses pour gagner des eaux moins obscurcies et plus claires.

- C'est dommage, dit Picou, que nous n'ayons pas à notre disposition un filet. Nous attraperions quelques-uns de ces poissons qui grouillent dans les varechs et je vous préparerais un plat qui remplacerait avantageuse-

ment les conserves que nous ingurgitons.

- Si nous n'avons pas un filet, nous possédons des lignes, répondit Bob, et il vous est facile de vous livrer au plaisir de la pêche.

Tarquin prit une cordelette assez solide, attacha un fort hameçon qu'il amorça avec un débris culinaire et le lança dans la mer. En moins de trois minutes, un thon magnifique long d'un mètre, était pincé et remis à Picou. Celui-ci, aidé par Guignard qui, dans ses pérégrinations, n'avait pas dédaigné de remplir les importantes fonctions de Coq, prépara le poisson avec un talent de vrai maître-queux et le servit entouré d'une rémoulade de son invention. Le thon fut trouvé délicieux, et Tony Hogg déclara qu'il préférait une bonne rouelle de ce scombres à une tranche de baleine ou de requin.

- Les Français, s'écria-t-il, sont les premiers cuisiniers de la terre !
- On prétend même à l'étranger [que nous sommes un peuple de cuisiniers et de perruquiers ajouta Guignard, et cette réputation ne doit pas nous rendre bien fiers.
- Bah ! bah ! interrompit Bob Kincardy,

ce sont les mauvaises langues qui font courir ce bruit. La France est une généreuse nation qui a longtemps marché à la tête de la civilisation et qui accomplira sa brillante destinée.

- Cependant, reprit Guignard, lorsque vous nous contez les explorations scientifiques qui nous ont émerveillés, jamais vous ne citez un nom français. Est-ce que la France se désintéresserait des expéditions qui font l'honneur et la gloire de l'Amérique et de l'Angleterre ?
- Les Français, dit Maxime Montgeron, ont une intelligence vive et lucide qui, malheureusement, se réduit à peu de chose par la paresse de réfléchir. Nous préférons épuiser nos forces en aventures stériles. Qui sait le sang, l'argent et le temps dépensés pour des idées en l'air ? Nous aimons à nous payer de phrases creuses et sonores. Ce n'est pas sans motifs qu'on nous a comparés aux Athéniens. Nous écoutons les rhéteurs et nous négligeons les patientes études, les longs labeurs et les minutieuses recherches.
- Le portrait que vous faites de vos compatriotes n'est pas flatté, inter-

rompit le capitaine Bob.

- La flatterie est toujours intéressée. Ceux qui aiment sincèrement leur patrie lui doivent la vérité. N'est-il pas humiliant que la France, après avoir produit Bougainville, Lapérouse, Baudin, Freycinet, Dupperey, Dumont d'Urville, Bellot, dépense follement son sang et son argent en chimères et n'ait organisé aucune expédition vraiment scientifique depuis trente ans ? En ces derniers temps, l'Amérique, l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche, même la pauvre Suède, équipaient des navires, envoyaient leurs savants fouiller les mystères de l'océan, rivalisaient de courage, de persévérance, d'attention, et augmentaient la somme des connaissances humaines, tandis que la France assiste impassible à cette rivalité de paix et de progrès !... Nous ne pouvons citer que M. le comte de Pourtalès qui a étudié les bords du Gulf-Stream et nous a révélé une flore en partie nouvelle. Est-ce assez pour ma patrie ?
- Non, dit énergiquement Guignard, la France ne doit pas rester en arrière des autres nations.

- Vous avez raison, ajouta Bob ; la France ne peut déchoir. Espérez qu'elle comprendra sa mission civilisatrice et qu'elle reprendra son rang élevé dans la science militante.

Enfin, les voyageurs perdirent de vue la mer des Sargasses, continuèrent leur route vers le nord et arrivèrent sans encombre aux îles Açores, le 6 septembre.

L'archipel des Açores se compose de neuf îles qui forment trois groupes. Il fut découvert en 1432 par Gonzalo-Velho Cabral, mais ne fut sérieusement reconnu qu'en 1450. Les Portugais y trouvèrent une multitude de milans (azor) et donnèrent le nom de cet oiseau de proie à leur découverte. On prétend qu'ils y virent une statue équestre qui, le bras tendu vers l'ouest, paraissait indiquer un nouveau chemin à suivre ; on ajoute que la vue de cet oracle de granit décida Christophe Colomb à s'élancer vers les terres inconnues de l'Amérique. Il est probable que cette fameuse statue n'a existé que dans l'imagination des navigateurs et des chroniqueurs du quinzième siècle.

Situées sous un climat privilégié, les Açores produisent des fruits, des grains en abondance et des vins délicieux. Elles sont d'origine volcanique et sujettes aux trem-

blements de terre. Elles forment un gouvernement colonial divisé en trois districts : Angra, Ponta-Delgada et Horta. Leur superficie est de deux mille cinq cent quatre-vingts kilomètres carrés et leur population de deux cent cinquante mille habitants. Il y a peu de nègres. Grand nombre de colons sont d'origine flamande, car en 1450 la duchesse de Bourgogne, sœur d'Alphonse V, y expédia une colonie de Flamands.

Fanny ne séjourna que peu d'instant dans l'archipel. Bob Kincardy s'approvisionna d'eau et de vivres, laissa admirer la baie par les curieux qui vinrent se presser autour d'elle, puis la dirigea vers le nord-ouest.

- Encore quelques jours, dit-il à ses compagnons, et nous arriverons à Boston après avoir accompli le plus merveilleux des voyages.
- Et si Joshua Halland, alderman, n'est pas épaté, ajouta Hogg, je veux bien me priver de toutes les rations de brandy auxquelles j'ai droit... après une abstinence comme celle que j'ai subie !



Celui-ci prépara le poisson avec un talent de maître-queux (p. 199).

## Chapitre XVIII

Les courants, Le Gulf-Stream. Les eaux froides. L'épaulard. Un nouveau combat. Le banc de Terre-Neuve. Saint-John. L'île de Terre-Neuve. Près du but.

---

Bob Kincardy marcha directement vers Terre-Neuve afin de trouver plus tôt les eaux froides. Les voyageurs rencontrèrent un grand nombre de navires, les uns allant d'Europe en Amérique, et les autres d'Amérique en Europe. Les équipages regardèrent avec curiosité la baleine avançant toujours dans une direction déterminée et sur laquelle flottait le drapeau des États-Unis. Quelques-uns crurent qu'on essayait une nouvelle embarcation, un monitor, d'invention récente ; mais lorsqu'ils aperçurent les souffles, ils ne surent à quelle cause les attribuer et ne se figurèrent jamais qu'un cétacé servait de véhicule aquatique à quelques hardis passagers.

Bientôt, on s'engagea dans les eaux du Gulf-Stream. Ici, une nouvelle discussion commença entre les voyageurs, et Bob dut répondre aux questions multipliées que lui adressèrent Picou et Guignard.

- L'une des merveilles les plus surprenantes de la mer, dit le capitaine, est

sans contredit, son système circulatoire donnant naissance à des courants, véritables rivières ayant leur source dans l'eau, leur embouchure dans l'eau, leur lit dans l'eau, leurs rivages formés par l'eau.

- Et ces rivières, demanda Picou, ne se mélangent point avec la mer ?
- Non, et il est facile de les reconnaître. Leur couleur est plus foncée, et la ligne de démarcation avec les eaux de l'océan est très distincte. Souvent, la moitié du navire flotte dans le courant, tandis que l'autre immerge dans la mer.
- Comment explique-t-on la création de ces courants ? questionna Guignard.
- Parbleu ! c'est le vent qui pousse l'eau, répondit Tony Hogg.
- On l'a cru longtemps, ajouta Bob ; mais les vents sont extrêmement variables et les courants décrivent constamment les mêmes circuits. Il a donc fallu chercher une autre cause, et mon compatriote, le commandant Maury, que l'on consulte toujours lorsqu'on s'occupe des phénomènes de la mer, va nous éclairer. « Suppo-

sons, dit-il, un globe ayant les dimensions de la terre et couvert sur toute sa surface d'une couche d'eau de 200 pieds d'épaisseur, sans évaporation et dans un milieu d'une température constante. Il n'y aurait sur un globe, dans ces conditions, ni vents ni courants.

- C'est tout naturel, fit Guignard.
- Supposons maintenant, ajoute le commandant Maury, que l'eau placée sous les tropiques se change tout d'un coup en huile, sur une épaisseur de 100 pieds. L'équilibre sera détruit immédiatement, et un système de courants et de contre-courants se produira ; l'huile se dirigera en une seule nappe vers les pôles, tandis que les eaux descendront en-dessous vers l'équateur. Si l'huile, arrivée dans la zone polaire se change en eau, et que l'eau arrivée sous la zone torride devienne huile, elle remontera à la surface et le mouvement continuera.
- Eh ! Pardieu, s'écria Guignard, c'est clair comme le jour.
- Voici donc, sans l'intermédiaire des vents, un système uniforme et per-

pétuel de courants polaires et tropicaux. À cause du mouvement de rotation diurne, les molécules d'huile étant d'une densité inférieure, se dirigeront vers les pôles en suivant une spirale inclinée vers l'est avec une rapidité relative toujours croissante jusqu'à leur arrivée au pôle. Changé en eau, et perdant sa vitesse, le courant redescendra vers les tropiques en [suivant une spirale tournée vers l'ouest. Or, c'est précisément ce qui arrive. L'eau du golfe du Mexique, échauffée par le soleil, se dilate, devient beaucoup plus légère et peut se comparer à de l'huile par rapport à l'eau froide des régions polaires. Conformément à ces lois, les eaux des tropiques tendent à s'échapper vers le nord, tandis que celles des pôles coulent vers l'équateur. Voilà comment le Gulf-Stream que nous traversons maintenant existe.

- Si j'ai bien compris, dit Picou, la chaleur est le moteur principal du mouvement circulatoire.
- C'est cela même.
- Y a-t-il longtemps que l'on connaît les courants ? demanda miss Victoria.

- Non, miss, répondit Maxime ; cependant, Christophe Colomb les signala après son second voyage ; mais il ne connut pas leurs causes premières. Les navigateurs qui vinrent après lui ne les étudièrent pas.
- Le premier, Franklin, découvrit l'importance des courants, reprit Bob ; il consulta un baleinier, le capitaine Folger, et lui demanda pourquoi certaines traversées de même longueur, s'exécutaient plus ou moins rapidement. Folger lui apprit que les marins du Rhode-Island connaissaient un courant, tandis que les Anglais en ignoraient l'existence. Aussi, ces derniers, pour se rendre de la métropole à leur colonie, éprouvaient-ils des retards considérables. À cause des guerres de l'indépendance, cette découverte ne fut divulguée que vers 1790. Cinq années plus tard, l'influence du Gulf-Stream était reconnue ; les traversées d'Europe en Amérique étaient réduites presque de moitié, et la navigation économisait du temps et des frais dispendieux. Aujourd'hui encore, on évalue cette économie pour le seul commerce des États-Unis à 2 500 000 dollars, environ 13 millions de francs.

- Joli denier, murmura Tony.
- Et qui démontre que l'étude fait mieux que de donner quelques satisfactions à notre esprit, mais qu'elle sert aux progrès et au bien-être de l'humanité, ajouta Montgeron.
- Les courants, continua Bob, surtout les courants chauds ont une sorte de viscosité qui les empêche de se mélanger avec les eaux de l'Océan et une température plus élevée que celle de la masse aqueuse qui les borde ; aussi deviennent-ils le séjour préféré, le rendez-vous d'une multitude d'animalcules, d'infusoires, de corpuscules spongieux ou gluants. En outre, par suite de la dilatation de l'eau, ils ont la forme d'une voûte peu apparente à cause de leur largeur, mais simulant assez bien le dos d'âne des routes terrestres. Des flotteurs jetés à leur surface, dérivent à l'est ou à l'ouest, suivant qu'ils se trouvent sur l'un ou l'autre côté de l'axe.
- Je ne me serais jamais douté de cela, dit Guignard.
- Les courants, poursuit Bob, exercent une influence très grande

sur les climats. Le Gulf-Stream apporte une douce température sur les côtes de France et de l'Angleterre pendant la saison hivernale. Ainsi que vous le voyez, la circulation des eaux a un but dans l'économie terrestre ; le Gulf-Stream emporte la chaleur qu'il a puisée à son origine et vient la répandre sur l'ouest de l'Europe.

- C'est donc pour cette raison qu'il ne fait pas aussi froid au Havre, a Nantes et à Bordeaux qu'à Boston et à New-York ? interrompit Picou.
- Oui. Sur le littoral américain, le froid est augmenté par un contre-courant du Gulf-Stream, le courant d'Hudson qui sort de la mer de Baffin et se dirige vers le golfe du Mexique, afin de rétablir l'équilibre et l'harmonie de l'Océan.
- Quel est le chemin que parcourt le Gulf-Stream ? demanda Picou.
- Il sort du golfe du Mexique, se précipite dans le détroit de la Floride avec une vitesse de dix kilomètres à l'heure, s'écarte de la côte orientale des États-Unis, s'élargit jusqu'à Terre-Neuve. Là, il se divise en deux branches. L'une s'enfonce dans les

glaces polaires, l'autre s'infléchit vers l'Europe et l'Afrique. Le Gulf-Stream est le courant le mieux connu et le plus fréquenté.

- On étudie aussi les autres, dit Montgeron, et déjà l'homme les utilise à son profit. Ainsi, on a gagné trente jours pour aller de New-York à San-Francisco, vingt-cinq jours d'Angleterre en Australie, dix jours de la Nouvelle-Orléans à RioJaneiro. Le temps, c'est de l'argent, prétendent les hommes d'affaires ; eh bien ! qui calculera les bénéfices réalisés, grâce à l'économie de temps procurée par les courants ? Le commerce n'a plus à redouter ces lenteurs désespérantes, ces câbles plats qui se traduisaient en pertes énormes. La science l'a touché de sa baguette magique et l'a transformé. Il était casanier et égoïste, aujourd'hui il est cosmopolite et remplit une mission circulatrice.

Fanny franchit transversalement le Gulf-Stream et pénétra dans les eaux froides. Dès ce moment, elle reprit sa vivacité première et nagea avec une vélocité incroyable. Elle trouva aussi une nourriture plus appropriée à ses goûts. À plusieurs

reprises, elle effleura des bancs de poissons migrateurs, et principalement des harengs qui s'en revenaient vers les mers polaires après avoir déposé leur frai sur les côtes américaines. Elle en fit une grande consommation et les savoura avec une satisfaction qui se manifesta par ses mouvements plus alertes.

Malheureusement, tous les clupes, harengs, sardines ou anchois, soit qu'ils montent vers le nord, soit qu'ils descendent vers le sud, sont suivis d'une foule de poissons goulus et voraces qui apprécient la délicatesse de leur chair. Les sacrépants de la mer, cachalots, requins, dauphins, les poursuivent, les chassent et portent dans leurs rangs pressés la dévastation et la mort. On pouvait craindre que la baleine ne fût attaquée ; aussi, nos voyageurs exercèrent-ils une surveillance attentive.

Le 10 septembre, vers neuf heures du matin, Fanny donna des signes évidents d'inquiétude.

- Encore quelque forban qui se trouve dans nos eaux, dit Tony Hogg.
- Préparons-nous à le repousser, ajouta Bob Kincardy.
- Tout le monde prit ses dispositions

pour le combat et la défense. Mais on ne remarqua aucune agitation insolite à la surface de la mer, et on ne vit pas la moindre trace d'un ennemi. Chacun se rassura. Cependant, Fanny avançait avec une rapidité extraordinaire, et semblait fuir un danger invisible.

- Cette tranquillité apparente des flots ne me dit rien qui vaille, murmura Maxime Montgeron.
- Bah ! répliqua Tony Hogg, Fanny a ses nerfs aujourd'hui.

Soudain, la baleine tournoya brusquement sur elle-même et poussa un mugissement douloureux. Aussitôt, un énorme poisson, long de 7 à 8 mètres, montra sa nageoire dorsale au-dessus des lames, plongea et se précipita vers la tête de Fanny. Celle-ci tournoya encore, bondit et manœuvrable façon à toujours présenter ses flancs ou sa queue à son ennemi.

- C'est un épaulard, s'écria Tony Hogg ; lancez le jolly-boat à la mer, autrement nous ne pourrons le tuer.

L'épaulard est le plus grand et le plus féroce des dauphins. Il est coupable de bien des méfaits qu'on a mis sur le compte du requin ; mais les deux font la paire. C'est la

même taille, la même voracité, la même force. L'épaulard a un museau très camard et une nageoire dorsale haute de 1,30 m et terminée en pointe, organe qui active singulièrement sa locomotion. On le reconnaît à une tache blanchâtre qu'il a au-dessus de l'œil. Autrefois, on croyait qu'il était l'orque de Festus, de Pline et d'Aldrovandi, cet orque si terrible dont le front était armé d'une bandelette blanche et qui vous avalait un homme avec la même facilité que celui-ci avale un goujon.

Quoiqu'il faille atténuer cette fable, il n'en reste pas moins vrai que l'épaulard est un féroce animal et qu'il pourchasse la baleine avec furie, la force d'ouvrir la bouche et dévore immédiatement sa langue, pendant que le gigantesque cétacé se tord et se débat dans les transes de l'agonie.

On s'explique donc pourquoi le redoutable dauphin attaquait Fanny vers la tête, et pourquoi celle-ci tournoyait sur elle-même. Mais le jolly-boat, monté par Maxime Montgeron, Picou et Tony Hogg vint se placer entre l'épaulard et la baleine. Tony saisit le moment où le dauphin revenait à la charge et lui lança un harpon dans le flanc.

« Ah ! coquin ! brigand ! flibustier ! criait

le harponneur ; je vais t'apprendre à vivre ! »

Et il laissait filer la corde dans la baille en envoyant les épithètes les plus carabinières de son répertoire à l'animal blessé. Il s'oublia jusqu'à le traiter « d'ivrogne. »

Ivrogne ! un être essentiellement aquatique !

Cette insulte fit rire ses compagnons.

« Eh ! pardieu, reprit Tony, il y a des ivrognes de vin, de bière et de brandy. L'épaulard est un ivrogne d'huile, et s'il marque ses préférences pour la langue de baleine, il sait bien que c'est le morceau le plus délicat et le plus juteux.

Mais le dauphin s'écarta et entraîna le jolly-boat en dehors de la route que voulait suivre le capitaine Bob Kjncardy. Aussi fut-on obligé de couper la ligne et d'abandonner le harpon.

« Il ne reviendra pas nous ennuyer, dit Tony ; je lui ai laissé un souvenir ferré dans les flancs qui lui rappellera le respect qu'il nous doit. Pour l'instant, rassurons-nous. »

Maxime, Picou et Tony remontèrent à bord de l'hydrostat. Fanny, n'étant plus poursuivie par son implacable ennemi, re-

prit sa première allure et nagea avec vitesse vers Terre-Neuve, avant dernière station de son voyage extraordinaire.

Le dimanche 12 septembre, la baleine traversa le Grand-Banc et s'approcha de Saint-John, la capitale de Terre-Neuve. La saison de la pêche étant terminée, les voyageurs rencontrèrent peu de navires si nombreux, pourtant, de février à juin, dans ces parages fréquentés par une quantité innombrable de poissons, et surtout, par les morues.

- Capitaine, dit Guignard en s'adressant à Bob Kincardy, vous qui savez tant de choses, pourriez-vous m'expliquer pourquoi les morues ont une prédilection marquée pour les bancs de Terre-Neuve.
- Parce que les eaux y sont moins profondes que dans les autres parties de la mer et que la végétation aquatique se développe mieux et plus abondamment sur l'amas de matières formé par les courants.
- Le Grand-Banc n'est donc pas une montagne naturelle sous-marine ?
- Non. Les courants des mers polaires, ainsi que je vous l'ai démontré précédemment, descendent vers le sud et

transportent des masses de glace, icefields ou icebergs, chargées de débris terrestres, de roches enlevées au fond de la mer ou à une côte lointaine. Arrivés près de Terre-Neuve, ils se heurtent au Gulf-Stream, dont les eaux chaudes rongent, minent, désagrègent, fondent, les gigantesques glaçons. Pendant que ceux-ci reviennent à leur état naturel, les débris tombent au fond et créent, par leur accumulation, un exhaussement du sol. Ainsi a été formé le Grand-Banc. Mais il a fallu une série incalculable de siècles pour produire un dépôt sous-marin qui domine des abîmes de six mille à sept mille mètres, long de neuf cents kilomètres, large de trois à quatre cents. Mais, si ce travail de la nature se continue indéfiniment, une île surgira un jour ou l'autre, à proximité de celle de Terre-Neuve.

- Et cela pourrait fort bien arriver, mon brave Guignard. Il ne faut point croire que la terre ait dit son dernier mot. La terre n'est pas finie. Journellement, grâce à l'action géologique des eaux, de la chaleur centrale, des vents, il survient des modifications brusques ou lentes qui transforment

notre planète.

- Capitaine, votre entretien est rempli d'enseignements qui m'étonnent et me surprennent, et jamais je n'ai tant regretté qu'aujourd'hui de n'avoir pas étudié lorsque mes parents m'envoyaient à l'école. La science est une grande et belle chose.
- Et surtout une chose utile, ajouta Montgeron.
- Eh bien, reprit Bob, vous réparerez le temps perdu, Guignard. J'ai besoin d'un homme intelligent et studieux pour m'aider à classer le muséum d'histoire naturelle que je possède à Boston. Je vous prends... Si vous consentez à rester avec moi.
- Ah ! merci, capitaine. Soyez persuadé que je saurai mériter votre confiance et que je m'emploierai assidûment pour triompher de mon ignorance.

Fanny pénétra dans le port de Saint-John. Comme toujours, lorsqu'elle s'arrêtait près d'une ville, elle fut entourée et curieusement regardée. Saint-John, bâtie sur la côte orientale de la presqu'île d'Avalon, est le siège du gouvernement de Terre-Neuve, qui appartient définitivement aux Anglais depuis 1713. Cette ville, peuplée de

trente mille habitants, est le centre principal du commerce de l'île et forme un port militaire défendu par des batteries et les deux forts de Townshend et de William. Pendant l'hiver, elle présente une animation extraordinaire à cause des pêcheurs de toutes les nations qui s'y donnent rendez-vous.

Le gouverneur, suivi de quelques membres du Conseil (conseil) et du House of assembly (députés), vint présenter ses hommages aux voyageurs et leur offrir l'hospitalité. Il fut convenu que l'on passerait la nuit dans le port de Saint-John pour donner du repos à la baleine.

Dans la soirée, après un dîner copieux, il y eut réception brillante dans les salons du gouverneur, et nos vaillants explorateurs, sauf Tarquin et Picou, qui étaient demeurés à bord de l'hydrostat pour surveiller Fanny, reçurent les marques de la plus délicate déférence et de la plus vive admiration.

Maxime Montgeron, qui n'avait jamais visité Terre-Neuve, demanda quelques détails sur le climat, la faune et la flore de l'île. Un député le renseigna avec complaisance.

« Notre île, dit-il, ne ressemble précisé-

ment pas au paradis terrestre, car les hivers y sont longs et rigoureux, tandis que notre été est court et sec. Cependant, le pays vaut mieux que sa réputation. Certains géographes le dépeignent aride, nu, désolé comme les contrées polaires. Nous avons de belles forêts de pins, de mélèzes et de bouleaux, de vastes pâturages, des champs ensemencés de pommes de terre, d'orge et d'avoine. Le blé pousse dans quelques régions, mais il ne suffit pas à notre consommation. L'intérieur de l'île a été peu exploré. Il paraît être montueux, parfaitement arrosé, et il contient un grand nombre de lacs et de marais. Les animaux du Canada peuplent nos vastes solitudes. On y trouve le caribou, le castor, le renard, la loutre, la martre, l'ours et plusieurs espèces d'oiseaux. Je ne vous parle pas de nos chiens, ces beaux chiens de Terre-Neuve si renommés pour leur fidélité et leur douceur. Il est inutile aussi que je vous entretienne de nos pêcheries ; elles sont célèbres dans le monde entier et leur importance croît sans cesse. Nos côtes sont dangereuses, d'abord à cause des brumes qui les enveloppent trop souvent, et ensuite, parce qu'elles s'élèvent en falaises abruptes. Seul, le rivage occidental est moins accidenté. Je ne vous apprendrai rien de nouveau en vous disant que Terre-

Neuve (Newfoundland), a une superficie de cent quatre mille kilomètres carrés, qu'elle ferme l'entrée du golfe Saint-Laurent et qu'elle a été découverte en 1497 par le Vénitien Jean Cabot. Voilà, cher monsieur, les renseignements qu'il m'est possible de vous donner. »

Maxime remercia son interlocuteur et se retira vers minuit avec ses camarades pour revenir à bord de l'hydrostat.

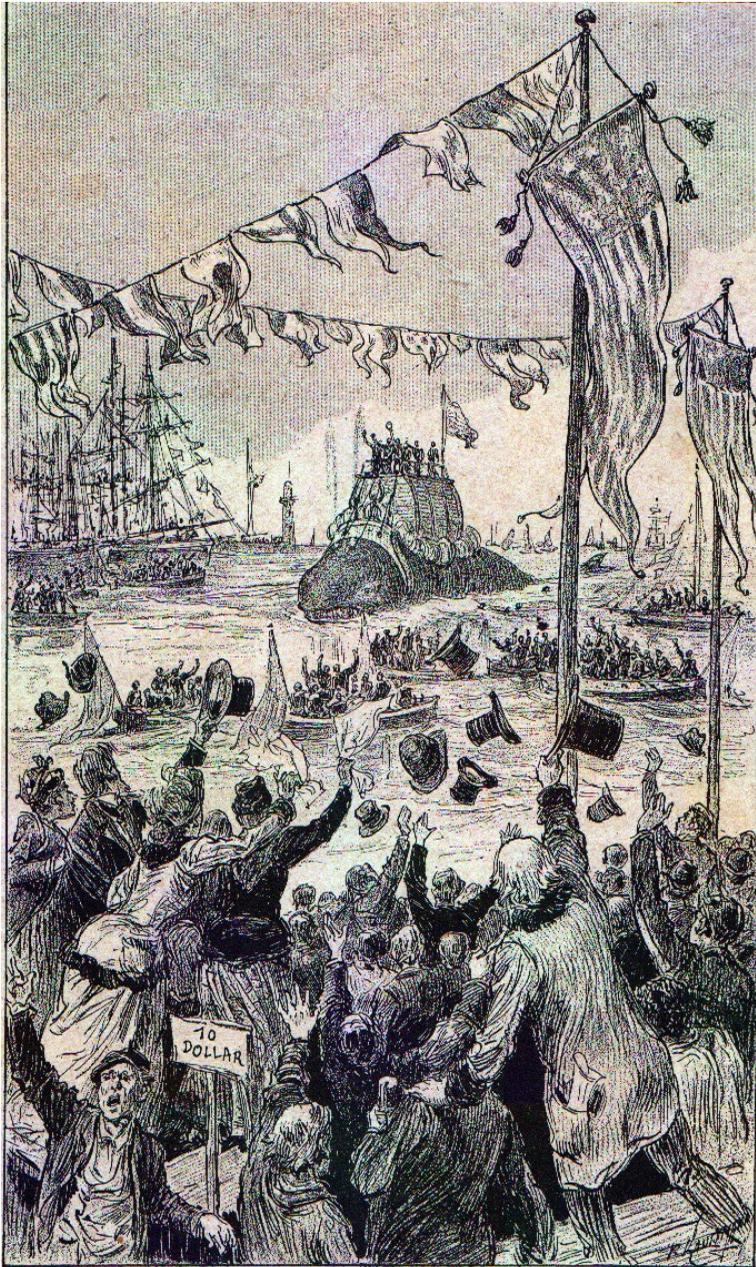
Le lendemain 13 septembre, Fanny, saluée d'exclamations enthousiastes par la population de Saint-John, s'éloigna de Terre-Neuve. Une brume épaisse couvrait la mer et les yeux les plus clairvoyants ne distinguaient rien à une distance de vingt-cinq pas. Plus d'une fois on faillit se heurter à des navires qui voguaient lentement au milieu du brouillard. Enfin, à la hauteur du cap Breton, promontoire de l'île Breton, le soleil perça les vapeurs opaques et répandit sa vive lumière sur les vagues. Dès lors, les voyageurs avancèrent sans encombres et se rapprochèrent des côtes. Ils longèrent la Nouvelle-Écosse (Acadie), grande presqu'île du Dominion of Canada, passèrent devant Halifax, la principale station navale des Anglais dans ces parages, (vingt-cinq mille habitants), doublèrent le cap Sable et se dirigèrent vers le littoral

du Maine, l'état le plus septentrional de l'Union dans la région de l'Est. Souvent, ils remarquèrent une énorme affluence de curieux rassemblés sur le rivage et qui firent retentir l'air de leurs vivats enthousiastes.

« On sait donc que nous approchons, dit Tony Hogg ; cependant, personne n'a informé les populations de notre arrivée. »

En cela, le harponneur se trompait. Après le départ de ses invités, le gouverneur de Terre-Neuve s'était empressé d'expédier un télégramme à Boston. La ligne télégraphique traverse le golfe du Saint-Laurent, l'île du cap Breton, le détroit de Canso, la Nouvelle-Écosse, et se relie aux lignes des États-Unis. Ainsi avaient été prévenues les populations du Maine, du New-Hampshire, du Massachusetts, et leur présence s'expliquait parfaitement.

Enfin, le 15 septembre, vers huit heures du matin, Fanny pénétra dans la baie de Massachusetts, s'arrêta quelques minutes devant Salem et se dirigea vers Boston.



Aussitôt ce fut un déchaînement de cris, de vivats effrénés (p. 219).

## Chapitre XIX

Boston en fête. Arrivée de la baleine dans le port de Boston. Réception enthousiaste. Joshua Halland. Un sénateur mystifié. Allright, gentlemen. Terreur de Fanny. Les naufragés. Décadence d'un sénator. Derniers renseignements.

---

Non, jamais Boston n'avait présenté une animation semblable. Les hôtels, les auberges, les maisons particulières, les rues, regorgeaient d'étrangers. Depuis l'avant-veille, les voies ferrées, les voitures publiques, les steam-boats transportaient une multitude de curieux dans la capitale du Massachusetts. Il venait des gens d'Albany, d'Augusta, de Concord, de Buffalo, de Portland, de Providence, de Montpellier, d'Harisbourg, de New-York, de Trenton, de Philadelphie, de toute la contrée comprise entre le lac Érié et l'océan Atlantique. C'était une véritable foire, un immense meeting où ne manquaient point les péroreurs et les déclamateurs emphatiques, et surtout les pick-pockets, intéressants personnages qui égarent volontiers leurs mains dans les goussets d'autrui. Aussi, la prévoyante municipalité avait-elle fait poser des affiches colossales sur lesquelles on lisait en lettres longues : Beware the

pick-pockets ! Sage avis que nous pouvons traduire ainsi : naïfs badauds, prenez garde à vos poches.

Le port était plus brillamment paré que si on eût célébré l'anniversaire de l'Indépendance. Les bâtiments de commerce avaient arboré tous leurs pavillons et deux navires de guerre étaient couverts de drapeaux, d'oriflammes, depuis le beaupré jusqu'au cacatois du mât d'artimon. Les canots, les chaloupes, toutes les petites embarcations couraient en tous sens, se croisaient, s'effleuraient, s'accrochaient parfois, [et plus d'un passager qui avait payé sa place une dizaine de dollars, prit un bain non compris sur le programme de la fête. Quelques marins de l'État, montés sur des jolly-boats rapides comme flèches circulaient au large et devaient annoncer, par des signaux convenus, l'arrivée de la baleine. Mais la curiosité et l'impatience générales se traduisaient à chaque instant par des interrogations répétées.

- Ohé ! Jinn ! ohé ! Dyck ! vous ne voyez rien ?
- Non.
- Ohé de L'Élisabeth ! ohé ! de L'Amélia ! Et la baleine ?
- Elle n'est pas encore en vue.

- Je parie un half-dollar (2,50) que la whale est un canard.
- Allons donc ! est-ce que le gouvernement aurait dépensé son électricité pour prévenir les étrangers qui se trouvent à Boston, s'il n'y avait rien ?
- Je parie toujours.
- Je ne veux pas te gagner. J'ai entendu dire que deux membres du congrès étaient venus de Whashington pour voir la whale. Ils sont chargés de remettre un rapport au ministre de la marine.
- La belle affaire tes membres du congrès ! Parlez-moi de ces gens-là pour vous prendre des vessies pour des lanternes ! Je parie encore.
- Un half-dollar à boire.
- Ça y est.
- Eh bien, tenu. Pare à tirer ta monnaie, j'aperçois quelque chose de noir qui s'approche de nous.

Enfin, Fanny apparut dans le lointain. Elle s'avançait lentement, majestueusement en soulevant l'écume de la mer et en exhalant ses souffles, qui montaient dans l'atmosphère comme deux gerbes de cristal. Les voyageurs, debout sur l'hydrostat, regard-

daient avec surprise la multitude. Bob Kincardy, il faut bien l'avouer, ne parvenait pas à dominer son émotion. Maxime Montgeron serrait la main de miss Victoria et souriait. L'espérance était dans tous les cœurs.

On touchait donc au but du voyage, de ce périlleux voyage si patiemment préparé pendant trois ans, si habilement effectué malgré les tempêtes, les glaces des terres antarctiques, le ras de marée, les combats qu'il avait fallu livrer aux monstres de la mer !

Le colosse des océans était dompté, assoupli ! Le génie humain remportait un glorieux triomphe. Un titre nouveau s'ajoutait aux fastes de la science !

Existait-il un homme qui eût réalisé de si grandes choses que le capitaine Bob Kincardy ? Miss Clara-Anna était bien à lui.

La baleine arriva dans le port. Aussitôt, ce fut un déchaînement de cris, d'acclamations, de vivats effrénés d'enthousiasme. Un formidable hurrah poussé par quatre cent mille poitrines retentit. Les femmes agitaient leurs mouchoirs, les Yankees jetaient leurs chapeaux en l'air, les Allemands braillaient, les Irlandais hurlaient, les Français applaudissaient, les nègres glous-

saient. Toutes les formules de l'admiration étaient employées ; toutes les interjections de la surprise étaient poussées. Jamais, souverain ou général, venant de repousser les ennemis et de sauver la patrie, ne fut reçu avec tant de joie et de délire que nos hardis voyageurs.

Bob Kincardy, Maxime Montgeron, Tony Hogg, Guignard et miss Victoria s'embarquèrent dans une chaloupe et descendirent à terre. Les aldermen de Boston, l'attorney général, des sénateurs, enfin, toutes les autorités marquantes du Massachusetts, les gros négociants, les banquiers, les rédacteurs en chef des journaux, des reporters de New-York, de Chicago, de Philadelphie, de Saint-Louis, de Cincinnati saluèrent le capitaine Bob et ses vaillants compagnons, et leur adressèrent les paroles les plus flatteuses. Un professeur de West-Point prononça un discours que les cris de la foule interrompirent. Bob remercia ses compatriotes de leur accueil sympathique, et son regard s'égara au milieu de la multitude. Pourquoi donc Joshua Halland et

miss Clara-Anna ne se trouvaient-ils point parmi les spectateurs ? Leur était-il survenu quelque fâcheux accident ? Le cœur de Bob se serra. Mulchisson, son associé, à force de jouer des coudes, put

s'approcher de lui.

– Ah ! capitaine, s'écria-t-il, que j'éprouve du plaisir de vous revoir ! Les dividendes de notre maison ont été de 8¾ pendant cette année. Vous et moi, nous réalisons de magnifiques bénéfices.

– Et Joshua Halland ? demanda Bob.

Mulchisson regarda le capitaine avec étonnement.

– Mais Joshua Halland n'a pas de capitaux placés chez nous, répondit-il.

– Je le sais. Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu ?

– Hier... à la Bourse. Mais que vient faire Joshua Halland ? Ah ! j'y suis ! Ma foi, j'avais oublié cette vieille histoire qui date déjà de trois ans, cette annonce excentrique pour laquelle vous avez entrepris votre voyage. Rassurez-vous, Joshua Halland est bien portant, et miss Clara-Anna aussi.

– Ah ! tant mieux ; je craignais qu'il ne leur fut arrivé malheur.

Les voyageurs se dirigèrent vers la maison Mulchisson, Kincardy et C<sup>ie</sup>, assez éloignée du la plus extrême port. Ils n'avan-

cèrent qu'avec difficulté. La foule se pressait autour d'eux et ne cessait de les acclamer. Enfin, ils montèrent dans une voiture. Une musique d'amateurs, une société chorale, quatre ou cinq corporations d'ouvriers, bannières déployées, se rangèrent autour de la voiture, jouèrent, chantèrent, crièrent et accompagnèrent Bob et ses compagnons.

Après avoir supporté pendant plus d'une demi-heure une cacophonie et un tapage étourdissants, le capitaine Bob Kincardy mit le pied sur le seuil de son hôtel. Aussitôt, un homme se précipita dans ses bras.

- Bob. mon fils !
- Joshua Halland !
- Oui, moi-même. Je savais bien que tu réaliserais quelque chose d'inouï et d'extraordinaire, et que tu vaincrais tes rivaux.
- Suis-je digne de miss Clara-Anna Halland ?
- Tu es l'orgueil de ton pays et la gloire de l'humanité !

Bob sourit en recevant ces éloges outrés, mais il éprouva une de ces satisfactions qui tueraient si l'on mourait de bonheur.

- Cependant, reprit-il, je ne dois pas m'attribuer tout le mérite de ce voyage. J'ai été vaillamment secondé par des amis courageux.
- Ils n'ont été que le bras. Toi seul as conçu, exécuté le projet le plus grandiose et le plus merveilleux du siècle.

L'enthousiasme du brave alderman atteignait un tel degré d'exaltation qu'il oublia de parler de sa fille. Pourtant, celle-ci avait pénétré dans l'hôtel, attendait et regardait. Bob l'aperçut et courut au-devant d'elle.

- Miss, lui dit-il, j'aurais tout tenté pour vous mériter.
- Capitaine, répondit miss Clara-Anna, je ne demandais qu'à vous aimer !

Elle tendit sa blanche main à Bob, qui la prit et la pressa avec tendresse.

- Vous aussi, Maxime, dit miss Victoria en se penchant vers Montgcrn, vous méritez d'être aimé. Par dévouement pour mon frère et moi, vous avez sacrifié trois années de votre vie.
- Miss, ne dites point cela. Les années passées en votre compagnie ont charmé ma jeunesse oisive. J'ai appris à mieux vous apprécier et à mieux

vous chérir.

L'hôtel du capitaine Bob Kincardy devint le centre d'un immense rassemblement. Toutes les notabilités de Boston, d'East-Boston, de Rosbury, de Charleston, de Cambridge, de Governors-Island vinrent s'inscrire sur un registre placé dans la principale antichambre. Les Américains étaient fiers (et, certes, ils avaient raison) des prodiges accomplis par un de leurs compatriotes. Mulchisson, en homme véritablement pratique, s'imagina que les compliments remplaceraient très difficilement les aliments substantiels qui composent un bon repas. Aussi fit-il servir un déjeuner délicat et copieux. Les voyageurs et quelques invités privilégiés prirent place autour d'une table dressée dans une vaste salle à manger. Au dessert, Joshua Halland prononça un discours paternel et matrimonial. Il baptisa son futur gendre grand génie, et déclara qu'il était vainqueur de dix-sept mille trois cent quarante cinq concurrents. Un sénateur, peu versé dans l'étude de l'histoire naturelle, fit une monographie toute fantaisiste de la baleine, et prouva l'influence des cétacés sur la civilisation, la question sociale et l'avenir des partis politiques. Tony Hogg pouffait de rire, mais il dissimulait son hilarité derrière sa serviette.

Les allocutions et les toasts se multiplièrent avec tant d'entrain, que certains orateurs finirent par légèrement bredouiller et perdre le fil de leurs pompeuses déclamations.

- Messieurs, dit Bob Kincardy en se levant de table, au nom de mes compagnons, je vous remercie de toutes les paroles flatteuses que vous m'avez adressées. Pour édifier la population de Boston sur notre compte et sur la docilité de la baleine, nous allons nous embarquer à bord de l'hydrostat et faire une courte promenade dans la baie de Massachusetts. Je puis disposer de quelques places, je les offre aux personnes qui voudront me suivre.
- Je viens avec toi, cria Joshua Halland, et ta femme... non... pas encore... et ma fille nous accompagnera.
- N'aurez-vous point peur, miss Clara-Anna ? demanda Bob en souriant.
- Jamais, tant que je serai avec vous, répondit la jeune fille.

Le Sénator, un armateur et un attorney témoignèrent aussi le désir de figurer parmi les passagers.

Entourés d'une foule immense, les voya-

geurs se dirigèrent vers le port. Toutes les maisons étaient pavoisées, et toutes les fenêtres se garnissaient de curieux. Les acclamations, les hurrahs se répétèrent aussi fréquemment, et surtout aussi fortement qu'à l'arrivée de Fanny.

Tony Hogg marchait à côté du sénator et lui prêtait fraternellement l'appui de son bras. Le grave fonctionnaire, légèrement ému par les rasades qu'il avait absorbées, adressait de nombreuses questions au harponneur, qui répondait d'un air narquois.

- Comment le capitaine Bob Kincardy s'y est-il pris, pour dompter une baleine ?
- C'est un secret.
- Je ne vous interroge que dans l'intérêt de la science. Je suis chargé de rédiger un mémoire qui sera soumis à la haute approbation de mes honorables collègues.
- Laissez donc cela. Le capitaine Bob fera cette besogne mieux que vous-même. quoique vous connaissiez les mœurs de la baleine comme un vieux loup de mer.
- N'est-ce pas ?... Et pourtant je n'ai ja-

mais navigué.

- On ne s'en douterait pas.
- Le capitaine Bob Kincardy racontera simplement ses aventures currente calamo, tandis que moi, appelé par ma position à connaître les ressources de l'éloquence, j'embellirai ce récit de toutes les fleurs de la rhétorique. Ce sera un monument que j'élèverai à ma gloire et à celle du capitaine. Ma narration sera celle d'un législateur et celle d'un philosophe. Le héros de Boston trouvera en moi un historien digne de lui.
- Attends, je vais t'en donner de la philosophie et de la rhétorique, sata-né bavard, murmura Tony Hogg. Puis il reprit à voix haute :
- Vous tenez donc bien à savoir comment le capitaine Bob a dompté Fanny ?
- Oui. D'abord, pour le motif que je viens de vous expliquer, et, ensuite, pour transmettre ce renseignement à un journal de New-York, qui soutiendra ma prochaine candidature.
- Et que ne disiez-vous cela plus tôt. Le Congrès ne pourra jamais se pas-

ser de vos lumières.

- Il y a longtemps... (un hoquet) que je pense (un autre hoquet) cela...
- Écoutez-moi et retenez bien ce que je vais vous conter.
- Je suis tout oreilles.
- Le capitaine Bob voulut donc apprivoiser une baleine, mais vous savez que pour faire un civet, il faut un lièvre.
- C'est la sagesse des nations qui le déclare.
- Il lui fallait donc une baleine. Enfin il rencontra Fanny dans la mer de Béring. Il s'approcha doucement d'elle et lui appliqua un formidable coup d'aviron sur le museau. Fanny tout étourdie éternua. Dieu te bénisse ! dit le capitaine Bob. Il lui passa dans les lèvres un crochet très fort appendu à une corde et la mena en laisse comme un caniche.
- Et la baleine était domptée ?...
- Civilisée comme un chrétien.

Le sénator regarda bien Tony pour voir s'il ne se moquait pas de lui, mais le grand air augmentait l'effet des libations et enle-

vait à son intelligence toute netteté et toute lucidité. Après un instant de doute, il se persuada aisément que le récit de Tony était des plus véridiques, et il s'empressa de prendre quelques notes pour les expédier à son journal.

Un jolly-boat transporta Bob Kincardy, ses compagnons et ses invités à bord de l'hydrostat. Picou et Tarquin commençaient à s'impatienter, aussi se réjouirent-ils de se trouver en nombreuse compagnie. Pendant qu'on effectuait les préparatifs du départ, le sénator rédigea une lettre, la cacheta et pria un matelot de la jeter au bureau de poste le plus voisin.

« Nous pouvons partir, dit-il en se frottant les mains avec satisfaction, demain l'Amérique entière parlera de moi, car je suis le premier qui lui apprends comment on domestique une baleine. C'est bien le diable, si mes concitoyens ne me réélisent pas. Après ce que je fais pour eux, je triompherai, j'en suis certain, et la majorité que j'obtiendrai sera humiliante... pour mes adversaires. »

Un aviso de l'État se porta en avant pour faire ranger les petites embarcations le long des quais et donner un libre passage à la baleine. Tony Hogg hissa le pavillon des États-Unis à l'arrière de l'hydrostat, et Bob

Kincardy s'écria :

« All right, gentlemen ! (Tout va bien, messieurs.) »

Fanny s'élança...

Aussitôt les acclamations retentirent et une détonation formidable éclata. Les forts tirèrent des salves d'artillerie, les vaisseaux de guerre lâchèrent leurs bordées. Pendant une ou deux minutes ce fut un vacarme infernal.

Stupéfiée, la baleine frémit et fit un soubresaut. Affolée par ce tapage, elle nagea vers le large avec une vitesse effrayante. Le capitaine Bob tirait sur les rênes en employant toute sa force, mais Fanny, paraissant de plus en plus épouvantée, fuyait comme un cheval qui a pris le mors aux dents et n'obéissait plus. Rapide comme une flèche, elle passa devant Salem et arriva dans l'océan Atlantique.

Jamais les voyageurs n'avaient avancé avec une telle vélocité. L'énorme cétacé semblait glisser à la surface de la mer, et Bob Kincardy, malgré ses efforts, ne parvenait pas à ralentir cette course vertigineuse.

Le sénator, l'armateur, l'attorney et Joshua Halland perdaient leur aplomb et se regardaient avec effroi. Miss Clara-Anna

souriait et caquetait avec miss Victoria.

- Je ne puis arrêter Fanny, dit Bob Kincardy.
- Je vais vous aider, répliqua Tony Hogg.

Le harponneur prit les rênes entre ses mains et tira en donnant de fortes impulsions en arrière. Les rênes se rompirent, ou plutôt les crochets passés dans les événements déchirèrent la chair. La baleine dut éprouver une vive douleur, car elle poussa un sourd mugissement et essaya de sonder. Heureusement, l'hydrostat l'empêcha de couler. Mais, libre d'agir à sa guise, elle poursuivit sa marche en décrivant des zig-zags fantasques. Elle nagea ainsi pendant plus d'une heure.

- Qu'allons-nous devenir ? dit Bob, Fanny est toujours effrayée et nous emporte au milieu de l'océan.
- Elle se fatiguera, répondit Maxime Montgeron, et alors nous serons maîtres d'elle.
- Tuons-la, ajouta Tony ; c'est le seul moyen qui nous permette de l'arrêter.

La proposition radicale de Tony Hogg ne trouva aucune approbation. Guignard, Tar-

quin et Picou résolurent d'assujettir de nouveau les crochets dans les événements. Tarquin se passa une corde autour des reins, recommanda à ses deux camarades de bien le maintenir et se prépara à descendre sur la tête de Fanny.

Tout à coup, l'hydrostat se dressa presque verticalement. Les sangles qui l'attachaient au corps de la baleine venaient de se rompre. Une seule, celle qui se trouvait près de la queue, tenait bon. Le sénator piqua une tête dans la mer.

Se sentant dégagée du poids qu'elle portait, Fanny se prépara à sonder. Maxime Montgeron vit le péril.

« Ne bougez pas, cria-t-il aux voyageurs, ou nous sommes perdus ! »

Il s'appuya sur les boyaux de caoutchouc et coupa la dernière sangle. L'hydrostat surnagea et reprit sa position horizontale. complètement débarrassée, la baleine obéit pendant quelques instants à sa rapide impulsion, exhala deux souffles qui atteignirent trois ou quatre mètres de hauteur et s'enfonça dans l'abîme.

On ne devait plus revoir Fanny...

Tony Hogg et Bob Kincardy lancèrent immédiatement le jolly-boat à la surface des flots. Le sénator, complètement dégrisé

par son immersion involontaire, nageait et appelait du secours. Il fut aussitôt recueilli par Tony Hogg qui se permit quelques facéties assez déplacées dans un pareil moment. Mais le digne représentant, enchanté d'être sauvé, ne prêta aucune attention aux railleries du harponneur.

Heureusement la mer était belle et le vent soufflait mollement. L'hydrostat se comportait bien. Bob s'assura que les réservoirs d'air restaient toujours imperméables. Cependant la situation n'était guère rassurante. Au loin, le ciel se confondait avec l'océan et l'on n'apercevait aucun navire, aucune embarcation.

- Tant que le calme se maintiendra, dit Bob Kincardy, nous ne risquons rien, mais si le plus petit grain nous surprend, c'en est fait de nous. Nous sommes peu éloignés des côtes, ajouta miss Victoria, et dans une partie de la mer très fréquentée. Un vaisseau nous rencontrera et nous sauvera.

Picou signala une mâture qui se dessinait sur l'horizon lointain. Après un instant d'examen, on reconnut que le navire avançait. Tony Hogg organisa promptement des signaux de détresse ; tout le monde attendit avec anxiété.

Enfin, vers cinq heures du soir, le bâtiment s'approcha et recueillit les naufragés. Ceux-ci oublièrent les périls qu'ils avaient courus et jetèrent un dernier regard, presque un regard d'adieu sur l'hydrostat qui flottait comme une épave abandonnée.

...

Le lendemain, 16 septembre 1875, Bob Kincardy et ses compagnons débarquèrent à Boston. Dans la ville, le bruit avait couru que les hardis explorateurs s'étaient perdus, aussi furent-ils accueillis avec presque autant d'enthousiasme que le jour précédent. Le sénator s'empressa d'acheter un numéro de son journal, mais la feuille lui tomba des mains aussitôt qu'il eût parcouru quelques lignes.

« Nous savions bien, disait le journal, que M. X. sénator et membre du Congrès n'avait jamais brillé par son talent et sa science, mais nous ne nous imaginions pas qu'il fût un parfait imbécile. Il nous envoie un procédé pour la domestication des baleines qui fait honneur au mystificateur qui le lui a enseigné. Jamais on ne s'est aussi bien moqué d'un homme et jamais on n'a trouvé fonctionnaire si crédule et si naïf. Nous espérons bien que les électeurs et les représentants qui ont nommé M. X. le rendront à ses loisirs. Il pourra ainsi étudier

l'histoire naturelle et perdre quelques bribes de sa stufidity... »

...

Nous ne pouvons terminer les aventures du premier voyage à dos de baleine, sans renseigner nos lecteurs sur le sort de nos héros.

Le capitaine Bob Kincardy est l'heureux époux de miss Clara-Anna Halland et la maison Mulchisson, Kincardy et C<sup>ie</sup> fait toujours d'excellentes affaires.

Miss Victoria est devenue M<sup>me</sup> Maxime Montgeron et habite avec son mari une riche propriété sise (style de notaire) à une lieue du Havre.

Bob Kincardy et sa femme viennent quelquefois en France. M. et M<sup>me</sup> Montgeron leur rendent visite de temps en temps.

Picou se pavane et se repose dans ses fonctions d'intendant. Du reste, Tarquin l'aide à ne rien faire, et ces deux braves serviteurs ont toujours le même dévouement pour leurs maîtres.

Tony Hogg navigue pour son compte. Grâce aux libéralités du capitaine Bob, il est possesseur d'un brick et va pêcher la morue sur le banc de Terre-Neuve. Déjà il a réalisé de beaux bénéfices, et il est en

train d'amasser une fortune. Depuis que des matelots sont sous ses ordres, il a compris qu'il ne devait point leur donner de mauvais exemples, et il a presque renoncé à l'usage du brandy.

Guignard, nommé directeur des collections du capitaine Bob Kincardy, les arrange, les classe, étudie et s'instruit. Il est déjà correspondant de plusieurs sociétés scientifiques et écrit des mémoires que les savants apprécient. Il espère être nommé membre de l'une des nombreuses académies qui pullulent dans l'Union.

Et Fanny ?...

Espérons qu'elle a échappé aux nombreux pourvoyeurs d'huile et de fanons qui poursuivent les cétacés. Espérons encore qu'elle a entrevu de meilleurs jours pour son espèce toujours traquée, toujours poursuivie, toujours immolée.

L'humanité converge vers la paix et le progrès ; elle cessera de s'acharner sur les créatures que Dieu lui a données pour être ses auxiliaires. Elle comprendra enfin le parti utile qu'elle peut tirer du colosse des mers !



Tony Hogg organisa promptement des signaux de détresse (p. 229).